N° 260 — Tome LXXII 16 Avril 1908

MERCVRE

DE

FRANCE

Dix-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, MAURICE BOISSARD, R. DE BURY, HENRY-D. DAVRAY, GEORGES EEKHOUD, ERNEST GAUBERT, JULES DE GAULTIER, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, PHILÉAS LEBESGUE, LOUIS LE CARDONNEL, MARIN, JEAN MARNOLD, ALBERT MAYBON, HENRI MAZEL, CHARLES MERKI, CHARLES MORICE, PIERRE QUILLARD, RACHILDE, WILLIAM RITTER, SAINT-POL-ROUX, ARCHAG TCHOBANIAN, GABRIEL VOLLAND.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | Étranger : 1 fr. 50

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS-VIe
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

SOMMAIRE

—

Nº 260 — 16 Avril 1908

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai d'UN MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

Mecislas Golberg

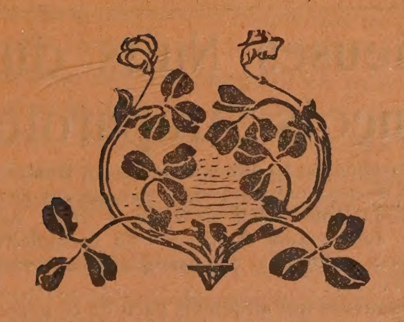
La Morale des Lignes

Avec des reproductions de dessins

de **ROUVEYRE**

D'un portrait, par A. de la GANDARA

Gravé sur bois par P.-E. VIBERT



: 3 fr. 50

Librairie Léon Vanier
Editeur — A. Messein, Sr
Quai St-Michel, 19
Paris — 1908

La Destinée de l'Homme

par John Fiske. Traduct française avec préface. — vol. in-18 jésus, impress artistique. Prix 4

La Destinée de l'Homme, ce livre du célèbre philosophe américain John Fisk offre le plus frappant exemple de l'accord possible entre la science sincèrement po tive et la foi dans les destinées extra-terrestres de l'Humanité.

Mon " Moi " Intime,

par Daniel Chastaing. Un v in-18, jolie couverture illustré par Lucien Guy.—Prix : 3 fr.

« Ces mémoires d'une jeune femme sont dédiés spécialement aux pères et mèr de famille, soucieux du bonheur et de la santé de leurs enfants. Un livre honnêt moral en sa fougue, plein de pitié et puissant en sa simplicité, monument aux lign pures et sévères. »

Salomé :

Drame en un acte d'Oscar Wilde. Édition de luxe in-4°, tir à 500 exemplaires seulement, numérotés, avec seize remarqu bles illustrations hors-texte d'Aubrey Beardsley.— Justificati du tirage : 100 sur beau papier vergé d'Arches, numérotés de 1 à 100. Prix : 40 f 400 sur vergé anglais, numérotés de 101 à 500. Prix .... 25 f

L'Amour cruel à travers les âges

par Sacher-Masoch. — **La Czarine Noire**, et huit autres contes sur la flagellatio précédés d'une revue et critique de la vie de l'auteur. Traduction de D. Dolorès. — Un vol. in-18 jésus, broché, couv. Prix.................................. 5 fr

La Pantoufle de Sapho, et autres Nouvelles, traduites par D. Dolorès.— Un vo in-18 jésus, br., couv. illustrée en 3 couleurs, de l'artiste José Roy. Prix. . 3 fr. 5

La Jalousie d'une Impératrice, traduit par D. Dolorès. — Un vol. in-18, br couv. illustrée. Prix... 3 fr. 5

Table des matières. — Préface. — La Commission de la chasteté. — L'Homm sans préjugés. — Le Rendez-vous de Hochstaedt.

Les Facétieuses Nuits du Seigneur Jean-François Straparole

avec Fables et Énig- mes racontées pa deux gentilshomme et dix Damoiselles, nouvellement traduites d'italien en français, par Jean Louveau e Pierre de Larivey. 50 illustrations hors texte en couleurs et 97 lettres ornées faite exprès pour cette édition, par Léon Lebègue. — Deux volumes in-8° imprimés à l'Imprimerie Nationale. Justification du tirage : 50 exemplaires sur Japon impérial, numérotés de 1 à 50, prix : 120 fr. ; 750 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés de 51 à 800. Prix .... 75 fr.

L'édition la plus somptueuse qui ait jamais paru de ce grand conteur concurrent de Brantôme, Boccaccio et Bonaventure Despériers.

Édition anglaise, contenant en outre 90 illustrations dans le texte d'après les dessins de Lambrecht. — Prix .... 105 fr.

Omar Khayyâm & les Poisons de l'Intelligence,

par Laurent Tailhade. Un vol. in-8°, sur vélin, titre, bandeaux et lettre ornée en couleur. — Prix................................ 5 fr.

Prenant pour thème l'œuvre célèbre du poète persan, chantre du vin qu'il célèbre non pour son réconfort, mais pour l'oubli qu'il verse au cœur des hommes, l'artiste-écrivain profère, au cours de ces pages étincelantes, en cette langue où les mots s'ordonnent et marchent sur le rythme d'un majestueux cortège, une solennelle incantation.

LE BOVARYSME DE L'HISTOIRE

—

Tout le dernier chapitre du *Bovarysme* est consacré à une définition de la réalité et à une description du mécanisme qui lui donne naissance sous ses différents aspects. L'idée maîtresse est celle-ci : le réel a pour genèse et pour condition un conflit entre deux états d'une même force divisée avec elle-même. Un fait d'opposition l'engendre. Il s'évanouit dans l'accord, dans l'absolu harmonique que réaliserait une même finalité imposée à tous les éléments qui le constituent. Il est donc situé, sous quelque manifestation particulière qu'on l'envisage, dans la relation qui se forme entre ces deux états d'une même entité qui s'opposent l'un à l'autre : venant aux prises dans un constant antagonisme, ces états rivaux soutiennent le réel aux points d'équilibre plus ou moins instables où leur effort adverse se neutralise.

On montrait, notamment, au cours des développements de ce chapitre, comment les objets du monde extérieur ne se formulent et ne deviennent des réalités que dans la mesure où le moi, animé de quelque émotion, tire de l'unique substance de cette émotion la totalité de la représentation où ces objets vont apparaître, c'est-à-dire, dans la mesure où, entrant en antagonisme avec lui-même, il se dédouble, transforme en objet de connaissance et extériorise une part de cette émotion tandis qu'une autre part demeure, réalisant et maintenant l'affectivité du sujet à défaut de laquelle la part objective de la sensation, ne

rencontrant aucune substance irritable, aucune rétine consciente pour la réfléchir, s'évanouirait dans le néant. Toute réalité apparaissait bien ici comme un compromis entre deux attitudes d'une même activité psychologique dont chacune tend à s'enrichir au détriment de l'autre, comme un compromis que menace à tout instant d'anéantir le triomphe définitif de l'un des deux antagonistes absorbant pour lui seul toute l'activité du moi, déterminant par ce triomphe, avec la suppression de l'un des deux termes indispensables de toute représentation, la suppression de tout état de connaissance et l'anéantissement de toute forme quelconque de la réalité.

En possession de ce premier mouvement de division du moi avec lui-même, condition psychologique de tout état de connaissance, et qui ouvre les écluses d'un mouvement sans fin, on montrait comment des réalités particulières ne réussissent à se former devant l'esprit qu'en vertu d'un compromis entre des états antagonistes de ce même fait de mouvement. L'existence, disait-on, est liée à la connaissance d'elle-même. Sans le mouvement de division en objet et en sujet qui rend l'existence connaissable pour elle-même, aucune réalité ne serait concevable en sorte que le mouvement apparaît comme identique et consubstantiel à la réalité même. Toutefois, aucun état de conscience ne serait possible non plus si, poussé à l'absolu, le mouvement de division du moi avec lui-même allait se précipitant sans trêve, éparpillant à l'infini la substance du moi psychologique en une suite d'états insaisissables, s'il n'était combattu par une attitude contraire de l'esprit ou du moi tendant à faire durer certains de ces états ou de ces paysages psychologiques, les contraignant à se répéter identiques à eux-mêmes afin qu'ils puissent réfléchir d'autres états se succédant d'un mouvement plus rapide. C'est par l'intervention de ce pouvoir d'arrêt, disait-on, que des relations sont possibles entre divers états de la réalité psychologique, que la durée, élément essentiel de la réalité, est engendrée dans le rapport qui se forme entre un état animé d'un mouvement plus rapide et un autre animé d'un mouvement plus vif. On concluait que toute forme de la réalité est un compromis entre un principe d'accélération et un principe d'arrêt appliqués l'un et l'autre au mouvement, qu'une réalité n'est possible qu'autant que ces deux pouvoirs s'exercent, sans que l'un d'entre eux réussisse

à triompher de l'autre. La réalité était définie sous cet aspect comme un certain état de ralentissement du mouvement.

Pour des motifs analogues, on la donnait également comme un compromis entre un pouvoir de dissociation et un pouvoir d'association, entre un pouvoir d'analyse et un pouvoir de synthèse créant tour à tour, dans l'espace et dans la durée, les formes du continu et du discontinu, sculptant les contours distincts du réel aux points de rencontre et de neutralisation de ces forces antagonistes de l'esprit.

§

A quelque point de vue que l'on observe le réel, il se montre engendré par un fait analogue d'antagonisme et de contrariété et une longue étude ne réussirait pas à épuiser le sujet si l'on se proposait d'analyser sous le jour de cette remarque les formes contingentes de la réalité.

Sans nous contraindre d'entrer dans les détails d'un dénombrement aussi complexe, *les Considérations inactuelles*, de Nietzsche (1), traduites en dernier lieu de l'allemand par M. Henri Albert, soulèvent la question de ce compromis sous un aspect d'utilité humaine et sociale dont l'examen permettra de préciser, par des applications concrètes, les vues abstraites et théoriques que l'on vient de rappeler. Dans la seconde de ces *Considérations*, qui a pour titre, *De l'utilité et des inconvénients des Etudes historiques*, Nietzsche recherche dans quelle mesure la connaissance du passé est utile aux hommes du temps présent, dans quelle mesure elle est dangereuse et peut faire obstacle au développement de leur personnalité. Il pose ici, à propos d'une circonstance particulière et d'un cas déterminé, la question qui, sous le jour de la théorie générale du Bovarysme, fut traitée en quelques chapitres du *Bovarysme* et de *la Fiction universelle,* celle-ci : dans quelle mesure convient-il qu'un peuple se conçoive à l'image de son propre passé historique, à l'image du passé historique de l'humanité ? Dans quelle mesure doit-il se fier à son propre et actuel génie pour instituer de nouvelles expériences humaines, pour innover et pour créer la substance d'une réalité originale ? A cette question en tant qu'elle lui apparaît sous son caractère de généra-

(1) *Considérations inactuelles. David Strauss. De l'utilité et des inconvénients des études historiques.* Société du Mercure de France.

lité, et qu'elle a pour but de déterminer des conditions les plus favorables à la production d'une réalité nationale, Nietzsche répond par cette conception d'un compromis entre deux tendances opposées que l'on a donnée comme la formule de toute réalité. Appliquée à la réalité historique, et prise théoriquement, cette conception condamne également, et cette double condamnation est impliquée dans la pensée de Nietzsche, les partisans d'un traditionalisme absolu qui supposerait épuisée à jamais la force créatrice par laquelle une réalité première fut engendrée et les partisans d'un changement incessant qui ne laisserait place à la formation d'aucune réalité.

Nietzsche, il est vrai, n'a pas traité cette question de la même façon systématique dont on vient de l'exposer; la solution qu'il a adoptée ne constitue pas, comme c'était le cas à l'égard de la notion du Bovarysme, une conséquence nécessaire d'une théorie générale, ses appréciations n'en supposent pas moins cette même conception de la réalité, ici de la réalité sociale, comme d'un compromis entre des tendances opposées. Il est donc permis de constater que la théorie générale du Bovarysme se fortifie, avec l'exemple concret mis en scène par Nietzsche, d'une constatation expérimentale venant, en dehors de toute pression d'une contrainte logique, se ranger dans ses cadres. Il importe après cela d'insister sur l'existence, dans la pensée de l'auteur des *Considérations inactuelles*, de cette notion de la réalité sociale comme d'un compromis entre le passé et le présent, car une telle constatation permet de répondre aux attaques de critiques trop enclins à trouver Nietzsche en désaccord avec lui-même et qui voudraient voir une contradiction dans l'ardeur avec laquelle, selon les circonstances, il s'est élevé tour à tour contre la tendance qui pousse les hommes à détruire le passé ou contre la tendance qui les pousse à l'éterniser. Nietzsche en effet a adopté tour à tour ces deux attitudes. Il s'est montré partisan des aristocraties qui, satisfaites de la réussite humaine qu'elles représentent, trouvant une joie parfaite dans la reproduction de leur propre type, sont uniquement préoccupées de le perpétuer, de l'affermir, de le faire durer. Elles introduisent de la sorte dans la réalité sociale un fait de répétition qui retarde le cours du devenir, et dont la nécessité vient d'être exposée. Je n'ai pas manqué de noter chez Nietzsche cette première attitude; aussi M. Louis Dumur, dans

sa récente étude sur *Nietzsche et la culture* (1), a-t-il pu à juste titre s'appuyer sur les développements précis que, dans *Nietzsche et la Réforme philosophique*, j'ai consacrés avec insistance à rendre manifeste l'importance attachée à un phénomène de cet ordre par le philosophe de *la Volonté de puissance*. Il n'en est pas moins vrai que Nietzsche a soutenu, avec une conviction au moins égale et avec une insistance et une fréquence bien plus grandes, la nécessité du phénomène contraire. Accusant cette seconde attitude, et lorsque j'ai voulu caractériser ce qui chez lui constitue la tendance personnelle, j'ai formulé en *De Kant à Nietzsche* : « A apprécier la philosophie de l'Instinct de grandeur en dehors de toute utilité particulière, fût-elle nationale ou ethnique, on voit qu'elle objective en une épopée l'une des deux tendances qui, se contredisant, constituent la vie phénoménale. Elle est le principe même du mouvement, d'une ascension sans limite et sans arrêt vers la hauteur. Si cette tendance existait seule et sans contrepoids, la vie emportée dans un vertige vers le futur ne s'objectiverait en aucun paysage, en aucun présent (2). »

Toute la théorie du surhumain se lève à l'appui de cette assertion. Nul moins que Nietzsche ne saurait se contenter d'un état actuel, si beau soit-il. A la phobie du passé qui anime l'instinct révolutionnaire, on pourrait dire qu'il ajoute la phobie du temps présent. Tout le *Zarathoustra* respire cette frénésie qui lui fait sacrifier un bonheur présent à la joie supérieure de s'élever au-dessus de ce bonheur, qui, au-dessus de toute réalité actuelle, lui fait désirer une réalité plus haute. « Tous les êtres jusqu'à présent ont créé quelque chose au-dessus d'eux, et vous voulez être le reflux de ce grand flot et plutôt retourner à la bête que de surmonter l'homme (3) ! » C'est en ces termes que Zarathoustra apostrophe les hommes de son temps et il exige de l'homme actuel qu'il continue cette évolution héroïque dont il bénéficie. Mais en l'exhortant à réaliser le surhumain, il ne croit pas l'entraîner vers une réalisation définitive de lui-même, vers une cime au-dessus de laquelle il n'y en aurait pas d'autres. Ce serait méconnaître entièrement Nietzsche que de lui prêter une telle conception messianique,

(1) V. *Mercure de France* du 1er février 1908.
(2) *De Kant à Nietzsche*, Société du Mercure de France, p. 330.
(3) *Ainsi parlait Zarathoustra*, Soc. du Mercure de France, p. 11.

que de ravaler son désir à l'espoir d'une terre de Chanaan où goûter dans la béatitude le fruit d'un effort antérieur. Ce qui est seulement nietzschéen dans la formule du surhumain, c'est la notion du « sursum ». A supposer que fût réalisé par l'homme le surhomme, nul doute que Nietzsche n'enseignât le mépris du surhomme, qu'il ne s'attachât à entraîner cette plus haute humanité désormais réalisée vers une conception de nouveau supérieure d'elle-même.

M. Dumur a cité lui-même des pages des *Considérations inactuelles* où ce point de vue s'exprime en un vœu de destruction. « Pour pouvoir vivre, l'homme doit posséder la force de briser un passé et de l'anéantir, et il faut qu'il emploie cette force de temps en temps... Tout ce qui naît est digne de disparaître. » Mais l'expression de ce point de vue n'est pas exceptionnelle dans l'œuvre de Nietzsche ainsi que M. Louis Dumur le donne à entendre ; elle en dénonce la tendance la plus foncière. Cette tendance, qui apparaît déjà dans *les Considérations inactuelles*, composées en 1873, remplit tout le *Zarathoustra* publié dix ans plus tard : « Brisez, brisez tous les bons et les justes », s'écrie Zarathoustra dans la parabole des *Vieilles et des nouvelles tables*, et il ajoute : « O mes frères, suis-je donc cruel ? mais je vous dis : ce qui tombe il faut encore le pousser », et trahissant son mépris de tout passé et de tout présent : « Vous devez aimer le pays de vos enfants. Que cet amour soit votre nouvelle noblesse... Vous devez racheter auprès de vos enfants d'être les enfants de vos ères (1). » Enfin dans *la Victoire sur soi-même*, la Vie elle-même prononce ces paroles décisives qui excluent la possibilité de tout arrêt et de tout terme au changement : « Quelle que soit la chose que je crée et la façon dont j'aime cette chose, il faut que bientôt j'en sois l'adversaire et l'adversaire de mon amour : ainsi le veut ma volonté (2). » Faut-il encore citer ? Il n'est que de tourner les pages du *Zarathoustra* pour y recueillir maint témoignage et voici, — dans l'un de ces poèmes qu'est tout chapitre du livre, — cette nouvelle affirmation : « Tout ce qui est immuable n'est que symbole et les poètes mentent trop... Mais les meilleures paraboles doivent parler du temps et du devenir : elles doivent être une louange et une

(1) P. 295.
(2) P. 163.

justification de tout ce qui est périssable (1). » Enfin dans le poème qui clot *Par delà le bien et le Mal* et qui a pour titre *Sur les hautes montagnes*, cette même impatience de changement s'exprime en une effusion lyrique. Le philosophe toujours avide de quelque métamorphose de lui-même se voit méconnu des amis d'autrefois qui n'ont point changé. Il dit à ceux qui le délaissent :

> Vous tournez les talons ? — O cœur, c'en est assez,
> Ton espoir demeure fort :
> Pour des amis nouveaux, garde ouvertes tes portes !
> Et laisse les anciens ! laisse les souvenirs !
> Si tu fus jeune, te voilà — jeune bien mieux !
> . . . .
> O langueur de jeunesse qui ne s'est pas comprise !
> Ceux que je cherchais,
> Ceux que je me croyais parents et tranformés,
> Ils *vieillissaient* pourtant, c'est ce qui les bannit.
> Celui qui se transforme seul me reste parent (2).

Mais ce n'est pas un article qu'il faudrait composer, ce serait un volume qu'il faudrait remplir si l'on devait citer tous les textes où cette frénésie de changement et de métamorphose se manifeste chez Nietzsche. Quelque sympathie qu'inspire la pensée de M. Louis Dumur, excellente à tant d'égards, et en raison même de l'autorité que l'on attribue à ses jugements critiques, il est impossible de ne pas protester contre cette appréciation de son dernier article : « Nietzsche abomine le développement, il est l'ennemi de ce qui deviendra sans penser que pour être — à supposer que quelque chose soit jamais — il faut d'abord devenir. » M. Dumur a-t-il donc oublié cet aphorisme de *la Volonté de Puissance* où Nietzsche, niant la possibilité que l'existence ait un but (« Si la vie avait un but, il serait atteint de toute éternité »), nie l'existence de l'être au profit d'un devenir sans fin ! Nietzsche est expressément le philosophe du devenir et pour se former une idée du sens le plus général de sa philosophie, il en faut revenir au jugement déjà cité que je portais sur elle en *De Kant à Nietzsche* et selon lequel je la tenais pour un principe d'accélération du mouvement de la vie éternellement impatiente de se surmonter en de nouvelles métamorphoses.

(1) P. 119.
(2) *Par delà le Bien et le Mal.* Soc. du Mercure de France, p. 347.

Ainsi toutefois que j'en faisais déjà la remarque à l'époque où cette appréciation était émise, aucune réalité ne pourrait se former si la vie obéissait exclusivement à la tendance qui l'incite à cette course folle, à cette escalade sans répit vers des cimes dédaignées aussitôt que conquises. Mais il existe chez Nietzsche,par delà l'ardeur du tempérament qui l'entraîne, un instinct de raison qui lui fait concevoir les conditions sous lesquelles quelque réalité peut se former. Il sait que les moments d'un devenir qui iraient sans cesse d'un même mouvement, se fuyant les uns les autres, ne pourraient former entre eux ces relations du divers avec le divers qui constituent les formes du réel et cet instinct de raison le contraint d'admettre la nécessité du pouvoir d'arrêt dont j'ai défini la fonction, d'un pouvoir d'arrêt instituant, parmi le rythme continu du devenir, des périodes de ralentissement, des surfaces planes où les instants se rencontrent, demeurent et s'attardent et composent entre eux les jeux du phénomène. C'est à cet instinct de raison que Nietzsche sacrifie dans toutes les parties de son œuvre où il célèbre les forces qui mettent un frein à la course du devenir, qui instaurent un phénomène de répétition, retiennent unis entre eux des éléments toujours prêts à se dissocier; ainsi du fait aristocratique, ainsi de ces états de hiérarchie dont il a dit les mérites et auxquels il attache l'importance nécessaire dans la vie sociale.

Et si Nietzsche n'a pas formulé d'une facon systématique les modes de ce compromis selon lequel toute forme du réel est une transaction entre un fait de mouvement — qui est à la base et se confond avec le fait même de l'existence — et un pouvoir d'arrêt, il semble qu'il les ait décrits, symboliquement mais avec évidence, dans son poème des *Trois métamorphoses*. Le chameau qui, dans ce conte tissé de métaphores, porte docilement et héroïquement les plus lourds fardeaux, c'est l'homme en possession d'un idéal et qui, se faisant honneur d'obéir à de durs devoirs, met obstacle de toute son obstination et de tout son effort à ce que la somme des éléments qui composent sa croyance soit dissociée. Une telle attitude qui, si elle devenait définitive,aboutirait à convertir la vie en un pur mécanisme se voit combattre par cette force de dissociation qu'est le mouvement même du devenir. La voici, dans la parabole, symbolisée par la force audacieuse du lion. L'esprit se fait lion pour

briser la forme de l'ancien idéal, de cet idéal qui proclamait : « Tout ce qui est valeur a déjà été créé et c'est moi qui représente toutes les valeurs créées(1). » Le lion brise donc cette présomption, il déchire les liens par lesquels la croyance tenait unis entre eux les éléments du réel, il rend au flux du devenir ces éléments figés dans une quasi-immobilité, mais là se borne son œuvre et pour créer, parmi cette fluidité nouvelle du devenir, de nouveaux états perceptibles, l'intervention d'une force nouvelle sera nécessaire. Ce sera celle de l'enfant, dernière ou première métamorphose de l'esprit. L'enfant est « innocence et oubli », il ignore les chaînes du passé, il est « un renouveau et un jeu ». Au gré de son désir il va rassembler ces éléments dissociés du réel en de nouvelles combinaisons. Réussit-il à composer un objet qui sache plaire aux hommes et voici cristallisée en une réalité nouvelle, distincte et perceptible, les éléments fuyants et indistincts du devenir, voici la forme d'un nouvel idéal que consolideront de nouveaux devoirs. Ainsi le cycle est renoué.

Cette fable met en scène, semble-t-il, assez exactement ce jeu où j'ai fait tenir tout le secret, tout le mystère de la formation du réel en un compromis entre deux forces adverses dont l'une accélère, dont l'autre ralentit le cours du mouvement essentiel qu'est la vie. On ne saurait donc reprocher à Nietzsche d'avoir ignoré la nécessité de ce concours double et contradictoire en vue de l'existence de quelque forme que ce soit de la réalité. Lorsqu'il prend parti tour à tour en faveur ou à l'encontre des attitudes qui favorisent soit l'accélération du changement, ce qui lui est le plus habituel, soit un état de cristallisation du devenir, concevons donc qu'il ne conclut jamais à la perfection en soi de l'un de ces deux états, mais que, considérant des circonstances particulières, il juge d'un point de vue où ses prédilections personnelles tiennent d'ailleurs nécessairement une place, que l'un des deux éléments essentiels à la composition du réel joue un rôle trop important ou trop faible à l'occasion de ces circonstances.

C'est d'un tel point de vue particulier et circonstantiel qu'il se prononce dans les *Considérations inactuelles* et tout spécialement dans celle des *Considérations* qui a pour titre : *De l'utilité et des inconvénients des études historiques*. Il envi-

(1) *Zarathoustra*, Société du Mercure de France, p. 35.

sage, en effet, en cette étude la réalité nationale qu'est le peuple allemand. C'est en vue de cette réalité sociale déterminée et des circonstances particulières où elle est engagée qu'il tient l'histoire pour un danger. Selon Nietzsche, le peuple allemand en est encore à la période de l'enfant à qui il appartient de créer sa propre réalité. Selon Nietzsche, l'Allemagne n'a pas encore de passé original et cohérent : jusqu'à présent, elle est encore en période de développement et de croissance; elle n'a pas trouvé son âme ; elle n'a pas, selon le terme dont Nietzsche a fait la fortune, de culture propre.

Qu'est-ce donc qu'une culture? Ici, il me faut encore rappeler l'article de M. Louis Dumur, et la distinction qu'il a faite entre deux modalités, l'une active et l'autre passive de la culture, afin de montrer que la culture, au sens où l'entend Nietzsche, et bien qu'elle constitue un principe de fixité, n'en est pas moins aussi un principe éminemment actif, une cause vivante de déterminations. Son caractère de fixité exprime la transition d'une vie moins forte et plus éphémère, celle du mental, à une vie plus forte et plus durable, celle du physiologique. Ce que Nietzsche nomme en effet la culture, c'est un ensemble de réactions communes à tout un groupe d'hommes, réactions s'exerçant à l'égard des choses de l'esprit, du goût, du jugement, mais intégrées dans la physiologie, dans les réflexes de la race, converties en automatisme. La présence de ces réflexes va-t-elle donc condamner le peuple qui en est muni à une répétition constante des mêmes états, va-t-elle s'opposer à son évolution? Bien au contraire, elle va être la condition, la condition *sine qua non* de cette évolution. Pour qu'une chose change, en effet, il faut qu'elle demeure semblable à elle-même en quelques-unes de ses parties les plus importantes, il faut que la succession des changements qui marquent son évolution s'accomplisse en fonction d'une fixité (1) qui marque son identité. A défaut de ce principe fixe liant entre elles les différentes modifications d'une chose, cette chose ne serait plus une même chose et une discussion relative à son évolution ou à son changement n'aurait pas d'objet.

(1) Fixité n'a dans ma langue, faut-il le rappeler, qu'une valeur relative et a pour mission de désigner un ensemble de mouvements extrêmement lents par comparaison avec un ensemble de mouvements beaucoup plus rapides. Voir dans *la Fiction universelle* le chapitre de *la Métaphore universelle*.

Ce principe de fixité constitue encore la personnalité, l'idiosyncrasie d'une chose, d'une réalité quelconque. Du fait qu'il résiste au changement, il est un principe d'activité interne, et qui marque d'un caractère défini le changement qui se produit dans les parties plus muables de la réalité à laquelle il est inhérent. Cette réalité est à tout moment un compromis changeant entre des circonstances extérieures qui tendent à modifier ce qu'il y a en elle de malléable et un principe de fixité interne qui tend à interpréter toute variation dans un même sens, à l'intégrer dans un système pourvu déjà d'une personnalité définie. C'est de la sorte que le christianisme, qui constitue à l'égard des peuples avec lesquels il vient en contact une cause extérieure et identique de changement, se heurte chez chacun de ces peuples à un pouvoir de réaction et de déformation plus ou moins fortement enraciné et dont le jeu modifie grandement les suites de la rencontre. Le monde occidental et romain mis en péril par le poison d'Orient se ressaisit bientôt : au christianisme égalitaire et extra-terrestre des Evangiles, il adresse la réplique du catholicisme, conception impérialiste et pratique de la vie où l'idéal nouveau est asservi aux besoins de la physiologie ancienne. Dans son remarquable ouvrage *les Immémoriaux* (1), où la forme du roman, prêtant ses cadres méthodiques à l'invention de l'auteur, se voit adaptée au sérieux d'une conception de profonde psychologie sociale, M. Max Anély, au moyen d'une mise en scène que remplit la documentation la plus exacte, nous montre à Tahiti le destin tout différent du petit peuple maori attaqué par le même poison chrétien et impuissant, à défaut de cette culture physiologique qui constitue les fortes races, à composer le contre-poison qui pourrait le sauver, la fiction qui adapterait à ses besoins personnels l'apport étranger. L'incursion en 1798 aux îles Tahiti de bandes anglo-saxonnes armées de la Bible et de l'Evangile, en faisant perdre à ce petit peuple ses anciennes traditions, en lui imposant un dogme et une morale ajustés au rebours de sa mentalité et de ses coutumes, détermine son asservissement, l'agonie de sa civilisation et de la réalité sociale distincte qu'il constituait. Faite sur le vif de l'histoire et reposant sur un champ d'observation restreint et précis, l'étude de

(1) Société du Mercure de France.

M. Max Anély a mis en relief avec une clarté saisissante un cas de dissociation nationale et ethnique dont l'exemple peut servir de fanal à des sociétés plus vastes. Il nous a montré la mentalité instinctive et physiologique d'un groupe, sa réalité profonde, son grand *soi*, selon l'expression nietzschéenne, vaincu par une mentalité étrangère pour avoir prêté l'oreille aux conseils de la petite raison.

Cette manière d'être physiologique, ce pouvoir de réaction essentiel et original, c'est donc là ce que Nietzsche entend par la culture, et cette culture est le produit de l'action d'un même sol agissant pendant de longues périodes sur des groupes d'une ethnicité sensiblement voisine, régis par des coutumes et des conventions sensiblement analogues, et c'est une réussite à la fois physiologique et circonstantielle. C'est la présence de cette culture dans un groupe social qui, formant dans l'intimité de ce groupe un système nerveux central, un point fixe et un point de repère, va le qualifier pour une évolution indéfinie, va lui permettre de se métamorphoser selon les contingences des futurs en demeurant pourtant lui-même. L'existence de ce point fixe est la condition de tout changement. On ne devient autre, faut-il le répéter? on ne diffère de soi-même que par rapport à des parties de soi-même demeurées fixes et qui établissent l'identité entre le moi d'hier et celui d'aujourd'hui.

Cette conception du réel comme d'un compromis entre une part de fixité et une part de changement est essentielle à la notion du Bovarysme. C'est aussi celle qui se manifeste expressément, dans la pensée de Nietzsche, au cours de cette étude sur le rôle de l'histoire, où il s'est préoccupé de préciser dans quelle mesure ce qui ne change pas doit s'associer au cœur d'une même réalité avec ce qui demeure susceptible de changement. Cette mesure précise il l'a rencontrée chez le peuple grec. Il constate en effet que les Hellènes, en raison même de l'ouverture de leur esprit, se trouvèrent exposés au danger de périr par l'histoire, d'être envahis par ce qui appartient au passé et à l'étranger. Ils ne furent jamais exclusifs, remarque-t-il, et se virent assaillis par toutes les formes des civilisations antérieures, sémitique, babylonienne, lydienne et égyptienne. De tout ce chaos, pourtant, ils firent la culture hellénique, parce qu'ils surent se souvenir, « conformément à la doctrine delphique, d'eux-mêmes, c'est-à-dire de leurs besoins vérita-

bles, en laissant dépérir les besoins apparents. C'est ainsi qu'ils rentrèrent en possession d'eux-mêmes (1) ». Ceci suppose la réussite physiologique et circonstantielle qui vient d'être décrite : c'est elle qui leur permit de se retrouver eux-mêmes, — car on ne retrouve que ce qui existe, — c'est elle qui les dota de ce sens critique souverain par lequel ils surent choisir, parmi tous les apports du passé et de l'étranger, ce qui était en harmonie avec eux-mêmes et les enrichissait.

Cette culture, pouvoir de réaction propre en vertu duquel un organisme ramène à soi toutes les choses par lesquelles il s'est d'abord laissé envahir, Nietzsche, à tort ou à raison, peu importe, Nietzsche estime que les Allemands ne la possèdent pas. Peut-être, à ses yeux, les races qui composent la réalité allemande présentent-elles un caractère de diversité trop grand, peut-être se sont-elles renouvelées trop souvent, l'Allemagne ayant été un passage habituel pour les hordes barbares pénétrant plus avant vers l'Occident. Pour ces motifs, l'action du sol, l'impératif climatérique n'auraient pu se faire sentir avec une constance suffisante sur de mêmes collectivités, l'état de convergence n'aurait pu se produire, qui constitue lentement la personnalité d'un groupe d'êtres humains rassemblés plus ou moins arbitrairement dans les limites d'un même lieu géographique et sous l'hégémonie d'une même langue. Nietzsche donc, estimant que les Allemands ne possèdent pas encore cette personnalité originale qui constitue la culture, les met en garde contre les dangers du sens historique, contre ce que je nommerai le Bovarysme de l'histoire : « L'histoire, formule-t-il en guise d'axiome, ne peut être supportée que par les fortes personnalités ; pour les personnalités faibles, elle achève de les effacer (2). » Et son conseil se résume en celui-ci : ne vous hasardez à vous concevoir à l'image des périodes révolues, si vous ne possédez pas un pouvoir de déformation personnel capable de briser ces images selon l'angle de votre utilité et de vos besoins.

C'est sous le jour de cette conception qu'il distingue trois manières d'envisager l'histoire, à la façon *monumentale*, à la façon *antiquaire*, à la façon *critique*, et sous ces trois aspects, l'histoire doit demeurer toujours au service de la vie. « Ce

(1) *Considérations inactuelles*, p. 254.
(2) P. 176.

n'est que par la plus grande force du présent que doit être interprété le passé (1). » En un mot le danger que Nietzsche signale ici aux Allemands, c'est celui que, dans une première version du *Bovarysme* (2), l'on faisait tenir dans la disproportion entre la personnalité d'un être, son pouvoir d'inventer sa propre réalité, et l'amas des notions que lui transmet le passé. On faisait remarquer alors combien l'homme moderne est menacé par ce danger, et de quel pouvoir critique il lui faut être doué pour distinguer parmi cet amas ce qui peut être utilisé de ce qui ne peut être assimilé, pour transformer en une richesse cette somme de notions qui menace d'être un fardeau. Nietzsche remarque dans le même esprit que cette antinomie, « les peuples anciens ne la connaissaient pas». Car elle est le fruit de l'histoire, il faut qu'une histoire existe, c'est-à-dire, une connaissance du passé, et qui peut devenir une hantise, pour qu'elle se produise. Elle a pour origine ce que M. Bourget nommait si justement, dans sa belle étude sur Flaubert, « le mal d'avoir connu l'image de la réalité avant la réalité », ce que Flaubert a nommé lui-même *l'Education sentimentale* et dont, avec sa vision géniale d'artiste, il a montré les effets dans son œuvre entière sous les aspects du plus pur comique et du drame le plus poignant.

Nietzsche a admirablement senti le danger qui menace un peuple lorsqu'il confond le fait de posséder un grand nombre de notions et de méthodes élaborées par les hommes des époques antérieures avec le pouvoir propre de créer soi-même des notions et des méthodes, lorsqu'il confond des modes de sensibilité, de jugement, d'évolution qui furent pour d'autres hommes des attitudes d'utilité particulière avec des attitudes d'utilité générales bonnes en soi, bonnes pour tous et dont il est possible de s'emparer et de jouir sans même prendre le soin de les transformer. Une telle confusion, qui est celle du sens historique avec la culture véritable, met un peuple en danger de perdre à jamais le bénéfice possible d'une culture : car à croire qu'il possède cette culture, alors qu'il ne détient que des notions historiques, il risque de voir durcir à la surface de lui-même tout ce qui doit demeurer souple, élastique et poreux, tout ce qui constitue la peau et les muqueuses dans le corps

(1) P. 193.
(2) *Le Bovarysme, la Psychologie dans l'œuvre de Flaubert*, Léopold Cerf, 1892.

animal, est organe d'échange entre l'extérieur et l'intérieur, tout ce qui doit être moyen d'adaptation, d'enrichissement, d'évolution, tandis qu'enkysté sous cette surface morte le principe d'identité vivante qui devrait faire office de présider aux échanges, de les régler, de les marquer au monogramme de la personne, est condamné à mourir étouffé ou à ne jamais se développer. Les Allemands de l'époque actuelle, selon Nietzsche, en sont là : ils prennent pour une culture, ce qui n'est qu'un chaos de notions reçues de tous les peuples de la terre. Ils ont organisé un formidable système d'éducation et d'instruction en vue de conférer à ce chaos la solidité d'un principe immuable et directeur. Ils prennent ainsi pour la réalité d'une culture ce qui n'est que le décor, le masque d'une culture ; ils risquent de devenir des comédiens par le désaccord auquel ils se condamnent entre les gestes qu'ils exécutent et les intentions intimes auxquelles ces gestes devraient répondre. Il s'élève contre ce danger et en appelle à la vie. Son livre, dit-il, est « une protestation contre l'éducation historique que les hommes modernes donnent à la jeunesse ». Il demande « que l'homme apprenne avant tout à vivre, et qu'il n'utilise l'histoire qu'au service de la vie apprise (1) ». Pour la réalisation de ce vœu, c'est sur la jeunesse seule qu'il compte.

Qui viendra, demande-t-il, donner la vie aux hommes de nos générations actuelles ? « Ce ne sera ni un dieu, ni un homme, mais seulement leur propre jeunesse. Déchaînez-la et par elle vous aurez délivré la vie (2). » L'Allemand n'est pas, il devient, il se développe. Il n'a pas encore trouvé sa propre réalité distincte. Qu'il continue donc de se développer librement, les regards fixés sur ce qui est spontané en lui, sur ce qui est bien à lui dans les gestes où il s'ébauche et devient, qu'il apprenne à se connaître et à se trouver, qu'il se garde de prendre pour lui-même et pour l'âme de sa propre activité les modes d'une activité étrangère et bariolée. S'il imite les procédés et la forme d'une culture étrangère et déjà venue à son terme, qu'il soit conscient du moins de son imitation afin de pouvoir distinguer ce qu'il ajoutera peut-être de lui-même à ces formes imitées, et dont il peut, sous cette condition, tirer parti. Il faut préférer un développement sans terme,

(1) P. 241.
(2) P. 248.

une recherche indéfinie de soi-même au simulacre d'une culture qui serait le tombeau de toute espérance. Or, la culture est un phénomène naturel, une réussite, dont aucun artifice ne peut tenir lieu. Le seul élément que puisse apporter l'homme en vue de la réaliser, c'est celui de son effort vivant et sincère en vue de vivre sa propre vie.

§

Le volume des *Considérations inactuelles* comprend, outre l'étude sur *l'Utilité et les inconvénients des études historiques*, la fameuse étude sur *David Strauss*.

Après ce qui vient d'être exposé au sujet de la seconde de ces *Considérations*, en comprendra plus aisément ce que Nietzsche a voulu montrer dans la première. David Strauss, le philistin de la culture, est exactement représentatif, dans la pensée de Nietzsche, de l'Allemand moderne, terrassé par l'histoire, chargé de notions historiques, enrichi de trésors scientifiques légués par l'effort des générations antérieures, bénéficiaire de méthodes qu'il n'a point inventées et qui semblent destinées par leur propre force automatique à assurer le progrès indéfini de l'humanité en sorte que la disproportion entre sa fortune et sa valeur l'écrase. David Strauss est le prototype de l'Allemand, — je généralise et je dis — de l'homme moderne qui se conçoit grand de tout ce qu'il possède, tandis qu'il a perdu le pouvoir de s'efforcer, d'ajouter quelque chose au labeur ancestral. C'est une sorte de parvenu de l'évolution, faisant sonner les notions et les noms techniques comme des breloques et des chaînes de montre. C'est en somme un Homais cultivé et dont la mise en scène illustre, d'une façon concrète, ce que Nietzsche a voulu montrer dans cette double étude des *Considérations inactuelles*, ce que Flaubert a objectivé d'une façon supérieure dans *l'Education sentimentale*, dans *M*^me^ *Bovary* et dans *Bouvard et Pécuchet*, ce que Carlyle a distingué aussi lorsqu'il comparait l'abondance des moyens dont l'homme moderne est pourvu avec la pauvreté de son action personnelle, ce que je nomme, d'un terme général, le Bovarysme de la civilisation. Cet état d'âme d'une époque, et qui est celui de toutes les civilisations déjà vieilles, en lesquelles un excès de connaissance des modalités de la vie menace d'étouffer la vie, Flaubert l'a exposé avec

une objectivité et une maîtrise suprême où éclate le bénéfice de la culture qui le portait. La même haute objectivité ne se rencontre pas chez Nietzsche. La forme dont il use, par elle-même le dessert : c'est, dans le *David Strauss*, celle de la polémique et celle du pamphlet. Flaubert faisait usage, avec le roman, façonné déjà par le goût français, d'une pure forme d'art. Or, que le même sujet ait été traité de cette façon différente en France d'une part, et d'autre part en Allemagne et en Angleterre, — c'est aussi en des Essais critiques et des pamphlets que Carlyle a mis en valeur le même phénomène, — Nietzsche y verrait précisément une différence de degré dans la culture de la race, une différence de degré dont il porte la peine, mais dont sa thèse sur la culture bénéficie. Sur ce terrain de la polémique et en ce qui touche David Strauss, Nietzsche a subi l'influence de la coutume littéraire et philosophique allemande qui pousse l'injure et les démonstrations de mépris à l'égard de l'adversaire plus loin que nos habitudes critiques ne le tolèrent. Mais ces défauts superficiels, et par lesquels Nietzsche se rattache à son milieu, sont compensés par la vigueur d'un génie personnel qui de ces deux *Considérations inactuelles*, de la seconde surtout consacrée à l'évoluation du rôle de l'Histoire dans la vie, fait une œuvre philosophique vivante, d'une valeur et d'un intérêt considérables. Accessible à tous les esprits réfléchis par la clarté de la langue, dégagée de toute terminologie technique, elle l'emporte infiniment, par la richesse de son contenu, sur tant d'œuvres contemporaines qui n'empruntent aux méthodes philosophiques que leur lourdeur et leur complexité.

JULES DE GAULTIER.

POUR DIRE
AUX FUNÉRAILLES DES POÈTES

A Edouard de Max.

Allez bien doucement, messieurs les fossoyeurs.

Allez bien doucement, car ce cercueil n'est pas comme les autres en qui se trouve un bloc d'argile enlinceulé de langes, celui-ci recèle entre ses planches un trésor magnifique, un trésor que recouvrent deux ailes très blanches comme il s'en ouvre aux épaules fragiles des anges.

Allez bien doucement, messieurs les fossoyeurs.

Allez bien doucement, car, ce coffre, il est plein d'une harmonie faite de choses variées à l'infini : cigales, parfums, guirlandes, abeilles, nids, raisins, cœurs, épis, fruits, épines, griffes, serres, bêlements, chimères, sphinx, dés, miroirs, coupes, bagues, amphore, trilles, thyrse, arpéges, marotte, paon, carillon, diadème, gouvernail, houlette, joug, besace, férule, glaive, chaînes, flèches, croix, colliers, serpents, deuil, éclairs, bouclier, buccin, trophées, urne, socques, cothurnes, brises, vagues, arc-en-ciel, lauriers, palmes, rosée, sourires, larmes, rayons, baisers, — or, tout cela, sous un geste trop prompt, pourrait s'évanouir ou se briser.

Allez bien doucement, messieurs les fossoyeurs.

Allez bien doucement, car, si petit qu'il soit de la taille d'un homme, ce meuble de silence renferme une foule sans nombre et rassemble en son ombre plus de personnages et d'images qu'un

cirque, un temple, un palais, un forum; ne bousculez donc pas ces symboles divers pour ne pas déranger la paix d'un univers.

Allez bien doucement, messieurs les fossoyeurs.

Allez bien doucement, car, cet apôtre de lumière, il fut le chevalier de la Beauté qu'il servit galamment à travers le sarcasme des uns et le crachat des autres, et vous feriez dans le mystère sangloter la première des femmes si vous couchiez trop durement son amant dans la terre.

Allez bien doucement, messieurs les fossoyeurs.

Allez bien doucement, car, s'il eut toutes nos vertus, mes frères, il eut aussi tous nos péchés, allez bien doucement, car vous portez en lui toute l'humanité; ce qui permit à son génie de provoquer, au choc de ces contraires, une étincelle de l'étoile qui tôt ou tard nous doit mener à la victoire, cette victoire en train d'éclore aux branches d'or de l'avenir.

Allez bien doucement, messieurs les fossoyeurs.

Allez bien doucement, car, il était un dieu peut-être, ce poète, un dieu qu'on a frôlé sans deviner son sceptre, un dieu qui nous offrait la perle et l'hysope du ciel alors qu'on lui jetait le fiel et les écailles de sa table, un dieu dont le départ nous plongera sans doute en la ténèbre redoutable, et c'est pourquoi vont-ils, vos outils de sommeil, produire tout à l'heure un coucher de soleil.

Allez bien doucement, messieurs les fossoyeurs.

Mais non, ce que vous faites là n'est qu'un pur simulacre, est-ce pas? c'est un monceau de roses que l'on a suivi sous l'hypothèse d'un cadavre et que dans cette fosse vous allez descendre, ô trésoriers de cendres, et ces obsèques ne seraient alors qu'une ample apothéose et nous nous trouverions en face d'un miracle, oh! dites, ce héros n'a pas cessé de vivre, fossoyeurs, ce héros n'est point mort puisque son âme encore vibre dans ses livres et qu'elle enchantera longtemps le cœur du monde en dépit des siècles et des tombes!

Allez bien doucement, messieurs les fossoyeurs.

Humble, il voulut se soumettre à la règle commune des êtres, rendre le dernier soupir et mourir comme nous, pour ensuite, orgueilleux, de ce que l'homme avait le front d'un dieu, ressusciter devant les multitudes à genoux; en vérité je vous le dis, il va céans renaître, notre Maître, d'entre ces morts que gardent les cyprès avec le sycomore, et sachez qu'en sortant de cet enclos du Temps nous allons aujourd'hui le retrouver debout dans toutes les mémoires, comme demain, sur les socles épars érigés par la gloire, on le retrouvera sculpté dans la piété robuste des humains.

Allez bien doucement, messieurs les fossoyeurs.

SAINT-POL-ROUX.

HENRY BATAILLE

—

Lorsqu'on a passé Castelnaudary, le train qui se dirige vers Cette pénètre dans une vallée étroite, semée de petits coteaux où les garrigues alternent avec les vignobles. Aux murs crépis des stations éclatent d'étranges noms qui gardent je ne sais quelle sonorité orientale : Pexiora, Bram, Alzonne, Pezens, Trèbes, Floure-Barbaira, Capendu, Moux.

Rien ne ressemble moins au Midi joyeux et stérile qu'ont imaginé les romans et les commis-voyageurs. Ici, rien d'excessif, un goût très vif de la liberté ; de la finesse, de la mesure, de la ténacité, de l'ironie et une sorte de grande mélancolie sensuelle se mêlent à la fois aux lignes du décor, à la pesanteur de l'atmosphère et aux manières des habitants. Rien n'est plus commun que de rencontrer, chez d'humbles laboureurs, le type d'Hamlet.

Sur ce sol, durant mille ans,se croisèrent toutes les philosophies et toutes les religions (1). Les aruspices des camps proconsulaires et les aigles des légions en marche y succédèrent aux colons helléniques et plus tard y cédèrent le pas aux hordes blondes d'Alaric et aux mehallas des pirates sarrazins. Les invasions s'engouffrèrent dans ce couloir. L'Aragon et la Castille s'y heurtèrent tour à tour à l'Armorique, à la Hongrie et à l'Angleterre. Et sur cette terre, du matin de Muret au soir de Montségur, le Midi cathare lutta et succomba, comme, par deux fois, avec les derniers vexillaires de Rome, avec la dernière cohorte napoléonienne, s'y décida le destin de l'Empire.

Ce mélange de races a produit une race belle et farouche. Les femmes de ce pays ont les yeux les plus beaux du monde et les plus tendres avec un grand charme de passion profonde et contenue, le teint mat, les jambes longues, la gorge basse, le col flexible et haut. Les mœurs sont aimables et l'imagina-

(1) Gal, Rouman, Visigot, Maurail e Franc begueroun. A tous guas en roucats... (*La Muso Silvestro*, page 112.)

tion populaire naturellement féconde nourrit et développe une poésie de langue d'oc qui donne encore des œuvres remarquables.

Une race qui a connu tant de maîtres divers et d'empires changeants n'a guère le sens de l'autorité. Depuis les gouverneurs romains, la population de la Narbonnaise est en révolte contre les idées et les traditions du pouvoir central.

C'est à l'extrémité de cette vallée de Narbonne, à l'endroit où la route de Bordeaux rejoint la route de Marseille à Barcelone, que la famille d'Henry Bataille s'est formée et a vécu. Et de ce paysage et de cet atavisme, M. Henry Bataille a reconnu l'influence, dans la dédicace du *Beau Voyage* :

A MON PÈRE LÉOPOLD DE BATAILLE

A tout ce qui fut la famille de Bataille et de Batailler,
Balmet, Mestre-Huc, Darnis et Martin d'Auch
et qui repose dans différents cimetières, compris entre
les terres de Narbonne, Moux et Lagrasse,
au pied de l'Aric poudreux, où montent les bergers :
A tout ce qui fut la famille d'Alice Mestre et d'Anaïs
qui finit en mon âme imparfaite et véridique,
Je dédie ce poème, etc...

Et ce cadre des coteaux, embaumés de genévriers et de luzernes, de Lagrasse, hantés de perdreaux rouges, ce cadre désolé, tendre et sévère, cette sorte de Galilée romantique, pleine de solitudes, cette terre travaillée par les invasions, par les torrents et les pluies d'automne qui descendent des Causses et par les grands vents de la vallée, on en retrouve le souvenir dans les premiers vers de M. Henry Bataille :

Par les vitres grises de la lavanderie,
J'ai vu tomber la nuit d'automne que voilà...
Quelqu'un marche le long des fossés pleins de pluie...
Voyageur, voyageur de jadis qui t'en vas,
A l'heure où les bergers descendent des montagnes...
Hâte-toi. — Les foyers sont éteints où tu vas,
Closes les portes au pays que tu regagnes...
La grande route est vide et le bruit des luzernes...
Vient de si loin qu'il ferait peur... Dépêche-toi :
Les vieilles carrioles ont soufflé leurs lanternes...
C'est l'automne : elle s'est assise et dort de froid
Sur la chaise de paille au fond de la cuisine...
L'automne chante dans les sarments morts des vignes...

Certes, M. Henry Bataille est bien né le 4 avril 1872 à Nîmes, dans le décor le plus classique, sous un soleil éclatant, parmi les plus beaux vestiges de la gloire et de la volonté romaines, mais il ne devait garder aucun souvenir de l'Acropole des Hadriens.

Le futur auteur de *la Marche Nuptiale* atteignait à peine ses trois ans lorsque son père, magistrat de carrière, quittait la cour d'appel de Nîmes pour celle de Paris et l'enfant vécut désormais moitié aux bords de la Seine et moitié à Bordeneuve, la maison de campagne solitaire, au pied de l'Aric, où l'on voit une chapelle perdue sous des cyprès et des figuiers bibliques.

Cette chapelle, ces arbres nus et tristes émurent souvent la sensibilité de l'enfant. C'était là le tombeau bâti par son grand-père maternel, le poète agriculteur Mestre-Huc, « la station éternelle après le beau voyage amer accompli sur la terre (1) ».

Les longs mois d'été traînaient pour lui dans une sorte de rêverie inquiète, de tristesse douce et passionnée, au milieu de ces paysages désolés, familiers des légendes et traversés de fantômes épiques. Il commença même, en ce temps, un poème à la gloire d'Alarvic et ce premier essai s'acheva vers la quatorzième année de Henry Bataille.

Ses vacances paresseuses s'écoulaient entre Moux, où sa mère était née d'une vieille lignée terrienne, et Castelnaudary, patrie de la famille *de Bataillet*, qui devint *de Bataille* vers le début du siècle dernier. Mais dès qu'il donna ses écrits au public, le poète délaissa la particule qui « a, semble-t-il, en art, un air apocryphe et de mauvais goût à moins qu'on ne soit descendu de quelque famille illustre (2) ».

Elève des Eudistes de Versailles, puis des lycées Henry IV et Janson de Sailly, Henry Bataille se destinait à la peinture. En 1890, il entrait à l'Ecole des Beaux-Arts, et à l'Académie Jullian dans les ateliers Jules Lefebvre et Doucet.

En 1894, il abandonna un instant le pinceau et la pointe-sèche pour écrire *la Belle au Bois dormant*, qui fut médiocrement accueillie par la presse et le public. Dépité, M. Henry Bataille retourna pour quelques mois à son chevalet. Puis le

(1) *Anthologie des poètes du Midi*, par Rigal et Davray. Extrait d'une lettre de M. Henry Bataille.
(2) *Ibid.*

théâtre le reprit et garda le poète après qu'il eut donné, sur les conseils de Marcel Schwob, un petit volume : *la Chambre Blanche* (*Mercure de France*, 1865).

§

Et ce fut son enfance en terre albigeoise que contèrent ces premiers vers dont Marcel Schwob écrivit la préface. Je ne sais si, malgré toute sa finesse, surtout à cause de sa finesse, l'auteur du *Livre de Monelle* comprenait bien ces poèmes et ne voulut point voir dans cette chambre aux rideaux de percale à volants, ouverte sur la route qui va vers la Catalogne légendaire et mystérieuse, une sorte de petit temple milésien, plein d'effroi et de mélancolie, où les jeunes vierges craintives se pendent pour avoir connu l'avenir dans le miroir de la déesse. Présentant ce bouquet d'ajoncs, d'iris et de menthe, M. Marcel Schwob disait :

Voici un petit livre tout blanc, tout tremblant, tout balbutiant. Il a de l'odeur assoupie des chambres paisibles où l'on se souvient d'avoir joué, pendant de longues après-midi d'été. Toutes les petites filles y sont coloriées comme les livres d'images, et elles ont des noms semblables à des sanglots puérils. Toutes les petites maisons y sont de vieilles petites maisons de villages où de bonnes lampes brûlent la nuit, et toutes leurs petites chambres sont des cellules de souvenir que traversent des poupeés lasses, souriantes et fanées; et on y entend le crépitement de la pluie sur les toits; et au-dessus des croisillons des fenêtres on voit fuir les canards gris; et le matin, au cri du coq, on est saisi par l'haleine des roses. Doux petit livre qui s'attarde ! Ses paroles sont minaudées ou maniérées, ses phrases emmaillottées par d'anciennes mains tendres de nourrice, ses poèmes étendus dans des lits frais et bordés où ils sommeillent à demi, rêvant de pastilles, de princesses, de nattes blondes et de tartines à miel...

Il y avait mieux que cela dans cette plaquette qui parut six semaines avant *Un jour* de Francis Jammes, il y avait toute une poésie nouvelle, ou du moins l'indication d'une route nouvelle, la route que suivirent les naturistes et ceux qui les ont continués en les renouvelant peut-être, Mme de Noailles et surtout M. Abel Bonnard. Je sais bien qu'à propos de cette poésie quotidienne, repliée, douloureuse et ironique, où les nuances de l'esprit essaient de faire oublier les blessures du cœur et de voiler ses plaintes, on parlera de Henri Heine et de Jules Laforgue, mais on rencontre ici, de nouveau mêlées

l'ironie sentimentale, une grande intelligence de la nature, une sorte d'admiration effrayée devant les détails du paysage, une manière d'amour angoissant et angoissé devant les choses inanimées et les spectacles de l'horizon, avec de larges envolées lyriques succédant à de petits attendrissements. Le théâtre de M. Henry Bataille, s'explique déjà et s'annonce tout dans ses vers de jeunesse et l'évolution en est beaucoup plus simple qu'elle ne paraît.

Un conte de Perrault peut symboliser toute l'œuvre de M. Henry Bataille et c'est ce conte de *la Belle au Bois dormant* (féerie lyrique en 3 actes, Théâtre de l'Œuvre, 1894) que le futur poète du *Beau voyage* fit représenter en collaboration avec M. Robert d'Humières, le futur poète du *Désir aux Destinées*.

Réveillée par le Prince Charmant, la Belle au Bois avait eu loisir de faire de beaux rêves pendant un sommeil de cent années et, rendue au monde, à ses fêtes, à ses intrigues, rendue à l'amour, elle regretta parfois les songes du château silencieux, et peut-être, tout en raillant auprès de son amant tout ce siècle perdu, souffrait-elle aussi de connaître à présent ce bonheur alors que seul l'espoir du bonheur était si délicieux. Et le Prince Charmant, s'il n'eût été si beau, c'est-à-dire un peu fat, se serait inquiété de savoir si vraiment la belle, en s'en moquant, ne regrettait pas son manoir enchanté?

Dans toute l'ironie, dans le comique du théâtre de M. Henry Bataille, vous trouverez toujours cette nostalgie de la solitude, cette angoisse du légendaire, cette soif d'analyse et d'indépendance farouche qui l'empêchent de trop croire à son rêve et aussi de trop croire à son désenchantement. Toute l'âme critique, défiante et mesurée de sa race demeure au-dessus de son pessimisme attendri et peu sûr, avec parfois des crises aiguës de fatalisme. Ce n'est pas en vain que le sang grec se mêle au sarrazin, dans l'ascendance de M. Bataille, et brille encore dans ses yeux. Sur la Grâce de Plessans de *la Marche Nuptiale*, sur la Jeanine de *l'Enchantement*, sur *Maman Colibri*, sur la Geneviève du *Masque*, sur *la Femme Nue* ne sentez-vous pas peser l'*ananké*, la dure fatalité de la tragédie antique ? Il n'y a que certaines pages d'Alphonse Daudet et de Loti, pour donner, avec moins d'intensité, l'impression de ce mélange de poésie et de comique-tragique, qui sont tout le

théâtre de M. Henry Bataille et qui étaient déjà dans ses vers.

§

L'Œuvre de M. Henry Bataille a pénétré le grand public. Elle comprend, en outre de *la Belle au Bois dormant*, non publiée, et de *la Chambre blanche*, *la Lépreuse*, tragédie légendaire en trois actes (1) (Théâtre de l'Œuvre 1896); *Ton Sang*, tragédie contemporaine en quatre actes (Théâtre de l'Œuvre, 1897); *l'Enchantement*, comédie en quatre actes (Odéon, 1900); *le Masque*, comédie en trois actes (Vaudeville, 24 avril 1902); *Résurrection*, drame en cinq actes, adapté de Tolstoï (Odéon, 14 nov. 1902); *Maman Colibri*, comédie en quatre actes (Vaudeville, 1904); *le Beau Voyage* (poésie, 1904); *la Marche Nuptiale*, comédie dramatique en quatre actes (Vaudeville, 27 octobre 1905); *Poliche*, comédie en quatre actes (Comédie-Française, 1906); *la Femme Nue*, comédie dramatique en quatre actes (la Renaissance, 28 février 1908) (2).

Il faut noter aussi un album de vingt-deux lithographies d'Henry Bataille avec texte, sous ce titre *Têtes et Pensées* (3).

M. Henry Bataille a peu collaboré aux journaux et revues. On trouvera seulement quelques articles de critique et des vers, et des fragments d'une préface au *Journal des Artistes*, à *la Revue Blanche*, au *Mercure de France*, *à la Vogue*, à *la Renaissance latine* (Etude sur Jean Lorrain et poèmes en prose), à *la Plume*, *à l'Ermitage*, au *Figaro*, etc.

Assez grand, très mince, brun, un peu voûté, M. Henry Bataille garde dans les traits de son visage les traces d'un atavisme sarrazin. Les yeux fort vifs ont un éclat oriental et sa voix chantante, lassée, émue et âpre tour à tour, décèle bien la mobilité extrême et passionnée et contenue d'un tempérament essentiellement nerveux. M. Henry Bataille est l'homme

(1) Cette pièce a été modifiée en un opéra, pour lequel M. S. Lazzari a écrit une partition.

(2) Pour l'édition, ces pièces ont été réunies ainsi : *la Lépreuse* et *Ton Sang*, Société du Mercure de France, 1 vol. in-18, 1897. — *L'Enchantement* et *Maman Colibri*, Fasquelle, 1 vol. in-18, 1905. — *Résurrection*, Fasquelle, 1 vol. in-18, 1906. — *Le Masque* et *la Marche Nuptiale*, Fasquelle, 1 vol. in-18, 1908. *Poliche*, *la Femme Nue*, *la Belle au Bois Dormant* n'ont pas paru en librairie. La librairie Fasquelle a édité *le Beau Voyage*, 1 vol. in-18, 1904.

(3) *Têtes et Pensées*, album de lithographies originales : portraits de Tristan Bernard, Alfred Capus, Jules Case, Maurice Donnay, Paul Fort, André Gide, Gustave Kahn, Jean Lorrain, Pierre Louys, Octave Mirbeau, Robert de Montesquiou, Catulle Mendès, Lucien Muhlfeld, André Picard, Henri de Régnier, Jules Renard, Georges Rodenbach, Edmond Sée, Jean de Tinan, Pierre Valdagne, Fernand Vanderem, Willy. Paris, Ollendorff, 1901.

de son œuvre et tel qu'on l'imagine, au sortir du théâtre, ou ses livres refermés.

De son œuvre, il a l'élégance un peu molle, la mélancolie, l'âme ardente et la douceur résignée.

§

Un même souci de dessin élégant se rencontre dans ses poèmes et dans ses pièces, un souci de dessin précieux et joli qui témoignerait déjà, s'il n'avait exposé, que M. Henry Bataille manie la pointe sèche et le burin. Mais il y a beaucoup plus de santé dans les lignes de ses poèmes et de ses lithographies, malgré leur apparente morbidesse, que dans son théâtre, dont la morale est tout orientale.

Il faut chercher comment M. Henry Bataille reste dans son théâtre un poète et un peintre et comment il reste un dramaturge dans sa poésie et l'on aura expliqué tout ce qu'il y a de trouble et de troublant, d'indécis, d'*évaporé* dans son art infiniment véridique et subtil. Il a su faire l'unité du contradictoire, si j'ose dire, il a réussi à faire apparaître, aux clartés de la rampe, les deux faces d'espoir et de doute, de sincérité et d'ironie des héros modernes. Et s'il est parvenu rapidement à instaurer plus de vérité dans le théâtre d'aujourd'hui, c'est parce que ce poète avait connu le sens mystérieux des légendes et que tout enfant il avait retrouvé l'énigme des symboles populaires.

> Ma nourrice me racontait une petite fille
> Qui allait à l'école, sous les pistachiers,
> Au pays de Castille.
> Elle était de la tête au pied
> Comme une sainte coloriée,
> Elle avait des lèvres de pastille
> Et des cheveux filés sur les quenouilles des rois...
>
> (*La Chambre blanche*. Histoire.)

Et cette petite fille, sœur de la Clara d'Ellébeuse de Francis Jammes, est déjà, « Colombe parée, colombe charmée », la sœur de la Jeanine de *l'Enchantement*.

Le théâtre veut lui aussi du lyrisme exact... Il faut trouver le moyen d'exprimer sur la scène la totalité de l'individu en *langage direct*, en nous rapprochant de plus en plus de la vérité humaine. On y arrive par les qualités de l'expression théâtrale... On parle de situations vieillies ; mais en nous inspirant de la vie, en nous éva-

dant des conventions, nous pouvons trouver sans cesse au théâtre des situations nouvelles et il est possible de renouveler les anciennes. J'ai tenté de laisser, à un moment donné, s'évaporer, pour ainsi parler, mes personnages. Le spectateur en a été reconnaissant. Il aime les pièces où le spectacle se joue, à un certain moment, derrière la scène. Quand j'ai écrit *l'Enchantement*, le comique dramatique me séduisit. La situation était conçue de telle manière qu'une jeune fille qui se suicide fit en même temps rire et pleurer. Voilà qui n'avait jamais été fait. Je vous le répète, il suffit de s'inspirer directement de la vie, d'éviter l'artificiel, car c'est par l'artificiel qu'une œuvre meurt. Je suis opposé à une renaissance classique J'espère bien plutôt qu'il y aura une dégénérescence classique. Quant à ce qu'on a appelé *humanisme*, je crois que c'est là une tendance vers plus de vérité et d'exactitude. (G. le Cardonnel et Charles Vellay, *La Littérature contemporaine*, page 122, Réponse de M. H. Bataille.)

Dans le même chapitre, M. Henry Bataille justifiait et expliquait le choix du vers libre appliqué à la poésie qui doit exprimer, en beauté, les choses quotidiennes. M. Henry Bataille, qui ne redoute les affirmations que dans le domaine moral et qui sait être dogmatique quand il lui plaît, affirme même :

Je crois d'ailleurs qu'il sera de plus en plus rare de voir un livre vraiment très beau écrit en vers réguliers. Il me semble que l'oreille du public est elle-même fatiguée par le rythme. Je sais bien que certains ne veulent pas nous concéder qu'un seul vers peut avoir plus de douze pieds. Mais c'est absurde alors que des Parnassiens comme Banville en ont écrit de quatorze pieds. Tout cela est puéril. Contentons-nous de demander au poète de posséder une sensibilité aiguë, et, de même que Victor Hugo a dû renouveler la poésie, renouvelons-la à notre tour par un nouveau voyage. Je crois au vers libre. Nous avons aujourd'hui grâce à lui des poèmes qui sont l'expression de ce qu'ils veulent dire. Il nous a ramené à la vérité lyrique en nous débarrassant de ce qui avait été la tare du romantisme : l'exaltation, ce qu'il ne faut pas confondre avec l'enthousiasme. (*Ibid.*, page 122.)

Certes, je crois que le vers libre convenait seul à la poésie de M. Bataille, mais il ne me semble pas que ce poète fût incapable de manier et d'adapter à son émotion le vers régulier, lorsqu'il écrivait, douze ans avant M. Abel Bonnard et ses *Familiers :*

Le cri du coq est plein de gouttes de rosée....
Cris du coq, cris du soir, bruit des écluses peintes,
Voix captives au seuil des tièdes métairies...
Au bruit provincial des pendules dorées.

Le naturisme de *la Chanson des hommes* et d'*Eglé* se lisait, lié à une réminiscence du symbolisme, dans ces évocations de pastorales narbonnaises :

J'ai le regret du temps des pâtres, des vieux pâtres,
Qui s'asseyaient dans les montagnes, des années,
Gardant, au coin du cœur, la tendresse de l'âtre,
Et j'aurais eu les cigales abandonnées
Et la lune lente et la neige pour amies...
Je voudrais être un vieux ouvrier très solitaire,
Prenant à trop songer un ennui de la terre
Comme un fou que je vis, aux jadis de ma vie,
Qui, sans regarder rien, près des mers embrasées
Soufflait toute la nuit dans des conques brisées.

Et si ces derniers vers présagent *la Lépreuse*, ils se souviennent aussi des *Lendemains* et des *Episodes* de M. Henri de Régnier et ce sera peut-être la seule page où ils s'apparenteront au symbolisme. Désormais, ils fleuriront originaux, un peu étranges, un peu nus, et il faudrait fouiller l'œuvre d'un Auguste Fourès pour trouver cette même sensibilité descriptive :

Il pleut. Le canal se couvre d'ampoules et la berge est molle :
Droit au ciel d'un gris roux, tout verts, les peupliers
Lâchés, tout à l'heure, par l'autan deux fois fou
Boivent, du faîte aux pieds, raides et sans murmures...
Dans le jardin où les rosiers auront bientôt de vives roses
Rouges, blanches, d'or pâle et toutes agréables
Survient le rossignol, au courage joyeux ;
Il sautille, battant de la queue, et se perche sur un rameau
Et bientôt son chant de cristal, qui s'élève,
Semble trouer le grand rideau pluvieux...
(Traduit de *Plejo d'Avrilh.* LA MUSO SILVESTRO, page 255.)

Et M. Henry Bataille inclinait davantage vers une poésie qui prêtait une âme aux natures mortes :

O ma lampe, ô ma pauvre amie,
Le temps n'est plus où sous tes yeux,
Sous ton froid regard de momie,
Les poètes dévotieux,
Avec leurs muses d'élégie
Sanglotaient des sanglots frileux...

. . . .

Les souvenirs, ce sont des chambres sans serrures,
Des chambres vides où l'on n'ose plus entrer,
Parce que de vieux parents jadis y moururent.
On vit dans la maison où sont ces chambres closes...
On sait qu'elles sont là comme à leur habitude,

Et c'est la chambre bleue et c'est la chambre rose...
La maison se remplit ainsi de solitude,
Et l'on y continue à vivre en souriant...
J'accueille, quand il veut, le souvenir qui passe;
Je lui dis : « Mets-toi là... Je reviendrai te voir...
Je sais toute ma vie qu'il est bien à sa place,
Mais j'oublie quelquefois de revenir le voir. —

Il amenuisait sa sensibilité :

Les larmes sont en nous et c'est un grand mystère.
Cœur d'enfant, cœur d'enfant, que tu me fais de peine
A les voir prodiguer ainsi et t'en défaire
A tout venant, sans peur de tarir la dernière.
Et celle-là, pourtant, vaut bien qu'on la retienne !

Dans ses poèmes plus récents, il revenait à cette poésie des choses :

Les trains rêvent, dans la rosée, au fond des gares.
Ils rêvent des heures, puis grincent et demeurent...
J'aime les trains mouillés qui passent dans les champs (1).

. . . .

Les fils des hauts poteaux commencent à paraître
Sur le ciel blême. Ils sortent de la fraîcheur des nuits
Tout grelottants dans le matin près de renaître.
Ils filent pâles, obscurément conduits
En plein ciel...

Il créait la poésie des hôtels cosmopolites, cette poésie trouble des villégiatures et des somnolences en sleepings, cette douceur étrangère, trop neuve, trop douce, des heures de demi-ennui aux terrasses des Palaces et des Métropoles, aux arrières des steamers devant les verres en quinconce des wagons-restaurants et au roulis des fauteuils tournants de table d'hôte, en paquebot. Bien-être mélancolique, au pied des Alpes hautes, sorties du soir, à l'air vif de la Côte d'Azur, lorsque le lifterboy fait appeler les autos vrombissantes, défilé des contrées changeantes aux vitres des dining-cars, lorsqu'un stewart diplomatique et noblement obséquieux énumère les liqueurs :

. . . . . . Et la vache suisse
Qui brinqueballe avec son gros pis à musique,
La vache que chantaient nos mères au val d'Andorre !

. . . .

La dame veuve, l'enfant poitrinaire et le poète anglais,

(1) *Le Beau Voyage*, page 117.
(2) *Id.*, page 122.

Chaque année, se rencontrent sur la terrasse de l'hôtel.
Ils se balancent dans leurs fauteuils paillassons et leur plaids
Foncés...

Et ce qu'il a voulu exprimer surtout dans ses vers, c'est la douleur moderne :

La Douleur ! nous l'avons tous heurtée sans le savoir...
On disait qu'elle était dans la foule vaguement...
C'est une femme comme les autres, en noir
Très difficile à distinguer... Et l'on sait seulement
Qu'elle porte à la main un grand sac de voyage
Et qu'elle est pauvre et qu'elle a dû être jolie...
Et, vous voyez ! c'est un signalement bien vague,
Qui lui prête avec nous une ressemblance infinie,
Nous l'avons tous heurtée, nous avons dit pardon
Et, très mélancoliquement, elle nous a suivis...

. . . .

Elle s'endort à la lueur lugubre des wagons,
Et,plaque ses yeux lourds à la portière ouverte.

. . . .

Douleur, l'azur t'attend à l'arrivée du train,
Douleur, l'azur te fuit à tout débarcadère.
Descends, regarde, hésite et puis cherche une main
Et puis, sans la trouver, espère toute la terre...
Tu t'assiéras le soir aux vieilles tables d'hôte
Où se rencontrent toutes les douleurs en voyage...
Marche ! mon cœur te suit. Marchez les solitudes,
De toute, toute votre force d'infini !
C'est une liberté souveraine et chérie
Que celle qui nous fait voyager avec vous !
Chères infortunées si lasses, si blémies,
Hors du temps, hors du sol, sans bouger, mains pendantes,
Vous dont toute la vie suit avec les bagages,
Et que berce, bordé journellement d'aube rafraîchissante,
Le grand sommeil inconsolable des voyages (1) !

§

Ce symbole,c'est le même qui anime *le Masque*. Tout le dernier acte de cette pièce met en scène ce poème et toute sa sincérité nuancée et représentative qui prenait pour épigraphe le distique baudelairien :

Et ne suffit-il pas que tu sois l'apparence
Pour réjouir un cœur qui fuit la vérité ?

Le dramaturge André Demieulle trompe sa femme avec toutes les interprètes de ses comédies. Geneviève a beaucoup

(1) *Le Beau Voyage*, p. 107.

pardonné à son mari et n'a pas voulu entendre les aveux de l'ami dévoué, Félix Rouchon, qui la consolerait bien. Au fond et bien qu'elle ait souffert, elle aime André et l'excuse. Mais lorsque l'auteur dramatique entame une liaison nouvelle avec la fille du critique Dartier, une demi-vierge franche et forte et jolie, elle s'en va, laissant croire qu'elle est la maîtresse de Félix. Et André le croit, et c'est lui qui se plaint, qui se déclare trahi et qui pose au héros. Mais, après un an, lorsque la liaison pèsera déjà à Gyzèle Dartier et à André, Geneviève rencontrera son ex-mari dans une salle de lecture de Palace, là-bas, sur l'azur indulgent de la Riviera, et lui pardonnera, ne voulant pas, malgré tout, être toujours la douleur, et faisant le sacrifice de son amour-propre à son désir. Elle avait d'abord espéré l'oubli, dans le voyage :

A moins que je ne prenne goût définitivement au voyage et ne devienne Netche, la solitaire des tables d'hôte... la dame en noir, qui a dû être jolie... J'aime le voyage pour lui-même, le train, son dorlotement, son sommeil avec le long chapelet des stations qu'on égrène; on n'est nulle part, hors du sol. Toute votre vie suit aux bagages. Etre un peu comme ces employés des sleepings dont j'ambitionne parfois la vie, avec leurs longues journées vides où ils n'ont qu'à regarder monter et descendre les fils télégraphiques derrière la portière d'azur... Et je me sens déjà Netche, cette dame en noir qui a dû être si jolie et qui descendra sûrement demain à l'heure triste de la table d'hôte. (*Le Masque*, acte III, scène IV.)

Cet exemple est caractéristique de la valeur poétique et symbolique que M. Henry Bataille conserve toujours à son action scénique. Geneviève s'analyse et souffre de s'analyser ainsi, mais sa volonté ne résiste pas à la passion. Elle retombe aux bras d'André :

Eh bien! reprends-moi donc! toi, ta cruauté et ton mauvais amour! Je ne lutte plus.. Fais de moi ce que tu voudras... Je te donne le reste de ma vie... Epargne-moi le plus que tu pourras, c'est tout ce que je te demande.

§

La poésie de M. Henry Bataille est attendrie, sentimentale, et descriptive et nuancée. Son théâtre, en dehors de *la Lépreuse*, reprend le thème du théâtre antique, qui sacrifie constamment la femme à l'homme, et il s'en dégage une morale, la morale qui, depuis *Aphrodite*, se dégage de toutes les œu-

vres modernes : la passion est dangereuse et mortelle. Toutefois, M. Henry Bataille se refuse à prendre parti et son fatalisme oriental se borne à constater, à émouvoir et se garde de prophétiser. A cette impartialité de l'auteur, l'œuvre gagne en vérité et en humanité.

Le chapitre de *la Vertu qui rapetisse*, dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, de Nietzsche, pourrait épigraphier ce théâtre :

Quelques-uns d'entre eux « veulent », mais la plupart sont « voulus ». Quelques-uns d'entre eux sont sincères, mais la plupart sont de mauvais comédiens....

Les qualités de l'homme sont rares ici : c'est pourquoi les femmes se masculinisent. Car celui qui est assez homme sera seul capable d'affranchir, dans la femme — *la femme* (1).

Conçues au point de vue littéraire, dans une formule qui eût satisfait Montaigne, Saint-Simon et La Rochefoucauld, dans une formule beaucoup moins éloignée, dans sa morale et dans son esthétique, de l'esthétique et de la morale antiques que M. Bataille lui-même ne le laisserait croire, le théâtre d'Henry Bataille nous montre la femme et l'homme courbés sous l'éternel daïmon, inévitable et fatal, maître déchirant des vierges et des forts, dominateur du monde... *Maman Colibri* n'est-ce pas la tragédie d'Hélène de Sparte avec son dénouement légendaire et logique ? *La Marche nuptiale*, c'est l'histoire d'Angélique contée par Gérard de Nerval, et dans ces deux pièces, comme dans *le Masque*, comme dans *l'Enchantement*, c'est toujours, chez l'héroïne, le même besoin d'horizon nouveau, de beau voyage dans la vérité et la liberté qui l'étouffe et la transporte et la jette aux solutions brutales ou tragiques. Et on note chez tous ses héros, ainsi, un curieux mélange d'instinct déchaîné et d'esprit atrocement analyste.

Que Maman Colibri, tourmentée par sa quarantaine, restée chaste, s'enfuie vers l'Algérie avec son Georget, que Grasse de Plessans, d'une vieille famille de parlementaires aixois, brisant avec la tradition janséniste de ses aïeux et avec les morales enseignées, parte pour Paris, au bras et aux bras du musicien Claude Morillot et qu'elle se tue plutôt que de céder à Roger Lechatelier, qu'elle aime ensuite, se refusant à un mensonge qui justifierait la malédiction maternelle; que Jeanine, amou-

(1) *Ainsi parlait Zarathoustra*, page 243.

reuse du mari de sa sœur, essaie de se suicider, c'est toujours la faiblesse passionnée de la femme, domptée sous la main de l'instinct, qui succombe et qui souffre. La Louise Cassagne de *la Femme Nue* continue cette théorie d'héroïnes ardentes et sacrifiées (1) et qui aiment leurs douleurs et s'enivrent jusqu'à mourir de l'amertume de leurs larmes. Ecoutez-la, Loulou, parlant à son Pierre Bernier :

Je suis tout toi... Je serai toujours tout toi... Tu es mon maître! Fais de moi ce que tu voudras, Pierre!... Oh ! tu ne sais pas à quel point je t'appartiens! Quand je pose, quand je suis toute nue devant toi... j'éprouve quelque chose de si violent et de si tendre à ne pas bouger des heures sous la caresse de ton œil qui va et vient, qui cligne, qui m'aime... Je le sens ici, là, qui passe, qui me brûle, comme si on approchait une lumière chaude de mon corps... c'est vrai ce que je te dis là, Pierre.... Autrefois, je ne sentais jamais un regard sur moi quand je posais... ça m'était bien égal, mais pour recevoir le tien, qui se colle après moi, qui grimpe, qui peine, qui souffre, c'est une volupté... comme un engourdissement très drôle!... Je me fais bien patiente... j'aime souffrir un peu pour toi... J'entends ton souffle, là-bas, derrière tes pinceaux et tes sourcils froncés, et il me semble alors que j'allaite un grand enfant chéri... et j'ai une peur affreuse de déranger ta respiration... Pierrot ! (*La Femme Nue*, acte I.)

Seule la Gyzèle du *Masque* se révoltera contre la tyrannie du mâle et elle souffre, elle, de ne pouvoir souffrir.

On ne sait pas, quand on ne l'a pas éprouvé soi-même, ce que l'on peut souffrir de ne pas aimer et ce que représente de torture et de bonne volonté une larme de petite rosse. (*Le Masque*, acte III.)

Mais cette tyrannie du mâle, comme elle est excusable devant la cruauté et l'intelligence de la femme et comment les souffrances de *Poliche*, qu'on n'a pas compris, nous font rapidement oublier celles de Grâce de Plessans ou de Loulou Cassagne! M. Henry Bataille dans une préface retentissante explique fort judicieusement son personnage :

(1) Et pour incarner ses héroïnes instinctives et blessées, sacrifiées et heureuses jusqu'à la mort dans la fatalité de leur passion, M. Henry Bataille a rencontré une admirable interprète qui d'instinct a semblé être *elles*, tout de suite. Mme Berthe Bady a créé de façon inoubliable le principal rôle des pièces de Bataille et sa création définitive, vivante, passionnée nous vaut de ne pouvoir plus évoquer ces héroïnes que sous les traits et avec la voix de Mme Berthe Bady et de ne pouvoir séparer l'interprète et le personnage.

C'est toute la servitude de la supériorité devant la suprématie des forces vulgaires de la vie. C'est le drame de l'être qui porte en soi le rare et le beau, non seulement comme un obstacle à parvenir, mais comme une tare ou une honte naturelle. Séduire par la vulgarité, repousser par la beauté, n'est-ce pas une aventure répandue dont, à y réfléchir dans l'ordre intellectuel, les auteurs dramatiques ne sont point absolument exempts ? Savourons en passant la joyeuse mélancolie de ce rapprochement et demandons-nous comment il se peut qu'on ait détourné l'abnégation devant Rosine du bonhomme Poliche, jusqu'à en faire une atteinte à la dignité du spectateur, un appel à la veulerie de caractère. Ah ! c'est qu'au lieu d'agir et de s'exprimer comme il le fait, de dire en son langage à lui des choses qui signifient à peu près ceci : « O matière ! matière cruelle et triomphante de la vie, tu es supérieure à tout parce que tu es belle ! L'intelligence n'est rien en face de ta loi. Il est nécessaire, logique, qu'elle s'immole à ta royauté. Tu es la vie bête, adorable, inconsciente et pour cela sublime. Pardon de t'avoir troublée. »

Il eût fallu qu'il s'indignât, au contraire, et qu'il flétrît la rose de ses jours en des termes tels qu'on en doit aux hétaïres de ce genre. Il eût fallu qu'il s'évadât de ce que tout esprit bien pensant dénomme la lâcheté morale, par la porte de l'idéal et de la dignité humaine, si j'ose employer une aussi palpitante métaphore.

Pauvre bonhomme à l'obscur héroïsme !

Poliche n'a pas été compris de Rosine, il était juste qu'il ne le fût pas de la foule anonyme qui présente, avec Rosine, une similitude considérable. Comme elle, elle éprouve le besoin d'être distraite, d'être subjuguée ; elle veut que le rire soit dans l'amour, la bestialité dans la passion ; elle est une maîtresse exigeante, superficielle et insatisfaite. Poliche dit : Je suis ennuyeux. Il a raison. Et s'il a su le prouver, et si le public le lui a montré, c'est que la philosophie de la pièce n'était pas dénuée de quelque vérité. Et j'ai fort bien fait d'envoyer ce balourd à Lyon ; qu'il y reste ! C'est à la foule, à la juste foule, symbolisée par le monsieur qui passe, qu'il balbutie, en s'en allant, très humblement : Pardon (1). »

§

Le théâtre comme les poèmes de M. Henry Bataille défient l'analyse et prouvent ainsi qu'ils ont réalisé le désir de l'auteur qui était de traduire « tout le langage intérieur, tout le lyrisme refoulé, l'inexprimé des volontés, des souffrances, des élans, des désirs ». Ce théâtre-là n'exprime pas, ne symbolise pas des caractères ou des passions, il traduit des heures d'une

(1) Préface du volume : *Le Masque, la Marche Nuptiale*, Fasquelle, 1908, in-18.

vie dominée par des passions. Et M. Bataille est davantage ainsi dans *notre* vérité, puisqu'il ne peut, après tout, y avoir de *caractères*, sans une foi religieuse, dans une société.

Fidèle, malgré tout, à la tradition d'indépendance morale de sa terre et de ses morts, fidèle à l'atavisme oriental, fataliste et lyrique de sa vallée natale, M. Henry Bataille a traduit avec une profondeur et une douceur encore inégalées les suprêmes défaites de la solitude et de l'amour, les angoisses et les joies du départ et du déracinement et toute la nostalgie de l'amour qui survit à la douleur et au mépris...

> Troublé dans l'action, troublé dans le dessein
> Il rêvera partout à la chaleur du sein...

Dès à présent nous devons à M. Henry Bataille une œuvre parfois un peu trouble, un peu trop tendre, d'une saveur trop mûrie. Certes, il a réalisé fortement le théâtre rêvé qui traduira « nos luttes, nos conflits intimes, nos sensibilités exactes, qui sera imprégné des efforts collectifs de la société, à l'image de nos morales nouvelles, réglant son pas aux cadences de notre marche en avant, à travers la vie obscure et les équilibres du monde. Et ce n'est pas encore assez. Qu'au milieu de tout cela, bien au centre, à côté de l'Homme, il y ait, personnage invisible auquel il faut restituer désormais toute son importance, le Destin, non plus le Fatum antique, mais le faisceau coordonné de ces lois immuables de la nature qui président éternellement à nos actes, dont elles sont les régulateurs impassibles. En un mot, que se dresse enfin, très ressemblant aux modèles, vaste et simple à la fois, sincère toujours, le seul vrai drame, le drame des Consciences et du Destin ».

Mais on se souviendra aussi, à côté du puissant évocateur de ces amoureuses toujours brûlantes et toujours blessées, Grâce, Jeanine, Loulou, Geneviève, Maman Colibri, on se souviendra longtemps de cet enfant timide et doux, évoquant les aïeules en l'eau dormante des psychés, où « il but de tout près pour rafraîchir ses pleurs... »

ERNEST GAUBERT.

POÈMES

L'ÉTREINTE

Voyez! c'est le vent qui donne son baiser
A la mer amoureuse;
Et sous ce baiser les eaux se gonflent
Comme des seins gigantesques.

L'invisible amant, de ses bras innombrables,
Enlace la mer avec fureur,
Et, dans la fougue sauvage de son puissant amour,
La possède.

Tordues et écumantes de plaisir,
Les vagues bondissent;
Et le vent, ivre de son âpre bonheur,
Hurle de volupté.

Là-haut, le ciel, de son vaste regard bleu,
Contemple en silence
La formidable et solennelle étreinte
De l'air et de l'eau.



LE ROSSIGNOL EST MORT

Le rossignol est mort en gémissant d'amour.
Les arbres, orphelins, mélancoliquement
Songent en silence. Sur le bosquet,
La nuit tombe maintenant froide et inanimée.
Mais voici que du fond de l'ombre recueillie
Frémit une douce et sourde plainte :
C'est le cœur infâme de la rose volage
Qui, tordu de remords, pleure.



LÉGENDE

Dieu prit une poignée de lumière,
Y joignit une goutte de rosée
Et une étincelle de la foudre,
Et mélangea le tout de son doigt créateur.

Puis il emprunta une parcelle
A la musique muette des étoiles,
Au parfum mystique des roses,
A la folle fantaisie de la brise,

Au rougissement pudique
De l'aurore et au profond battement
Du cœur de la mer, et mit tout cela
Dans le mélange enflammé.

Puis, avant d'y avoir soufflé
Son haleine vivifiante,
Il trempa ce mélange dans de la tendresse,
Il l'épiça de folie,

Il l'oignit d'une goutte de larme,
Et l'aspergea de volupté.
Et voici qu'il naquit un petit être
Charmant et fin ;

Il voltigeait, sans être un oiseau ;
Il embaumait, sans être une fleur;
Et, bien qu'il ne fût point une brise,
Il avait une haleine caressante ;

Un être pur et radieux
Comme un ange aux cheveux d'or,
Et espiègle comme un démon.
Et cet être, c'était l'Amour.

★

LES MORTS

I

Sous la pure blancheur de la neige,
Le cimetière, désert, s'étale.
A travers les arbres nus, maigres et tout blancs,
Le vent passe en gémissant.

Et d'une descente incessante, tombent, légers,
Les beaux flocons de coton,
En agitant doucement dans l'air
Une blanche et mobile brume.

Et les tombes silencieuses et froides,
Les arbustes et les grêles croix dressées,
Se perdent et disparaissent
Sous ce paisible et pâle linceul.

C'est la mort immense de la nature
Qui étend, comme un vaste voile,
Son énorme et blanche tristesse
Sur la sombre mort de l'homme.

II

Et je pense aux morts.
Délaissés, nus et chétifs, ils doivent avoir froid
Dans la terre, grelottant douloureusement
Sur leurs lits noirs!

Et je crois entendre le gémissement
De leurs plaintes piteuses et éplorées.
« Où s'en est-elle allée, la douce chaleur amie
Des rayons sacrés du soleil?

« Hélas! le peu de souffle qui nous reste, se glace!
Et dans ce froid, il n'est pas possible de dormir.
Qu'ils reviennent, les jours où la terre est tiède et bonne,
Quand la brise gazouille sa chanson.

« Nous sommes les éternels déshérités;
La joie de la vie pour toujours nous quitta;
Et maintenant notre cœur est sans chaleur,
Et nu, tout nu, notre corps!

« Nous sommes les éternels déshérités;
Et nous avons besoin d'avoir sur nous de la lumière,
De la chaleur et des fleurs pour que nos yeux puissent
Dormir leur sommeil en paix. »

III

Mais les flocons, innombrables, tombent toujours,
Froids, jolis et insensibles;
Et la grande et pure couverture de velours,
S'épaissit de plus en plus.

Et toujours, sous ce vaste linceul,
Le cimetière, désert, s'étale;
Et à travers les arbres maigres et tout blancs,
Le vent passe en pleurant.



TU VIENDRAS

Tu viendras de beaux rivages lointains...
Quelque part, je ne sais où, je sens que tu existes.
Depuis l'éternité, mon âme, anxieuse,
Attend ton arrivée charmante à travers l'espace.

Aux heures de grande douleur, quand le dur fardeau de la vie
Brisait mes épaules sous son poids impitoyable,
Le reflet, tendre et léger, de ta figure rêvée
Versait de la douceur dans l'ombre de mon âme.

Et le charme lumineux de ta magique apparition
A souvent, comme une caresse de sœur, guéri mon cœur blessé;
Et le murmure de bonté qui tombait
De la fraîche et claire ombre de ta bouche, me munissait d'espoir.

Je sens, je sais que tu existes... et moi seul le sais.
Je connais plus profondément ton visage,
O Songe fugitif, ô Fille spectrale,
Que les masques réels que mes mains ont touchés.

Je te connais jusqu'au fond de ton âme diaphane,
Et je sais que nulle part en ce monde
Nulle vierge n'eut jamais la pure grâce azurée
De ton regard immense et beau comme le ciel.

Ton nom, que me révéla la voix de la Nuit,
Est plus doux que celui de la Mort;
Et ton front, plus radieux que ta lueur précieuse
De la lune et la flamme des maternelles étoiles.

Tu viendras... Pour toi, au milieu d'une grande mer,
Faite de mes larmes, j'ai dressé une maison de cristal,
Parée des roses ardentes de la Chimère,
Et où la Tendresse a étalé un lit moelleux comme une nuée.

Et lorsque tu tomberas, pâmée, dans mes bras,
Et quand mon front brûlant reposera sur ton sein sacré,
Ton âme se mêlera à mon âme,
Et nous mourrons d'une douce et longue mort...



O CŒUR HUMAIN...

O cœur humain, atome où l'Infini se résume!
O mystère impénétrable! ô indicible merveille!
Soleil plus noble que le soleil immense embrasant les cieux,
Clarté plus sacrée que le flambeau mystique des étoiles!...

Dans ton sein, ô vase fragile,
Écume un océan plus profond et plus hardi
Que celui qui lance contre le ciel ses vagues ragissantes.

Tu as des élans plus puissants et plus intrépides
Vers les hauteurs, vers le terrible Inconnu,
Que les montagnes gigantesques qui surgissent dans l'espace.

Dans ton battement d'une minute, l'univers tout entier
Palpite, avec ses frissons de douleur et d'amour,
De vie et de mort; et tu as encore des frémissements
Que l'univers ignore et que toi-même as créés,
Plus impétueux que la grande fièvre des orages.

Tu es la lampe de la création, frêle et tremblante,
Mais la seule qui jette un peu de clarté
Dans l'épaisse nuit des choses, et la seule qui tâche
De donner un sens à l'univers, — car en dehors de toi, tout marche inconscient
Et servile, comme une docile machine.

O cœur de l'homme, gloire à toi! ô douloureux martyr!
Holocauste rédempteur! toi le chercheur éternel
De l'âpre et sombre et insondable énigme,
Toi, le plus malheureux et le plus grand des enfants de la Nature!

ARCHAG TCHOBANIAN.

(Traduit de l'arménien par l'auteur.)

LE PROGRAMME
DES
DÉMOCRATES SOCIALISTES CHINOIS

Le docteur Souen Yi-sien (1) est à la tête du parti révolutionnaire chinois.

Ce parti n'a rien de commun avec le petit groupe des réformistes qui en 1898 tentèrent de diriger les affaires gouvernementales.

Ce que se proposaient les réformistes de 1898, c'était d'éduquer une élite, de l'initier aux choses occidentales, de corriger l'inclinaison de l'édifice en ne touchant qu'aux poutres supérieures; l'empereur avait été le premier outil de la réforme. Tous ces jeunes gens étaient des théoriciens, des intellectuels frais émoulus d'un enseignement occidental incomplet, trop confiants dans la force des idées nouvelles ; et aussi bien au pouvoir que dans la vie publique ce furent des impuissants, parce qu'ils méconnurent que le premier effort de l'homme politique doit porter sur l'une des classes ou des collectivités du pays afin d'agir au nom de mandants organisés. Ils agirent au contraire en leur nom propre, et leur règne ne dura que cent jours: la réaction pouvait sans crainte décapiter ces isolés.

(1) Nous le désignons en employant la prononciation de la langue mandarine ou Kouan-houa: on l'appelle aussi Souen-wen; en dialecte cantonnais, il est nommé Sun Yat-sen; il est connu au Japon sous le nom de Ta Kauno.

Souen Yi-sien est né en 1866 à Hiang-chan dans la province du Kouang-tong. A treize ans il partit avec sa mère pour les îles Sandwich; il entra au collège de Honolulu; plus tard, il suivit les cours du Queen's College à Hongkong. Après un second voyage aux îles Sandwich, il fit des études de medecine à l'hôpital de Canton, puis à l'école de médecine de Hongkong, durant cinq années. En même temps il prenait une part active à l'agitation antidynastique du Kouang-tong; il se tenait en rapports constants avec la société de « trois points », *vulgo* « Triade », dont il devint bientôt comme le grand-maître. Sur le point d'être arrêté par les autorités de Canton, il s'embarqua pour New-York, et de là gagna Londres. Le 11 octobre 1896 il fut saisi en plein jour à Portland Place par les gens de la légation de Chine; mais l'opinion publique s'émut, le gouvernement anglais intervint, et la légation dut rendre son prisonnier; Souen Yi-sien a écrit le recit de son aventure sous le titre « Kidnapped in London » (Enlevé à Londres).

Le chef du parti révolutionnaire chinois a fait depuis plusieurs voyages en Europe.

Nous commettrions donc une erreur historique si nous disions qu'il y eut, au sens exact du mot, un parti réformiste. On n'aperçoit même pas un rudiment d'organisation : avant leur arrivée au pouvoir, les réformistes écrivent des articles et publient des livres; pendant les « Cent Jours » ; ils occupent cette situation fausse d'inspirateurs d'idées; ensuite ceux qui échapperont à la hache de l'impératrice douairière auront, avec leur tête, sauvé leur plume de publiciste, et, en exil ou en Chine, continueront, comme par le passé, à argumenter, à raisonner, par dilettantisme, semble-t-il, sans se soucier d'une politique réellement pratique, de la constitution d'un véritable parti de combat, organisé pour la conquête effective du pouvoir. Ils joueront avec les idées et dédaigneront de faire intervenir, de manier cet indispensable facteur de toute action sociale : l'homme et l'homme physique surtout, avec ses passions, ses appétits, ses emportements, le Chinois avec toute sa longue hérédité; bien que leur clientèle soit faite de marchands aisés, ils négligeront de se relier avec les forces vives du pays : lecteurs et approbateurs, voilà ce dont ils se sont contentés; leur petit groupe, tête sans membre, sans prolongement, sans ramification, n'a vécu que de sa vie propre.

Les révolutionnaires de 1908, au contraire, forment un véritable parti. Pour moderniser la Chine, ce n'est point en haut qu'ils font appel, mais en bas, aux couches profondes. Ils chasseront les Mandchous qui règnent à Pékin; le terrain ainsi déblayé, ils feront crouler la façade de la vieille Chine, la monarchie absolue, qu'ils remplaceront par la République du peuple, enfin, apercevant à l'horizon les orages de demain, ils construiront leur maison démocratique suivant un plan tel que les tourmentes sociales venues des rives étrangères n'auront pas de prises sur elle, ou ne feront qu'y circuler en brise légère.

C'est ainsi que le parti révolutionnaire comprend sa tâche, sa mission historique ou, du moins, c'est ainsi que la conçoit son chef Souen Yi-sien. Le discours qu'il a prononcé à Tokyô le 16 janvier 1907, et que le *Ming pao* (1) a publié, a eu un immense retentissement dans les milieux intellectuels chinois

(1) Cette feuille est publiée au Japon; son titre signifie : Journal du Peuple. Elle déclare qu'elle poursuit « la destruction de la dynastie autocratique, l'établissement du gouvernement républicain, la paix universelle par la fraternité ».

et au sein des sociétés secrètes. Il est considéré comme le grand manifeste du parti. Mais de plus il témoigne à nos yeux d'un remarquable effort de pensée, caractéristique du développement de la mentalité chinoise.

Souen Yi-sien a fait connaître dans ce discours le rythme de sa conception d'ensemble : révolution nationaliste, révolution politique, révolution sociale ; telle est la gradation de l'idée et de la marche à suivre — car ici l'idée, qui ne résulte que de l'observation de la réalité, commande immédiatement l'acte —, telles sont les étapes successives vers le renouvellement intégral de la Chine.

Il est inutile de souligner l'originalité de cette conception ; la partie qui se rapporte au socialisme en général et au socialisme chinois mérite surtout d'être remarquée ; on y sentira sans doute l'influence de maintes théories. Le système de la nationalisation du sol de Henri George, notamment, n'est pas absent de la pensée de Souen Yi-sien; mais avec quelle netteté de vues le chef chinois endoctrine son état-major, et comme il sait présenter à ces intelligences asiatiques des idées si étrangement nouvelles pour elles !

Ce discours de Tôkyô, on ne saurait le contester, est la manifestation la plus éclatante et la plus curieuse de la transformation du monde chinois. Toute étude sur la « Chine nouvelle » qui l'ignorerait serait par cela même indigente.

Aussi bien, ni en Europe, ni en Amérique, on n'en a encore donné la traduction (1).

Souen Yi-sien prononça son discours dans une des grandes salles publiques de Tôkyô. La réunion en l'honneur de l'anniversaire de la création du *Ming pao* avait été organisée par les étudiants chinois au Japon ; notamment, par Tchang Ping-lin, rédacteur en chef du journal révolutionnaire, et par Hoang-hing, qui fut un des plus brillants élèves de l'école des sciences politiques du Japon. Le nombre des auditeurs dépassa cinq mille ; de nombreux retardataires durent rester aux abords de la salle. Plusieurs orateurs prirent la parole ; enfin Souen Yi-sien développa son programme. Après quelques mots d'entrée en matière il dit :

(1) La traduction que nous donnons est due à M. Charles B. Maybon, chargé du cours de chinois à l'École française d'Extrême-Orient à Hanoï. Elle est entièrement inédite.

Ce que vous a exposé le *Ming pao*, c'est la question de l'avenir de la race chinoise; vous tous qui êtes venus ici aujourd'hui cette question vous tient au cœur; nous allons profiter de cette réunion pour l'étudier à fond.

Durant l'année qui vient de s'écouler le *Ming pào* a développé devant vous trois grands principes : le principe de la lutte des races en Chine (Ming toou), le principe du peuple souverain (Ming kiuan), le principe du socialisme (Ming cheng).

§ I. — LA LUTTE DES RACES.

Le premier n'est pas à développer ici; tout le monde le connaît. Les Mandchous sont depuis plus de 260 ans les maîtres de la Chine; un petit enfant même n'est pas sans le savoir. Mais qu'on ne se méprenne pas; ce principe ne doit pas être confondu avec le principe du xénophobisme. Le principe de la lutte des races repose sur ce fondement qu'un peuple ne doit pas permettre que les gens d'une race étrangère mettent au pillage son indépendance politique. Il ne faut pas que les étrangers s'occupent de notre gouvernement; si le gouvernement est aux mains des étrangers, c'est comme si nous n'avions pas de patrie; bien que nous, Chinois, nous ayons un pays, il n'est plus le nôtre! Réfléchissons. Où est notre patrie? Où est notre indépendance? Nous sommes des esclaves et nous avons perdu notre patrie. Sur le globe il y a un milliard et quelques millions d'hommes; nous constituons un quart de la population terrestre, nous sommes les plus vieux et les plus anciennement civilisés, et aujourd'hui nous sommes des esclaves! N'est-ce pas extraordinaire?

Pouvez-vous accepter, vous, Chinois, de rester esclaves? Au moment où nous avons perdu notre indépendance, nos ancêtres ne voulaient pas se soumettre aux Mandchous; fermez les yeux et réfléchissez : ils ont versé des flots de sang, leurs cadavres couvraient les campagnes; nous ne sommes pas dignes de nos ancêtres qui eux ont rempli leur tâche.

Réfléchissez encore. Quand les Mandchous nous ont ravi notre indépendance, ils ont travaillé à rendre le peuple ignorant. Les Chinois, soumis aux Mandchous, n'ont, en réalité, jamais voulu de ceux-ci; c'est pourquoi il y eut plusieurs soulèvements jusqu'à aujourd'hui où la marée de la révolution monte de mille pieds chaque jour. Ces Mandchous excitent aussi les sentiments anti-chinois et prétendent que si leurs ancêtres étroitement unis ont soumis les Chinois, c'est qu'ils avaient de grandes qualités militaires. Maintenant ils veulent garder leur force intacte afin de toujours être les maîtres.

Une cause de leur succès durable, c'est l'absence de cohésion parmi le peuple chinois. Si nous étions aussi unis qu'eux, nous serions mille

ɔis plus puissants ; et alors je ne craindrais pas de voir échouer les ffaires de la révolution pour l'indépendance.

La cause d'une telle révolution réside dans notre volonté de ne as tolérer plus longtemps que les Mandchous occupent notre patrie : soient à la tête de notre gouvernement. Nous voulons renverser le ouvoir mandchou et rétablir notre intégrité nationale; mais nous 'avons pas de haine contre les Mandchous en tant que Mandchous ; ous ne haïssons personne sauf ceux qui nuisent aux Chinois. Aussi uand commencera la révolution, si nos ennemis ne viennent pas ous combattre, nous n'aurons pas de raison pour agir par la vio-ence.

A l'époque de l'invasion (1) il y eut des villes où, pendant dix ɔurs, les massacreurs ne prirent pas de repos. Nous ne commet-ons pas un tel crime contre l'humanité ; mais si nos ennemis em-loient de nouveau la violence, nous ne serons pas au-dessous de otre tâche. Nous et eux, nous ne pouvons vivre sur le même ays : et si les Mandchous persistent à ne pas abdiquer, à conserver autorité publique pour gouverner la race chinoise, la révolution est ɪévitable.

§ II. — LE PEUPLE SOUVERAIN

Quant au second principe, le principe de la souveraineté populaire, n'exige pas moins impérieusement la subversion de l'état de choses olitique. Le gouvernement actuel abattu, il faut donc extirper la acine des institutions pernicieuses, jusqu'ici respectées.

Depuis quelques milliers d'années, règne en Chine la monarchie bsolue. Des citoyens égaux et libres ne peuvent supporter ce régi-ne ; mais si nous nous décidons à le faire disparaître, il ne suffirait as d'être animé par l'esprit patriotique.

Réfléchissons.

Lorsque le premier empereur de la dynastie chinoise des Ming (2) a hassé les Mongols, il a, par cela même, restauré la nationalité chi-noise ; cependant il a conservé le régime traditionnel, la monarchie bsolue ; aussi trois cents ans après, la Chine a-t-elle été envahie par es Mandchous. Ceci prouve la faiblesse du régime. Donc sans chan-gement radical et profond, pas de progrès.

Examiner les conditions de cette révolution politique est très ardu. Si nous chassons les Mandchous nous faisons triompher la nationa-

(1) Cette invasion commença réellement dès la fin du XVIe siècle ; en 1644, le kan e la horde se fait proclamer empereur à Pékin sous le nom de Chouen-tche et naugure le règne des Ts'ing ; en 1682 seulement, son fils K'ang-hi alla à Moukden nnoncer aux tombes de ses ancêtres que la dynastie était sauvée.

(2) Le bonze chinois Tchou, à la tête de nombreuses troupes, renversa en 1368 a dynastie tartare-mongole des Yuan, qui régnait à Pékin depuis 1280.

lité chinoise. Si nous renversons la monarchie absolue, nous ne faisons qu'opérer un changement politique. Mais il ne faut pas résoudre séparément les deux questions; elles doivent aller de front.

Le résultat de la révolution politique doit être une constitution démocratique. Aussi, dans l'état de choses actuel, l'empereur fût-il chinois, il ne faudrait pas hésiter à faire la révolution.

En France, en 1789, comme en Russie, aujourd'hui, on a eu moins en vue la question de la nationalité que le changement de régime. En Chine, la révolution accomplie, le peuple s'accommodera parfaitement du régime républicain.

Autrefois, le but des changements politiques était de substituer à l'empereur un autre homme. Si nous, révolutionnaires, n'avions que ce but devant nos yeux, la Chine serait perdue. Mais notre pays ne doit plus être considéré comme la propriété d'un particulier. De plus, aujourd'hui, les étrangers convoitent la Chine. Donc plus que jamais nous voulons fermement établir un gouvernement du peuple.

§ III. — LA QUESTION SOCIALE

Maintenant parlons du socialisme. C'est une chose très compliquée. C'est une science, et si on ne l'examine pas à fond on ne peut pas la comprendre.

Les deux questions précédentes ont pour nous un caractère d'urgence. Mais il faut s'opposer aux calamités avant qu'elles ne nous frappent. La vue des hommes doit porter loin. C'est pourquoi il faut étudier la question sociale. En Europe et en Amérique, elle est extrêmement difficile à résoudre; en Chine, elle est encore à ses débuts, mais fatalement elle deviendra grave. On ne fait les révolutions que lorsqu'on y est forcé.

Les bouleversements successifs sont désastreux pour le peuple. Aussi aurons-nous le devoir, quand nous entreprendrons notre révolution politique, d'améliorer l'état social afin d'éviter la révolution économique.

C'est vers la fin du XIXe siècle que le socialisme a progressé. Auparavant il était faible, parce que la civilisation était peu avancée. La civilisation se développant, le socialisme est devenu puissant. Il est difficile d'expliquer ces relations; mais je pourrai donner des exemples assez clairs.

Les progrès de la civilisation datent surtout du moment où l'on a substitué les forces industrielles, mécaniques à la main d'œuvre humaine. Dans l'antiquité le paysan qui cultivait son champ arrivait à produire seulement la nourriture de quelques personnes: aujourd'hui un seul homme peut produire la nourriture d'un millier de personnes. Aussi ne redoute-t-on plus la disette ; mais la surproduction

st devenue un malheur. Pour y obvier dans la mesure du possible, n encourage le commerce, on cherche des débouchés. Il en est ainsi n Europe et en Amérique, ce qui pourrait faire croire que dans ces ays tous les hommes sont heureux et riches. Erreur! A mesure que s nations acquièrent ainsi une plus grande puissance d'argent, la isère croît. En Angleterre il y a peu de riches et beaucoup de pau-res. C'est que la force humaine ne peut résister à la force capitaliste. a richesse n'est qu'à quelques-uns.

Les pauvres ne peuvent songer à lutter. Rien ne leur appartient. e cet état de choses naît le socialisme ; les socialistes condamnent inégalité des conditions. Mais les socialistes sont si nombreux que doctrine ne peut pas être une. Voici les divers systèmes :

1° Décréter le retour à l'Etat des richesses nationales ; 2° répartir s richesses entre les pauvres ; 3° reprise des richesses par la com-unauté.

En Europe et en Amérique, la révolution sociale est inévitable. uisque la question sociale est posée par le développement de la ci-ilisation, nous sommes à temps en Chine pour en prévenir la nais-ance. Certains socialistes proposent de revenir en arrière, c'est ex-essif. On ne peut pas s'opposer à l'évolution sociale. La civilisation dustrielle a des avantages et des inconvénients ; les riches en Amé-ique et en Europe ont accaparé ceux-là en laissant ceux-ci aux pau-res. Un tel état social tendra à s'imposer en Chine ; mais, si nous avons agir préventivement, la lutte contre le capitalisme sera plus acile en Chine qu'en Europe et qu'en Amérique.

En réalité si ces pays ont du mal à résoudre la question sociale, 'est qu'ils n'ont pas su résoudre la question agraire.

Si la civilisation progresse, la valeur du sol augmente. Il y a une entaine d'années, en Angleterre, la population atteignait plus de ix millions et la production nationale était plus que suffisante pour population. Aujourd'hui la population n'a pas triplé et les pro-uits ne suffisent pas pour deux mois. Les riches Anglais ont trans-ormé les terrains de culture en prairies et en chasses ; ils ont accru eurs bénéfices et perçoivent facilement le prix des fermages. L'agri-ulture a été détruite. Le peuple (paysan) s'est livré à d'autres tra-aux pour vivre. Mais l'industrie est encore dans la main des riches t les ouvriers sont à la merci (des patrons).

L'égalité n'existe pas ; ce n'est qu'un mot.

On ne peut pas laisser la société se développer d'elle-même, comme s arbres qui croissent tout seuls ; ils s'étendent (et se gênent mu-tuellement).

Telle est la question sociale.

Le capitalisme n'a pas encore paru en Chine. Depuis mille ans la aleur du sol est la même dans notre pays ; c'est tout à fait différent

de l'Europe. Mais après la révolution il n'en pourra pas être de même. Si déjà à Hong-kong et à Chang-hai la valeur du sol a centuplé par rapport aux pays de l'intérieur, c'est à cause du développement de la civilisation et de la facilité des communications. Au fur et à mesure des améliorations, la valeur du sol croîtra. Un terrain qui coûte maintenant 10.000 taëls coûtera alors 100.000 ou un million. Il y a cinquante ans les terrains de Whampoa (1) n'avaient pas de valeur, maintenant ils valent des milliards : cet exemple est frappant. Ainsi les riches s'enrichissent et les pauvres s'appauvrissent.

D'ici une dizaine d'années la question sociale s'imposera davantage à l'attention ; elle augmentera alors chaque jour d'importance. Aujourd'hui nous pourrions la laisser de côté ; mais plus tard il serait impossible de la résoudre ; c'est pourquoi nous devons dès aujourd'hui intervenir.

§ IV. — LE RÉGIME SOCIALISTE EN CHINE

J'ai entendu dire que des gens (2) prétendent que les socialistes veulent tuer la moitié de la population et mettre au pillage le patrimoine des riches. Cela prouve qu'ils ne savent pas ce qu'est le socialisme. C'est parler à tort et à travers, et l'on n'y doit pas faire attention. (*Rires.*)

Sur le moyen de résoudre la question sociale, les socialistes professent des opinions diverses. Le système auquel je m'attache c'est celui qui est fondé sur la fixation de la valeur du sol. Par exemple si un propriétaire a un morceau de terre qui vaut 1000 piastres, on pourra en fixer la valeur à 2000 piastres par exemple, de telle sorte que si ce terrain arrive un jour, grâce au développement des communications, à 10.000 piastres, ce sera bien joli que le propriétaire en reçoive 2000. Il y a pour lui des avantages et il n'est point lésé. Le supplément de 8.000 doit retourner à la nation ; et ce sera à l'avantage des finances publiques et du peuple. Les abus des riches qui monopolisent (le sol) disparaîtraient désormais. C'est un moyen simple et facile à employer.

En Europe et en Amérique, la valeur du sol est à son maximum ; il est impossible de fixer la valeur parce qu'il n'y a pas d'étalon. Quant au pays où la valeur du sol n'est pas encore montée, c'est le moment d'agir. C'est pourquoi les Allemands qui sont à Kiao-tcheou-wan et les Hollandais qui sont à Java ont déjà obtenu de bons résultats. En Chine la civilisation n'a pas encore beaucoup progressé et la valeur du sol n'est pas encore grande; telle est la raison pour laquelle

(1) A 14 kil. au-dessous de Canton.

(2) A l'adresse des Chinois réformistes, qui refusent de s'enrégimenter dans le parti de la révolution.

la révolution sociale, très pénible en Europe et Amérique, sera facile en Chine.

Après avoir mis le moyen ci-dessus en pratique, plus la civilisation progressera, plus l'Etat sera riche et les questions financières seront faciles à résoudre; on supprimera les impôts accablants d'aujourd'hui et le prix de la vie sera abaissé, le peuple sera riche et les malversations fondées sur le système des bons du trésor auront vécu. Alors on pourra dire que les choses ont changé.

En Europe, en Amérique et au Japon, pays puissants et riches, le poids de l'impôt est lourd pour le peuple. En Chine, après la révolution sociale, les particuliers ne paieront plus jamais l'impôt ; seule existera la taxe foncière; elle sera suffisante pour faire de la Chine la nation la plus riche du globe. Les autres pays ne pourront jamais atteindre le degré de richesse de notre Etat socialiste. Ce que nous ferons ne sera pas une imitation des autres, mais au contraire nous donnerons l'exemple. Notre révolution sera certainement imitée par les autres nations civilisées. En un mot, le but de notre révolution est d'assurer le bonheur de tous.

Donc, nous voulons la révolution de l'indépendance, parce que nous ne voulons pas qu'une seule poignée de Mandchous monopolisent tous les avantages ; si nous voulons la révolution politique, c'est parce que nous ne voulons pas qu'un seul homme, l'empereur, jouisse de tous les avantages ; si nous voulons la révolution sociale, c'est parce que nous ne voulons pas qu'une poignée de riches monopolisent toute la fortune du pays.

Si nous n'atteignons pas l'un de ces trois buts, nous porterons tort à notre conception d'ensemble.

Quand ces trois buts seront atteints, la Chine sera un magnifique Etat. (*Applaudissements.*)

Ensuite Souen Yi-sien expose ses vues sur la constitution de la future république chinoise.

Actuellement, tout le monde, en Chine, est hypnotisé par ce mot : Constitution. Aussi les Mandchous ont-ils envoyé en Europe quelques-uns de leurs esclaves pour étudier les systèmes législatifs.

J'ai étudié toutes les constitutions. Il y en a de deux sortes. Des constitutions écrites, c'est la constitution américaine qui est la meilleure ; des constitutions non écrites, la meilleure est celle des Anglais. Mais il ne faut imiter ni l'une ni l'autre.

Souen Yi-sien reproche à la Constitution anglaise de ne pas séparer nettement les trois grands pouvoirs, et à la Constitution américaine d'avoir au contraire trop déterminé les limites des

trois pouvoirs « en prenant comme modèle l'étude de Montesquieu ».

Il y a cent ans on considérait la Constitution des Etats-Unis comme très belle. Depuis, la civilisation américaine s'est développée, la richesse a augmenté, le sol a crû de valeur; et la constitution n'est plus appropriée aux circonstances.

Mettant à profit l'expérience des autres nations, Souen Yi-sien propose de séparer les pouvoirs, selon le principe universellement admis, et de créer un « pouvoir de contrôle » (*Kao-si-nen*).

L'égalité et la liberté sont les droits des citoyens, mais les fonctionnaires sont les serviteurs de la démocratie.

Il faut absolument examiner et fixer les capacités des fonctionnaires, soit qu'ils proviennent de l'élection, soit qu'ils soient nommés. Ainsi on mettra fin aux abus de l'obéissance aveugle, des malversations et de l'emploi des créatures.

Autrefois en Chine, on examinait avec soin et l'on pesait les capacités; mais sous la monarchie absolue, les destitutions et les promotions dépendent du caprice des souverains; les censeurs sont les esclaves de la Cour.

Dans les pays constitutionnels, c'est le pouvoir législatif qui exerce le contrôle. Mais si le pouvoir judiciaire est indépendant, à plus forte raison le pouvoir de contrôle doit l'être.

Telle est la pierre angulaire de la constitution de la république chinoise. Quant à l'étude des détails, j'ai besoin que tous les camarades m'apportent leur lumière.

Enfin Souen Yi-sien une nouvelle fois résume l'œuvre révolutionnaire :

Rendre à la race chinoise la faculté de s'administrer, de se gouverner, établir le régime démocratique, faire régner l'État socialiste, c'est là un tout complet. Là réside le bonheur de 400 millions de Chinois. J'espère, Messieurs, que vous prendrez la responsabilité de cette affaire.

Il n'était pas possible qu'une semblable doctrine ne séduisît l'esprit logique des jeunes gens chinois et ne les poussât à l'action. Elle se dresse tout d'une pièce et s'étage régulièrement; nulle curiosité ne s'y entasse, n'y distrait du devoir immédiat; les lignes se combinent avec la rigueur d'une construction géométrique. C'est que Souen Yi-sien, comme tous les grands politiques. sait la force attractive d'une conception

sociale stricte, où toutes les pièces sont dans une mutuelle dépendance, c'est qu'il a compris la nécessité de présenter à ses partisans un faisceau de principes inflexibles pour les grouper aisément et les mener à la bataille...

Peu après le discours de Tôkyô, l'insurrection couvrait plus de six provinces. Dans les deux Kouang, dans les deux Kiang, les conjurés repoussèrent les troupes impériales, et prirent ainsi chaque jour une confiance plus grande dans leur force. Maintenant ils oseraient les actes les plus extrêmes. Mais Souen Yi-sien, quoique éloigné du champ d'action (1), dirige toujours ses partisans ; et il y a moins de deux mois il faisait répandre dans leurs rangs un « programme révolutionnaire » (*Ko-ming fang-lio*) (2).

En voici la division :

1° Explication des quatre principes essentiels : A. chasser les Mandchous ; B. établissement d'un gouvernement républicain ; C. affranchissement de la Chine ; D. égalisation de la plus-value des terres ;

2° Articles concernant les rapports entre le gouvernement militaire et l'armée des citoyens des différentes régions ;

3° Organisation de l'armée ;

4° Grade des officiers ;

5° Solde de l'armée ;

6° Récompenses militaires ;

7° Lois militaires ;

8° Règlement des pays conquis (3).

9° Déclaration pour rassurer le peuple ;

10° Déclaration aux étrangers ;

11° Recrutement des officiers et des soldats appartenant à l'armée mandchoue ;

12° Abolition des contributions et des douanes intérieures.

Le passage suivant est le plus caractéristique et celui qui

(1) Il séjourne habituellement à Singapour, quelquefois à Hong-Kong et à Hanoï. A la suite du discours de Tôkyô, le gouvernement japonais, pour être agréable à Pékin, l'a expulsé.

(2) Voir la note de la page 621.

(3) Cet article, qui prévoit l'organisation des pays conquis par l'armée révolutionnaire, mériterait d'être reproduit s'il avait un caractère moins particulier. On y trouve des vues fort curieuses sur l'emploi des billets pour payer les dépenses d'entretien de l'armée ; il n'y aura pas d'abus, pas d'émissions exagérées, la valeur des billets servant aux échanges ne devant pas dépasser la moitié du numéraire que l'armée (l'armée d'une province, par exemple) aura versé dans la caisse du gouvernement militaire.

doit attirer particulièrement l'attention des puissances étrangères :

Le commandant en chef de l'armée des citoyens chinois a reçu l'ordre du gouvernement insurrectionnel de faire connaître à tous les citoyens les principes fondamentaux du parti révolutionnaire.

A cette heure, l'armée démocratique est debout, le gouvernement militaire est établi.

Nous allons chasser nos ennemis les Mandchous et reconquérir notre patrie ; nous allons assurer le bonheur de 400 millions de Chinois. Tout citoyen assumera cette responsabilité.

Toute notre énergie tend vers la liberté, l'égalité, la fraternité. Les autres révolutions ont été faites au profit d'un héros. Aujourd'hui c'est la révolution des citoyens ; tout imbus de l'amour de la République, nous prenons la responsabilité de la révolution.

Désormais le devoir du gouvernement démocratique et le devoir des citoyens sont confondus.

Au fur et à mesure que nous irons de l'avant, nous réformerons l'organisation sociale et économique du pays.

Nous examinerons et fixerons la valeur des terres. Après la révolution elles recevront une plus-value par suite de l'amélioration de la société ; cette plus-value appartiendra à l'Etat et tous les citoyens doivent en jouir.

Telle est la première manifestation de l'établissement d'un état de choses socialiste. Chaque famille, chaque citoyen auront leur vie assurée. Il n'y aura plus de pauvres en Chine. Ceux qui oseront accaparer les terres pour disposer de la vie des citoyens seront jetés de côté.

Après avoir reçu l'ordre de renverser le gouvernement mandchou, étranger et tyrannique, et d'établir le régime républicain, l'armée démocratique a encore été chargée d'augmenter le caractère amical des relations avec les puissances afin de favoriser la paix universelle et d'accroître le bonheur du genre humain.

A cet effet :

1° Les traités contractés par le gouvernement mandchou avec les puissances étrangères resteront en vigueur;

2° Les indemnités et les dettes seront reconnues comme par le passé et seront, comme auparavant, remboursées par les douanes maritimes ;

3° Les privilèges concédés aux puissances étrangères seront maintenus ;

4° Les étrangers, personnes et biens, seront protégés dans les régions occupées par le gouvernement militaire.

Mais, afin d'assurer l'avenir de la constitution démocratique chi-
noises nous signifions :

1° Les traités signés par les Ts'ing, les avantages concédés, les dettes engagées, tous les actes politiques qui se produiront après cette proclamation, le gouvernement militaire ne les reconnaîtra pas;

2° Si des étrangers aident le gouvernement des Ts'ing contre le gouvernement de l'armée démocratique, nous les considérerons comme des ennemis;

3° Si des étrangers fournissent aux Mandchous des munitions, toutes les marchandises de provenance étrangère seront confisquées...

Avec ces deux documents — le discours de Tôkyô, 1907 — et le programme des révolutionnaires, 1908 — on voit sous ses deux aspects la pensée des démocrates socialistes chinois. L'un est un exposé théorique, l'autre est un plan d'action; l'un formule un idéal, l'autre indique les moyens d'atteindre des buts immédiats et de conserver le terrain conquis; l'un enfin s'adresse à des intellectuels, l'autre à des hommes du peuple et de la bourgeoisie.

Il était nécessaire de publier ces deux importants documents, traduits immédiatement du chinois; rien en effet ne peut donner une idée plus juste des graves événements dont le Céleste Empire sera demain le théâtre.

ALBERT MAYBON.

POÉSIES

—

LE DESTIN

Ecoute l'eau qui chante et l'arbre qui murmure
Avec tous ses oiseaux et sa vaste ramure ;
La forêt tout entière est pleine de frissons
Et la source bruit dans l'herbe; les buissons
Et les branchages noirs où serpente le lierre
Bercent feuilles et nids dans l'ombre et la lumière.
Viens! grise-toi du rire étincelant et pur
De l'onde, les oiseaux en fuite vers l'azur
Y mêlent leur tristesse ou leur joie infinie
Dans un hymne sonore éperdu d'harmonie!...

Fouille le sol hellène ou le sillon romain
Et sache humilier en toi l'orgueil humain,
Car celui-ci qui doute et celui-là qui raille
N'ont point vu, quelque jour, dans l'or d'une médaille,
L'éphémère grandeur et le triomphe vain
De ce qui fut peut-être héroïque ou divin
Attester ce qui reste et survit de la Gloire.
Le Temps a fait tourner les pages de l'Histoire!
La cendre des tombeaux, jetée aux quatre vents,
Devient de la poussière aux pieds des survivants.

Des pas indifférents meurtriront la statue
A l'exemple des poings qui l'auront abattue.
Ni la stèle, le socle ou le haut piédestal
Ne peut éterniser en l'éclatant métal
Le Héros ou le Dieu dont la noble effigie
Attestait la grandeur, la grâce ou l'énergie.
L'Amour, maître éternel du rire et du baiser,
Est triste maintenant dans l'argent presque usé
Où l'artiste autrefois sut, d'une main pieuse,
Modeler la beauté de sa face rieuse!...

Crois-moi ! tout passe et meurt et jonche le chemin
Pour mieux humilier en nous l'orgueil humain.
Rien ne dure ici-bas de notre œuvre ; contemple
Les ruines sans nom de ce qui fut un temple :
Les Dieux qu'il abritait ont tous fini de choir,
Et sur le marbre épars le Passant vient s'asseoir.

L'onde creuse le roc et l'arbre centenaire
Croulera quelque jour dans un coup de tonnerre !
De tout ce que l'on croit éternel ou divin
Le Temps en laisse l'ombre ou le vestige vain.
Humble artisan, génie, — un homme est peu de chose.
Le vent use l'airain s'il effeuille la rose...
La Nature elle-même avec ses eaux, ses bois,
Doit subir comme nous les implacables lois ;
Incessamment son sein, gros de force et de sève
Reçoit un arbre mort quand un autre s'élève ;
La fleur nouvelle est rouge encor d'un cœur en sang
Et quand s'ouvre un tombeau le chêne est plus puissant !

Suis la route où bientôt tu ne seras qu'une ombre,
Regarde autour de toi les ruines sans nombre
De ce que tu croyais grand, superbe, éternel,
— L'herbe même envahit les degrés de l'autel, —
Compare à tout cela la destinée humaine
Et songe que ta vie est éphémère et vaine !



TRISTESSE ! JE T'APPORTE...

Tristesse ! je t'apporte un cœur qui meurt de vivre
Et qui, pareil aux fleurs dont la brise s'enivre,
Ne laisse qu'un parfum d'attente et de regret
Quand l'heure vient de dire aux autres son secret.
Le mien, c'est d'être las et de souffrir sans cause.

Lorsque l'automne effeuille une dernière rose,
Est-ce que toutes deux en savent la raison ?
Il faut que l'une meure à l'arrière-saison,
Puisqu'elle a fait son temps, puisqu'elle est solitaire
Maintenant que les feuilles d'or jonchent la terre.

Tristesse ! je t'apporte un cœur blessé d'orgueil ;
J'ai traîné son fardeau sanglant de seuil en seuil...
Devrai-je, car pour lui ne s'ouvrent pas les portes,
Bercer son agonie à celle des fleurs mortes
Dans cette odeur de terre où descend un cercueil ?



A L'OMBRE DES CYPRÈS

Je vous aime, ô cyprès, mieux que le noir laurier !
Votre ombre austère est douce au cœur qui veut prier
Avant de s'endormir dans la paix éternelle.
J'écoute au fond du soir votre voix solennelle
Plus belle que la plainte immense de la mer.
Déjà, je ne sens plus tressaillir cette chair
Qui me fit tant souffrir ni cette âme insensée
En qui mourront bientôt le rêve et la pensée.
Il me semble connaître un peu du grand secret
Et du néant terrible où l'homme disparaît,
Tandis que sur sa tombe où fleurissent des plantes
Vous dressez, ô cyprès, vos ombres vigilantes !



L'OUBLI

Mon cœur connaît le fond de la souffrance humaine !
Si je sais des baisers, je connais les sanglots
Et ces pleurs douloureux qui brûlent les yeux clos,
Mais je sais que la vie est éphémère et vaine.

Je sais qu'un jour viendra qui ne tardera plus
Où, pour l'éternité croisant mes mains lassées,
J'irai rejoindre enfin les Ombres délaissées
Que les funèbres flots roulent dans leur reflux.

Je m'en irai sans doute avec les feuilles mortes,
Quand le soleil décline au soir de la saison,
Et pour la Mort qui sait la cause et la raison
On ouvrira bientôt toutes grandes les portes.

Je m'en irai, gardant au cœur le sombre orgueil
D'avoir souffert longtemps et de mourir pour Elle;
Alors que me fera votre Vie éternelle
Quand du suprême abri je franchirai le seuil?

Mais lorsque le marteau frappera sur les pointes
Pour mieux t'ensevelir, pauvre cœur en lambeaux,
Je ne sentirai plus de ses grands yeux si beaux
Les larmes doucement tomber sur mes mains jointes!



LE SOUVENIR

Quand la nuit m'aura pris, définitive et noire,
Je laisserai sur terre un souvenir sans gloire.
Certains diront: « Cet homme était triste et hautain, »
Mais toi qui me verras à mon dernier matin,
Avant que vers la tombe oublieuse on m'emporte,
T'arrêtant, douloureuse et tremblante, à la porte,
Tu pleureras peut-être et tu te souviendras
Combien fervente était l'étreinte de mes bras!...
Songeant à mes yeux bleus comme nos ciels de France,
Peut-être sauras-tu quelle longue souffrance
En a pâli l'azur et terni le regard,
Et tu te souviendras peut-être — mais trop tard!

Ce jour-là, tu viendras, les bras chargés de roses,
Pour un baiser d'adieu, sur mes paupières closes,
Poser pieusement ta belle lèvre en fleur.
Mon âme sera morte à l'humaine douleur !
Le soleil entrera par la fenêtre ouverte ;
Mais quel rayon pourra tiédir ma main inerte
Et quelle voix jamais troubler mon grand sommeil ?

Je serai mort à ta beauté comme au soleil !



LE SEUIL

Drapé dans le linceul qu'on dispose à grands plis,
Ayant croisé les mains sur mon cœur solitaire,
Un jour je m'en irai vers l'ombre et le mystère
Et la tombe où les miens sont tous ensevelis.

Sur moi se pencheront des visages pâlis,
La Mort aura fait signe aux choses de se taire...
Hélas ! peut-être avant qu'on rejette la terre,
Je connaîtrai déjà l'horreur des longs oublis.

Mais toi qui fus le charme ébloui de chaque heure,
Pour que mon âme encor lumineuse demeure
Dans le soir ténébreux de mes jours révolus,

Seras-tu là du moins pour fermer ma paupière,
Lorsque je franchirai, du front heurtant la pierre,
Le seuil définitif qu'on ne repasse plus ?

GABRIEL VOLLAND.

LETTRES A VOLTAIRE

l semble que la correspondance de Voltaire avec M. Marin (1), acteur de *la Gazette de France*, secrétaire général de la librai- et censeur de la police, se soit établie à l'automne de 1764. Le riarche ne le connaissait que par une *Histoire de Saladin* dont il it reçu un exemplaire en 1758, et par l'épithète de *cuistre* dont lembert ne manquait point de gratifier le censeur. Mais, en 1765, fonctionnaire ayant négligé de couper, dans la tragédie de *Théa- ie et Chariclée*, par Dorat, une tirade dirigée contre les rois fai- nts, la Bastille l'hospitalisa pendant vingt-quatre heures. Voltaire conclut que Marin était un philosophe et un « frère », et le pria ntôt « d'empêcher un scélérat de libraire, nommé Besongne, if de Normandie, d'imprimer l'infernal *Portatif* ». Il ajoutait, is une lettre à d'Argental du 1er octobre 1764 : « Si frère Marin ait pas riche, si on pouvait lui proposer de tirer quelque avan- e de l'impression (2), cela ne serait peut-être pas mal avisé. » Les premières lettres publiées ici montrèrent au grand homme que audace recevrait bon accueil. Et en 1769, après avoir reçu de rin plusieurs services essentiels (notamment la prohibition des *tres secrètes*, imprimées en Hollande et en Avignon), il lui aban- ına, pour les partager avec Lekain, les droits d'auteur à retenir le livret des *Guèbres*.

Iais Voltaire eut bientôt idée de récompenser de façon moins ète les mérites de M. Marin, son protecteur dans la police, et son rrier dans les postes, car le censeur, ayant la franchise, rece- t chez lui la douzaine de lettres que le grand homme envoyait que jour à ses amis. Le fauteuil du président Hénault se trouvait ant à l'Académie, où le docte Foncemagne protégeait la candidature président de Brosses : Voltaire, qui avait à se plaindre de ce gistrat, lui opposa Marin, qu'il recommanda dans le privé à lembert, grand maître des élections, et officiellement à Duclos, étaire perpétuel. Marin, toutefois, dut se retirer devant M. le ice de Beauvau ; il se dédommagea sur Voltaire l'année suivante, retardant sous main la représentation des *Lois de Minos*, qu'il ssait le poète de donner au public, et en s'appropriant cependant profits d'une édition clandestine du livret.

) Né à la Ciotat, en 1721.
) D'un *Portatif* « raisonnable ».

On sait que Voltaire ne se brouilla jamais ouvertement avec aucun de ses amis. S'occupant alors de plaider les grands procès du temps, il avait besoin de Marin, créature du Chancelier, fort lié avec les membres du Parlement Maupeou, et qui d'ailleurs l'avait « embâté » dans la revision du procès Lally et dans l'affaire Morangiès. Aussi souffrit-il en silence l'infidélité du censeur, quitte à se réjouir à part soi des *Mémoires* où Beaumarchais, pour des raisons contraires, moquait « l'hippopotame » (1) Marin sous le sobriquet de *Quès aco.*

Marin, ayant perdu ses places à l'avènement de Louis XVI, fut invité par Voltaire à s'établir dans une des maisons de Ferney. Il déclina cette offre, mais resta en relations avec le patriarche. Je donne ici ce que j'ai pu retrouver de cette correspondance.

FERNAND CAUSSY.

I

Paris, ce 5 mai [1765].

Nos pauvres diables ne sont pas heureux, Monsieur. Le Nougaret (2) était en prison lorsque j'ai reçu votre réponse et je la lui ai envoyée pour le consoler un peu de ce malheur. Imaginez-vous qu'il s'était avisé de faire une épître à ce qui est si ingénieusement comparé à l'amour-propre dans certain dictionnaire portatif. Il n'y a pas grand mal de converser un moment avec cela quand on en a un et qu'il n'a pas perdu l'usage de la parole, mais on ne s'avise pas de lui écrire publiquement et de faire pis encore, de vendre des copies de cette correspondance. Cet homme, qui n'a exactement pas de pain, distribuait pour vingt-quatre ou trente sols à tous venants, pour apprendre la politesse à la belle jeunesse, un modèle de lettres à ce qu'avait perdu Abailard. On a ri de cette facétie, mais la police qui est un peu sérieuse de son métier a fait une visite dans la boutique du pauvre homme, y a trouvé beaucoup de marchandises de même aloi et a tout emporté, jusqu'au marchand, qu'on a logé au Châtelet et qu'on aurait placé à Bicêtre si je n'étais accouru à son secours. Je travaille pour le faire sortir et je ne sais si je réussirai.

J'ai reçu des remerciements et des brochures du libraire

(1) Cette plaisanterie vient de ce que Marin fermait ses lettres d'un cachet où était gravé un cheval marin, allusion au cavalier Marin, dont le censeur se prétendait issu.

(2) Pierre-Jean-Joseph Nougaret, né à la Rochelle le 16 décembre 1742, ayant adressé à Voltaire son poème : *Ombre de Calas le suicide à sa famille et à son ami dans les fers*, le patriarche l'avait remercié par une lettre du 20 avril.

Grasset. Assurément il sera protégé dès que vous avez des bontés pour lui. Grondez-le d'avoir fait passer des exemplaires de son livre à Lyon. Il arrivera deux choses de cette imprudence: 1° le livre y sera contrefait, car les honnêtes libraires de cette ville contreferaient les œuvres de Dieu le père s'il s'avisait d'écrire; 2° le livre sera connu à Paris avant qu'il y arrive, on lui fermera toutes les portes et on le renverra pour être venu si tard.

Quoi que vous en disiez, vous savez mieux que moi que les jansénistes persécutent avec la même fureur les morts et les vivants, et c'est le droit du jeu qu'ils se vengent un peu des cruautés exercées sur les cadavres mêmes de Port-Royal. Je me réjouirais fort si, dans leur sainte colère, ils me fesaient ôter une place qui m'occupe du matin au soir et qui me donne le droit de dépenser 1800 l. par an de ma poche sans y faire entrer un sol. J'ai cependant reçu une récompense bien flatteuse, celle de lier une correspondance avec vous et de pouvoir vous témoigner quelquefois mon zèle, mon attachement et mon respect.

II

Paris, le 11 octobre [1765].

Le Diacre Trublet, Monsieur, qui va compilant dans les livres et dans les maisons les pensées d'autrui pour les gâter et se les approprier dans ses ouvrages, et qui a le sang breton sans en avoir apparemment le cœur et la tête, nous a assuré l'aventure de Rennes. Il prétend seulement que l'homme n'a pas été mandé chez le procureur général, mais qu'on lui a fait à la Comédie l'avanie de demander *l'Ecossaise*. Il ajoute que notre Aliboron assis sur le théâtre eut le courage ou l'audace de dire aux comédiens de jouer la pièce demandée. Ceux-ci répondirent au public qu'ils ne la savaient pas, mais qu'ils l'étudieraient. Ils la jouèrent en effet deux ou trois jours après.

Je serai fort aise, Monsieur, de recevoir notre ami M. Damilaville (1) et surtout d'apprendre par lui de vos nouvelles. Il flattera beaucoup mon amour-propre s'il m'assure que vous avez toujours quelques bontés pour moi. Si son emploi est bien triste pour un homme de son mérite, j'en ai un qui est mille fois plus désagréable; je travaille du matin au soir pour

(1) Qui revenait de Ferney.

la maudite besogne qui m'est confiée, je paye de ma poche un secrétaire et tous les frais de bureau, c'est-à-dire au moins cent pistoles par année, et il n'est pas encore venu dans l'idée de M. le vice-chancelier d'assigner un prix à mon travail ni même de me rembourser mes frais, mais je me tiens à cette place par attachement pour M. de Sartines, qui est un très galant homme et j'imagine qu'on s'avisera peut-être un jour de songer à un pauvre diable sans fortune et qui se ruine pour le service public; j'espère toujours, quoique je sache bien que *chi vive sperando muore cacando*. Si c'était au moins sur le nez de qui vous savez je m'en consolerais peut-être.

J'ai lu la suite des miracles (1) et j'ai bien ri de l'homme aux anguilles (2). Je crois que c'est le même qui avait voulu se donner un air d'érudition en attaquant la découverte de M. de Guignes (3) sur les Chinois (4) et qui a été contredit par les Jésuites eux-mêmes ses confrères.

Vous ne le serez jamais, Monsieur, lorsque vous réclamerez le zèle que je vous ai voué et tous les sentiments respectueux dont je suis pénétré pour vous.

M.

Qu'est-ce qu'une dénonciation de l'ancien et du nouveau (5)? Si cela se trouvait dans vos environs, je voudrais bien en lire quelque chose.

III

Paris, le 14 janvier 1766.

Vous m'avez envoyé, Monsieur, les plus jolies étrennes du monde, et je ne puis vous rendre que des souhaits. Daignez au moins les recevoir avec bonté et ajoutez à cette grâce celle de m'acorder toujours votre estime.

J'avais pris la plume pour gronder lorsque votre charmante lettre (6) est arrivée. La plume m'est tombée des mains et je la reprends pour écrire tout le contraire.

(1) *Questions sur les miracles à Monsieur le professeur Cl..., par un proposant*, s. l. n. d. (Genève), 1765, in-8°.
(2) Dans la *cinquième lettre du proposant*.
(3) L'orientaliste (1721-1800).
(4) *Mémoire dans lequel on prouve que les Chinois sont une colonie égyptienne*, 1759.
(5) *Dénonciation de la Bible à tous les souverains de l'Europe*, ouvrage attribué à Voltaire par la rumeur publique en octobre 1765, mais qui en réalité n'a jamais paru.
(6) Elle manque.

Voici le sujet de ma petite colère. Il est arrivé depuis deux ou trois jours de Genève une jolie pièce toute imprimée (1). Elle courait Paris et tout en cheminant elle est arrivée chez moi. Je l'ai lue, j'en ai facilement deviné l'auteur et j'étais fâché que cet auteur ne me mît pas au nombre de ses élus. Il aurait, parbleu, bien tort, car je me crois au nombre de ses saints.

M. d'Argental m'avait déjà fait dire de ne point permettre l'impression de ces vers et je lui ai répondu que très sûrement nous nous opposerions à l'impression dès que vous le vouliez aussi, mais que je ne serais point surpris d'en voir paraître deux ou trois éditions à la fois. Il faudrait un plus grand miracle que ceux de la bergère de Nanterre (2) pour arrêter l'avidité d'un prote ou d'un garçon imprimeur qui nous bâclera une édition dans une soirée. Mais M. Covelle ne croit pas aux miracles. *Et puis c'est du Voltaire!* On respecte bien les ordres de la police lorsqu'il est question de cet auteur! Les vers sybillins n'étaient pas recherchés avec autant d'empressement. Je ne vous dirai point *teste David cum Sybillo*, mais *teste Saül cum rabbino.*

Pour moi, Monsieur, je prends tout le monde à témoin de mon empressement à vous plaire, de mon admiration pour vous et de l'envie que j'aurais de prouver des sentiments aussi sincères.

E viva felice

MARIN.

Vous avez la bonté de citer en ma faveur saint Paul, qui dit que le prêtre doit vivre de l'autel. On vous prend ici ce beau passage à la lettre et on me dit que je ne suis point prêtre et que j'assiste très rarement à l'autel. De là on me laisse sans remède. On me fait cependant toujours espérer, mais *chi vive sperando muore cacando*, dit élégamment le proverbe.

(1) *L'Epitre à Henri IV sur ce qu'on avait dit à l'auteur que plusieurs citoyens de Paris s'étaient mis à genoux devant la statue équestre de ce prince pendant la maladie du Dauphin.* — L'édition dont parle Marin paraît avoir disparu : elle n'est pas mentionnée dans la bibliographie Bengesco. Il est vrai qu'elle avait été faite à l'insu de l'auteur sur des copies tombées entre les mains des Genevois. (Voltaire à Hennin, 7 janvier 1766).

(2) La fille qui naquit aux chaumes de Nanterre,
Pieusement célèbre en des temps ténébreux,
N'entend point nos regrets, n'exauce point nos vœux,
De l'Empire français n'est point la protectrice.
(*Epitre à Henri IV.*)

IV

Paris, le 3 mars [1766].

Un libraire de Hollande, Monsieur, nommé Changuyon, vient de faire imprimer non des *Lettres secrètes*, mais des *Lettres à vos amis du Parnasse* (1), qui en effet ne sont pas secrètes, puisque plusieurs ont paru dans les journaux publics. Il m'avait envoyé ces lettres pour demander la permission de les laisser entrer en France. Je les ai lues et j'ai trouvé qu'elles étaient accompagnées des notes les plus impertinentes même contre vous. Vous connaissez mon vif intérêt pour votre gloire et vous vous doutez bien que j'ai répondu à cet homme avec l'indignation que son entreprise avait dû m'inspirer.

Cet homme ne s'est pas cru battu et revient à composition. Il me répond qu'il a retranché la moitié des notes qu'on lui avait envoyées et qu'il est prêt à faire des cartons et à retrancher toutes celles qui me choqueront. Cette proposition est au moins raisonnable et comme je ne doute pas que ce livre ne vous soit également parvenu, je vous prie de me dire si, outre toutes les notes, vous voudriez qu'on retranchât autre chose dans cette édition et s'il vous déplairait qu'elle parût ainsi corrigée. Je pense qu'il faudrait ôter aussi la lettre à M. Haller et sa réponse.

Je relirai ce recueil et je ne répondrai à ce libraire qu'après avoir reçu de vos nouvelles.

Il y aurait un très bon ouvrage à faire : ce serait un recueil choisi de vos lettres familières. Il y en a à Paris une quantité prodigieuse et dans toutes il règne ou une gaieté charmante ou des traits de génie sublimes.

Ce recueil, fait avec choix et de votre aveu, préviendrait l'avidité de tous ces maudits libraires de Hollande qui nous impriment tous les jours tout ce qui porte votre nom. C'est là un malheur attaché à la célébrité et dont vos cendres mêmes ne seront point à l'abri lorsque les destinées vous auront enlevé au monde que vous éclairez et dont vous avez fait la gloire.

Vous savez que Mlle Clairon va remonter sur le théâtre. On

(1) *Lettres de M. de Voltaire à ses amis du Parnasse avec des notes historiques et critiques*, Génève (Amsterdam), 1766, in-8°, 4 ff. non chiffrés, 200 pp., désavouées publiquement par Voltaire, le 26 octobre 1766.

dit que vous lui avez donné une certaine tragédie, intitulée *le Siège de Paris*. Cette nouvelle a-t-elle quelque fondement ? Vous ne me mettez jamais dans vos secrets et il n'y a personne au monde qui mérite plus par ses sentiments votre confiance.

Nous avons suivi vos intentions pour les vers sur M. le Dauphin. Ils n'ont point été réimprimés à Paris. Ils l'auraient été sans votre prière et sans la bergère de Nanterre ; nous avons trouvé qu'il ne fallait pas plaisanter sur un événement où la Cour et la Ville ne trouveraient pas le mot pour rire.

Adieu, Monsieur, aimez-moi toujours un peu et comptez sur tout mon zèle et sur mes sentiments respectueux.

V

Paris, le 16 juillet [1766].

Cet *Ignorant* (1), qui ne l'est pas, Monsieur, aurait eu les petites entrées sans cette queue qui se trouvait, en effet, déplacée dans de malheureuses circonstances. L'événement (2) dont vous parlez a étonné et effrayé les âmes justes, sensibles et honnêtes. Il n'y a personne qui (avec ces caractères) n'en ait frémi. J'en ai eu la fièvre trois jours, moi qui vous parle, et votre ami M. Damilaville m'a trouvé dans un moment d'effervescence. La sacrée vérité qui m'a toujours dominé m'a fait parler avec imprudence sur cet objet et j'ai pensé me faire des affaires avec les puissances qui punissent avec tant de sévérité. Il n'est pas difficile de prouver que cet acte est contre la justice, contre l'humanité, contre la religion et surtout contre la politique. Mais ce n'est pas contre vous que je dois soutenir thèse ; brisons là.

Ce Fréret est en, vérité, un terrible homme, il emporte la pièce (3). MM. Covelle et Baudinet savent plaisanter, mais par Dieu, dans Fréret, il n'y a pas le mot pour rire. *Le Compère Mathieu* est un bavard insupportable et le chantre du *Balai* et de *la Chandelle d'Arras* (4) est aussi mauvais chrétien qu'il est détestable versificateur. Vous avez raison de souhai-

(1) *Le Philosophe Ignorant*, s. l. (Londres), 1766, in-8°, XI-211 pp. (suivi d'un *Avis au public sur les parricides imputés aux Calas et aux Sirven*).

(2) Sans doute le supplice du chevalier de la Barre, dont Voltaire avait instruit les philosophes au commencement de juillet.

(3) Dans *l'Examen des apologistes de la religion chrétienne*. Ce livre, publié sous le nom de Fréret, en 1766, est attribué à Lévesque de Burigny, mais paraît être de d'Holbach et Naigeon.

(4) Tous ces ouvrages sont de Dulaurens.

ter que tous ces livres et leurs semblables n'entrent point en France. Aussi on y a l'œil. Toutes les portes leur sont fermées. Mais il s'en est glissé quelques-uns par les fenêtres ; heureusement ils sont en petit nombre et en bonnes mains.

Il n'y a encore rien de décidé sur l'*Encyclopédie* (1), dont vous me demandez des nouvelles. Il avait été défendu par des ordres supérieurs d'en distribuer à Paris et je ne sais si cette défense sera bientôt ôtée.

Adieu, Monsieur. Souvenez-vous toujours un peu de moi dans votre ermitage et comptez sur un homme qui vous est attaché par tous les sentiments que vous devez naturellement inspirer.

VI

Paris, ce 19 juillet [1766].

Après avoir eu l'honneur, Monsieur, de vous écrire, j'ai vu le libraire qui est en correspondance avec M. Cramer pour lui conseiller de ne prendre aucune voie détournée pour faire venir de l'*Ignorant*. Il m'a répondu que le ballot était déjà en chemin, qu'il n'y avait pas moyen de faire rebrousser chemin au voiturier, mais qu'il arrêterait ce paquet aux environs de Paris et qu'il ne l'y ferait point entrer. Je prierai M. Damilaville de se joindre à moi pour empêcher que ce libraire me manque de parole (2). Il est des temps où l'on peut tout risquer. Il en est d'autres où les choses les plus innocentes tirent à conséquence, et, pour votre repos et votre tranquillité, il est bon de garder quelque temps le silence. Nos tribunaux vont être occupés des actes du clergé et, pendant ce temps-là, ils ne feront point d'acte dont la raison ait à se plaindre.

J'ai l'honneur de vous renouveler mon attachement respectueux.

M.

A propos de livres et de libraires, je voudrais vous demander un service. Vous avez entendu parler des *Souvenirs de Mme de Caylus*. Le comte de Caylus, qui avait beaucoup d'amitié pour moi, me donna une copie du manuscrit de sa mère en

(1) Les dix derniers volumes venaient de paraître, lorsque le clergé, qui avait proscrit solennellement l'ouvrage, intervint auprès de M. de Saint-Florentin pour en faire arrêter le débit, et embastiller les auteurs, libraires et imprimeurs.

(2) Les Cramer lui en manquèrent : on voit, dans une lettre de Voltaire à Helvétius, du 27 octobre, que la chambre syndicale des libraires leur renvoya l'édition.

me faisant promettre de n'en faire usage ni pendant sa vie, ni pendant la vie de la personne à qui il laisserait ses papiers. Il les avait laissés à M. de Bombarde qui vient de mourir.

Je serais par conséquent libre de faire imprimer ce manuscrit, mais j'ai de très fortes raisons pour ne pas m'en mêler. Cet ouvrage fera sûrement du bruit, il pourra déplaire à quelque famille et il n'est pas possible de le faire paraître à Paris. D'un autre côté, il est à présumer que les héritiers de M. de Bombarde ne se feront point scrupule de donner ou de vendre ce manuscrit.

Je voudrais donc en profiter sans être compromis et vous me rendriez service de demander à MM. Cramer s'ils voudraient acquérir ce manuscrit. Je voudrais bien en avoir une cinquantaine de louis, s'il était possible, car, dans ma maudite place, j'ai beaucoup de travail et point de profit. Vous pensez bien, Monsieur, que, dans cette négociation, il ne doit jamais être question de moi, que le reçu en serait entre vous et moi seulement, et je vous prierai même de bien vouloir brûler ma lettre ou me la renvoyer.

Si le marché convenait à M. Cramer, je vous ferais parvenir le manuscrit par la poste et sans frais. Il ne formera qu'un volume ou deux petits (1).

Vous voyez, Monsieur, que j'use librement des offres de service que vous avez bien voulu me faire. Je vous en demande pardon et j'ai lieu de compter sur vos bontés et encore plus sur le secret que je prends la liberté de vous confier.

VII (2)

Paris, le 16 juin 1770.

Dites-moi un peu, Monsieur, ce que vous allez faire à Dijon. J'étais chez le grand fauconnier (3) lorsqu'il a reçu votre réponse et elle est datée de cette ville. Il m'a promis de nous aider à faire reparaître (4) Mairet sur la scène ; mais je doute qu'il mette autant de zèle que le maréchal de Riche-

(1) Le marché fut conclu. *Les Souvenirs de Mme de Caylus* parurent à *Amsterdam, chez Jean Robert* (Genève, chez les frères Cramer), 1770, in-8°, avec une *Préface* et des notes de Voltaire.

(2) Il y a dans la *Correspondance générale* deux lettres de Voltaire à Marin, des 22 avril et 27 novembre 1767, dont on n'a pas retrouvé les réponses.

(3) Le duc de la Vallière.

(4) La *Sophonisbe* de Mairet « *réparée à neuf par M. de Voltaire* », représentée le 15 décembre 1773 aux Français.

lieu en a mis pour faire représenter une pièce nouvelle (1) du trop célèbre Palissot. Cet homme, dans le besoin qu'il a de faire des méchancetés, a fait une comédie contre lui-même et dans laquelle en même temps il n'épargne pas les littérateurs célèbres qu'on appelle dans ce pays-ci *les Philosophes:* j'ai supprimé tout ce qui les concernait, le maréchal s'est mis fort en colère contre moi; j'ai tenu ferme, mais il a obtenu de M. de Sartines qu'une partie des ratures seraient rétablies. J'ai fait tout ce qu'il était en mon pouvoir de faire; j'ai effacé de nouveau dans les copies qui m'avaient été données pour l'approbation tout ce qui me déplaisait et j'ai prié tous mes amis d'annoncer les changements que j'avais faits, que j'ai continué à faire et qu'on pourra vérifier soit dans l'exemplaire de la police, soit dans celui de la Comédie. J'ai fait de nouvelles représentations au magistrat qui est l'homme le plus honnête, mais à qui le maréchal veut forcer la main, et je ne sais ce qui en arrivera. Il n'est pas encore décidé si on la jouera dimanche ou dans la semaine.

Vous ne me parlez pas du mémoire de Billard (2), manuscrit que je vous ai envoyé. Est-ce que vous ne l'avez pas reçu?

M. d'Argental avait eu le bras démis dans la bagarre du 30 (3). Il me semble que je vous l'avais mandé. Mais il se porte très bien.

Je n'ai pas idée de cet *Essai sur les préjugés* (4). Je vais le faire chercher sur mes registres et je vous donnerai les éclaircissements que je trouverai.

Vous m'avez rendu un très grand service d'effacer mon nom parmi les Anecdotes du corsaire de Quimper Corentin (5). Je ne l'ai connu que par une friponnerie insigne qu'il m'a faite, et ce

(1) *L'Homme dangereux ou le satirique*, non représentée. Cf. *Mémoires secrets* des 20, 25 et 28 juin 1770.

(2) Caissier général de la surintendance des postes, banqueroutier pour cinq millions.

(3) Au feu d'artifice tiré aux Tuileries pour le mariage du Dauphin avec l'archiduchesse Marie-Antoinette d'Autriche.

(4) *Essai sur les préjugés, ou de l'influence des opinions sur les mœurs et sur le bonheur des hommes. Ouvrage contenant l'apologie de la philosophie par M. D. M.* Londres (Amsterdam, Marc-Michel Rey), 1770, in-8°. Cet ouvrage, attribué d'abord à Dumarsais, est du baron d'Holbach, avec des notes de Jacques-André Naigeon.

(5) *Anecdotes sur Fréron, écrites par un homme de lettres à un magistrat qui voulait être instruit des mœurs de cet homme.* S. l. n. d. (Genève, Cramer, 1770), in-8° de 15 p. Il y avait eu de cet opuscule, dont Voltaire, dit-on, n'aurait été que l'éditeur, deux éditions en 1761. Elles ne nous sont pas parvenues.

fut Bombarde, que bien vous connaissez, qui en fut cause. Ce n'est pas à Paris qu'on peut imprimer ces anecdotes, mais bien dans le pays où vous êtes et on peut nous en faire passer des exemplaires que nous colporterions.

Je vous écris à Ferney parce que je ne sais si vous êtes encore à Dijon.

Mme Denis vous a-t-elle suivi? Présentez-lui bien tous mes hommages. J'ai remis vos lettres.

Je vous embrasse respectueusement.

VIII

A Paris, le 20 avril 1773.

J'ai l'honneur, Monsieur, de vous envoyer deux lettres, l'une de Mme la comtesse de la Heuse, l'autre du chevalier de Tollendal. Cette dame est anglaise et a bien le caractère de sa nation. Le jeune homme est fils de M. de Lally, malheureusement célèbre : et il le serait devenu lui-même d'un autre genre s'il avait pris la carrière des lettres. Il a une chaleur singulière et il écrit avec une force peu commune. Vous seriez plus étonné encore de l'entendre que vous le serez de le lire. Il parle avec une énergie à laquelle ajoute encore le plus bel organe. Vous ferez de tout cela ce que vous jugerez à propos. Le jugement de M. de Lally est une tache dont l'ancien parlement ne se lavera jamais. Vous en avez été révolté, comme tous les honnêtes gens, comme vous l'êtes de l'affaire de M. de Morangiès, affaire moins inconcevable encore que la manière dont elle est conduite. Je n'ai rien de nouveau à vous en écrire. Si vous répondez à Mme la comtesse de la Heuse et à M. de Tollendal, vous pouvez m'adresser votre lettre.

Adieu, Monsieur. Vous connaissez mon respectueux attachement (1).

IX

Paris, le 18 mai [1773].

J'ai l'honneur, Monsieur, de vous envoyer la réponse de M. le chevalier de Tollendal ; comme sa lettre était cachetée, je ne sais pas ce qu'elle contient ; il a promis de passer chez moi

(1) Réponse de Voltaire le 8 mai. Il y a dans la *Correspondance générale* une autre lettre de Voltaire à Marin, du 22 mai, touchant l'affaire Lally.

pour m'en faire part. Mme de la Heuse n'est pas de retour à Paris.

Il n'y a rien de nouveau, tous vos paquets ont été remis à leur adresse.

J'ai l'honneur de vous assurer de mon inviolable attachement (1).

X

[25 décembre 1773 (2)].

Grand merci, Monsieur, de la pièce (3) que vous venez de m'envoyer. Elle est courte, et bonne, et comme il la faut.

Je n'ai pas entendu dire qu'on travaillât à revoir l'affaire de M. de Lally; mais je suis persuadé que si la famille se donnait des mouvements, on viendrait peut-être à bout de réformer ce jugement inique.

J'ai écrit pour avoir la réponse de M. de Bombelles (4) à la lettre de l'Ecole Royale militaire, et dès qu'on me l'aura envoyée, je vous la ferai parvenir. Je viens d'expédier toutes vos dépêches.

Adieu, Monsieur, vous connaissez mon attachement respectueux pour vous.

MARIN.

Ce 25 décembre.

XI

A Paris, ce 30 juin [1776] (5).

Non, assurément, Monsieur, je n'ai point ignoré l'aventure du cocher Gilbert (6), mais je n'en sais point les circonstances et je vais m'en informer pour vous en instruire. Les honnêtes gens n'ont jamais pu croire la fable des Véron, mais les honnêtes gens ne sont pas le plus grand nombre à Paris, et l'on pendrait demain à la place de Grève les Gilbert, les Dujonquay, les Vérons, qu'on entendrait la populace crier encore à l'injustice.

(1) Réponse de Voltaire le 13 mai. On n'a pas les lettres auxquelles Voltaire a répondu les 12 et 26 juin, 17, 24, 28 juillet, 6 auguste, 22 septembre, 1er et 25 octobre, 17, 19 et 26 novembre. Ces dernières lettres ont trait à l'affaire Goëzman.

(2) Réponse à une lettre du 11 décembre.

(3) *La Tactique*.

(4) Mari de Mlle Camp, dont Voltaire avait pris la cause en main.

(5) Réponse à une lettre de Voltaire du 24 juin.

(6) Dans l'affaire Morangiès.

Je suis fort aise que cette commission m'ait rappelé à votre souvenir. Je ne regrette des places que j'ai occupées que le plaisir que j'avais de vous être utile et le plaisir non moins flatteur de recevoir souvent des témoignages de votre amitié. Conservez-la-moi et soyez bien assuré de mon tendre et respectueux attachement.

XII

[Août 1776] (1).

Je vous remercie, Monsieur, des reproches flatteurs que vous me faites de n'avoir pas suivi les voyageurs. Si j'avais été prévenu de leur départ je les aurais accompagnés, mais ils sont partis en bonne fortune. Vous m'avez appris à croire à peu de choses, mais je crois à votre immortalité et je suis persuadé que vous vivrez assez longtemps pour jouir de la satisfaction de nous voir. Si je savais que je pusse vous être utile, si j'étais bien persuadé que ma visite vous fît seulement plaisir, je partirais demain; mais depuis tout ce que j'ai éprouvé mon esprit est tombé dans une espèce de léthargie, je suis devenu si lourd, si triste, si ennuyeux qu'après la première entrevue vous me demanderiez peut-être le jour de mon départ. Je vis ici pour vous seul ; sans renoncer aux lettres, j'ai renoncé aux littérateurs que je connais mieux que tout autre. J'ai la collection la plus ample, la plus variée de vos ouvrages. C'est le seul bien que la persécution ne peut m'enlever, *nocturna vero manu vero diurna*. Ajoutez-y, Monsieur, un bien plus précieux encore, la continuation de votre amitié et de votre estime.

XIII

A Paris, ce 26 septembre 1776 (2).

Je crains bien, Monsieur, que vous n'ayez plus à vous plaindre désormais de la peine que vous avez à lire mon griffonnage (3). Je suis prêt à dire bonsoir à la compagnie. J'ai tant usé et abusé de mes yeux que je me suis trouvé tout à coup hors d'état de lire et d'écrire. Je ne sais s'il me restera assez de lumière pour me conduire.

(1) Réponse à une lettre de Voltaire du 28 juillet.
(2) Réponse à la lettre de Voltaire du 19 septembre.
(3) « J'ai lu, monsieur de Lampedouse, près d'un quart de votre lettre ; pour les trois autres quarts, je crois qu'il n' y a point de drogman dans le monde qui puisse les déchiffrer. » *Voltaire à Marin*, 19 septembre.

Il faut bien se contenter de la récompense qu'on a donnée au cocher Gilbert, faute de mieux. Je conviens avec vous que, s'il avait été élevé plus haut, il aurait pu publier de là des secrets que nous serons longtemps à ignorer. Je suis fâché de la triste aventure de M. Linguet, je le plains, sans approuver les torts qu'il peut avoir. Il n'a jamais été ce qu'on appelle *mon ami*, je n'ai point vécu avec lui, nous n'avions aucune liaison commune, je l'ai vu lorsque vous m'avez donné quelques commissions auprès de lui ; je l'ai vu lorsqu'ayant quelque crédit sur la nation ingrate des gens de lettres j'allais art rêter sa plume lorsque je le savais prêt à s'écarter du respect et de l'admiration qu'on vous doit. J'ai toujours su reconnaîtres ses talents et leur rendre justice malgré les cris que la jalousie élevait contre lui et s'il eût été véritablement mon ami, il me deviendrait beaucoup plus cher par ses disgrâces.

Vous aviez des choses plus intéressantes à me dire que l'histoire du prétendu triomphe de l'autre homme (1) dont vous me parlez.

Infandum, vir magne, jubes renovare dolorem.

Ce n'est point à moi que devraient s'adresser ces nouvelles ; si j'avais à écrire à la pauvre veuve Calas, je ne croirais pas lui faire une galanterie de lui parler de la gloire du capitoul David.

Vous me faites vos adieux comme si vous étiez prêt à plier bagages. Vous avez parcouru une carrière assez glorieuse pour quitter la vie sans regret. Vous avez le bonheur de savoir où vos os doivent reposer.

Felix qui potuit mundi nutante ruinâ
quo jaceat jam scire loco.

Les nations iront révérer vos cendres à Ferney et cet endroit, illustré par votre séjour, deviendra un lieu de pèlerinage pour tout ce qui sait apprécier le génie.

Quant à moi, je n'ai pu encore établir mon gîte dans la Lampedouse, je n'ai pu y bâtir mon tombeau et je ne sais si la mort ne me surprendra pas en chemin. Je n'aurais que le regret de ne vous avoir pas vu et de n'avoir pu vous dire combien je vous suis respectueusement attaché.

(1) Beaumarchais.

XIV

A Paris, ce 1er janvier 1777.

Il est d'usage, Monsieur, au premier jour de l'an de se rappeler au souvenir de ses amis. Recevez donc mes compliments et souhaits.

J'étais autrefois votre bureau d'adresses. Je vous offre le même service et lorsque vous aurez à m'écrire et que vous voudrez m'adresser des paquets pour vos amis, vous pouvez les mettre sous l'enveloppe de *M. le Seurre, premier commis de M. Bertin, ministre et secrétaire d'Etat*, avec qui je suis fort lié et qui m'a promis de me rendre très fidèlement tout ce qui lui arrivera.

Permettez, je vous prie, que Mme Denis reçoive ici mes hommages et mes vœux.

J'ai l'honneur d'être, avec un attachement respectueux, Monsieur, etc. (1).

XV

A Paris, ce 5 février 1777.

Comment pouvez-vous croire, Monsieur, que je puisse jamais cesser de vous être tendrement attaché? Votre amitié m'honore trop pour ne pas la cultiver avec soin. C'est dans vos ouvrages que j'ai appris à lire, à écrire, à penser, et c'est dans eux que je puise les consolations nécessaires à ma situation. Je n'ai eu le bonheur de vous voir qu'une seule fois, rue Traversière, à l'occasion de quelques vers que j'avais hasardés pour une dame moins célèbre encore par son mérite personnel que par les liaisons honorables qu'elle a eues avec vous (2); car un grand homme fait rejaillir sa gloire sur tout ce qui l'environne, et si un de vos gens s'annonçait à Paris pour vous appartenir, il n'y a personne qui ne l'accueillît d'un salut et qui ne s'empressât à le voir et à l'entendre parler sur le maître qu'il a le bonheur de servir.

Les places que j'ai occupées m'ont fourni l'occasion de vous être de quelque utilité, et vous m'avez donné des marques si précieuses de bonté que je ne les oublierai de ma vie.

Il est vrai que M. Linguet a quitté la France. Il est à Maës-

(1) Réponse de Voltaire le 24 janvier.
(2) Mme du Châtelet.

tricht, où il compose un journal (1), mais je doute qu'on le laisse entrer à Paris. Je n'ai point eu de ses nouvelles depuis son départ, je ne sais s'il sera tranquille dans ce pays et si les ennemis qu'il s'est faits, autant par la supériorité de ses talents que par son imprudence, n'iront pas y troubler son repos.

Mais à propos du journal, ne voilà-t-il pas Palissot et Clément qui vont s'escrimer en ce genre (2)? Les philosophes ne seront sûrement point ménagés par eux. J'espère que le premier inspirera au second le respect qu'on vous doit.

Le petit Fréron (3) a autant de malice et moins de talents que son père, malgré le secours de l'abbé Grosier.

Entre nous, M. de la Harpe a pris un ton trop fier et trop haut (4). Il a raison dans le fond et tort dans la forme. Ses observations sont justes, mais l'humeur gâte tout.

Vous voyez, Monsieur, que, dans ma retraite, je m'amuse des querelles littéraires sans y prendre part. Je m'exerce même à écrire ou plutôt à dicter, car ma vue affaiblie ne me permet guère de manier la plume. Je viens de finir un petit ouvrage que j'irai vous lire ce printemps, si l'accès de Ferney m'est ouvert; car on dit que vous admettez bien peu de personnes dans ce sanctuaire.

Sans doute, comme vous le dites, les lettres consolent de bien des choses, mais elles ne consolent pas de toutes. Il y a des plaies qui se referment difficilement. Ma philosophie ne va pas jusque-là. Elle me porte à fuir les hommes. Je fais bâtir mon ermitage à Lampedouse, je le choisirais près de vous, si le climat y était moins rigoureux. J'ai le cœur et la tête chaudes, mais mon corps ne peut résister aux impressions du froid.

Conservez-moi votre amitié, elle fait le bonheur de ma vie (5).

MARIN.

(1) *Les Annales politiques et littéraires.*
(2) Dans *le Journal français.*
(3) Il continuait *l'Année littéraire* avec l'abbé Royou, Geoffroy, et cet abbé Grosier, dont il est fait mention à ce propos dans les *Mémoires secrets* du 4 décembre 1776 et du 26 décembre 1777. Ce Grosier se brouilla avec Fréron fils au commencement de 1779. Il prit alors en mains *le Journal de Trévoux* sous le titre de *Journal de littérature, sciences et arts.*
(4) Dans *le Journal de politique et de littérature* de Mallet du Pan.
(5) Marin dut écrire encore une fois à Voltaire vers la fin de 1777. Le patriarche lui répondit le 16 janvier 1778.

LA TOISON D'OR

(*Suite* [1])

—

VI

Marguerite n'était pas romantique, et ne mêlait aucune réminiscence de lecture à ses émois. Cela inquiétait Raymond, peu habitué à tant de sincérité.

— Mais non, lui dit-elle, je ne suis pas jalouse des maîtresses que tu as eues avant moi; je leur sais même gré de ce qu'elles t'ont appris.

— C'est vrai, répondit-il, l'amour, cela s'apprend comme le piano. Mais il faut être doué. Tu es saine comme un bel animal.

Il voulut savoir aussi si elle le tromperait volontiers.

— Mais non, puisque je t'ai choisi, et que tu réponds à ma chair. Les femmes trompent leurs maris insuffisants, leurs amants, lorsqu'elles ne les ont pris que par intérêt ou vanité; mais, crois-moi, jamais elles ne trompent celui qu'elles ont choisi, et, après expérience, gardé.

— Eh bien! reprit Raymond, garde-moi définitivement. Quel bonheur ce serait de vivre avec toi à toutes les heures!

Mais, elle éclata de rire.

— Ah, non! tu n'as aucune fortune; notre vie serait misérable, et je ne suis pas habituée aux privations. Non, restons ainsi... et, lorsque nous ne nous aimerons plus, je me marierai.

Quoique cette réponse correspondît aux désirs secrets de Raymond, il se sentit blessé dans son amour-propre. Il eût voulu que Marguerite souffrît à la pensée d'être, un jour, séparée de lui.

« Cette femme, se dit-il, n'a aucune imagination sentimentale. Peut-être est-il nécessaire de posséder une âme cultivée pour que cette suggestion s'impose à la chair. Mais, quelquefois, et

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 259.

c'est plus grave et plus durable, c'est la chair qui impose son vouloir aux sentiments. »

Raymond mit silencieusement ses lèvres aux lèvres de Marguerite : longue et savante possession qui la troubla davantage que les plus belles strophes des poètes.

Comme elle semblait songeuse, la tête appuyée sur la poitrine de Raymond :

— Qu'as-tu? lui demanda-t-il.

— Je ne sais pas, répondit-elle, je suis illuminée... Ma chair est morte, et pourtant te voudrait encore... Fais de moi ce que tu voudras.

Raymond l'approcha de lui, mettant toute son énergie, toute sa conscience, à la vouloir réjouir. Marguerite embaumait comme un brasier où l'on aurait jeté quelques pincées d'encens.

Les rideaux sont clos : par l'interstice se glisse un peu de la lumière déjà claire de mars. Le feu de boulets, qui est bleu comme du punch, illumine la chair nue de Marguerite. Elle demeure là, assise sur un tabouret, la tête cachée sous ses cheveux dorés. A quoi songe-t-elle?

Il pleut maintenant. Raymond, qui vient de quitter Marguerite, près de Notre-Dame, refait machinalement le même chemin; il enjambe des flaques d'eau; les maisons se reflètent sur le pavé comme dans des glaces; les rues sont des miroirs: les tramways du quai giclent leurs étincelles électriques. Il s'arrête un instant, pour regarder en lui-même l'image de Marguerite, éclairée par le dernier rayon du soleil, avant la pluie. Jamais il n'oubliera cette expression de gravité réjouie, de fraîcheur lasse et pourtant si vivante : les femmes ne sont vraiment fraîches et reposées qu'après l'amour. Fraîcheur des feuilles vertes après l'orage. Il s'isole sous son parapluie, indifférent à toutes les croupes qui passent, gardant à la bouche et dans ses moustaches la saveur de l'amour.

Et le soir, las, enfin las, ses yeux se ferment sur toutes ces images, la vie s'éteint en lui, par degrés; il éprouve cette sensation familière d'une descente vertigineuse dans un puits et s'abandonne à cette hallucination. Il perçoit encore vaguement le petit bruit de combustion que fait sa lampe, le martèlement, à cloche-pied un peu, de son réveil. Puis, c'est le silence, le

vrai silence de la campagne, où on n'entend plus que le bruit de ses propres artères ; et toujours cette descente vertigineuse qui l'emporte sous la terre, lui, son lit, sa chambre, la maison, la rue, et sa vie tout entière. C'est donc si loin, le sommeil ?

Marguerite fut quelques semaines sans revenir, sans même donner de ses nouvelles : Raymond la crut définitivement perdue pour lui et se torturait l'esprit à chercher les raisons de cette fuite. Il ne voulait s'arrêter à aucune, et attendit.

Cette absence aggrava encore son attachement pour Marguerite, et il se répétait à chaque minute : « Jamais je ne retrouverai une aussi belle maîtresse, aussi sensuelle... elle commençait à m'aimer. Que se passe-t-il donc dans la tête des femmes ? C'est incohérent.... »

Madeleine, qui le voyait triste, et n'y comprenait rien, se faisait plus tendre pour le consoler. Cette tendresse, qu'il ne méritait pas, indignait Raymond contre lui-même : il eût voulu pouvoir dire ce qui le faisait souffrir, être sincère. Mais il savait quelle blessure il eût faite à Madeleine, dont tout le bonheur était dans la confiance qu'elle avait mise en lui. Cette situation lui paraissait à la fois triste et amusante. Parfois, il lui était agréable d'avoir son secret, parfois l'hypocrisie lui pesait. Lorsque son inquiétude s'alourdissait, il devenait injuste envers Madeleine et presque brutal, comme s'il lui avait reproché d'être là. Souvent il parlait indirectement de Marguerite, la décrivait comme un objet d'art : alors son corps électrique surgissait devant lui ; il fermait les yeux et laissait s'approcher le fantôme. Il avançait les lèvres, comme pour baiser une patène d'or.

Raymond, en apparence, menait toujours la même vie et se maîtrisait assez pour que personne ne devinât sa grande inquiétude. Morangis le visitait, il visitait Morangis, puis il s'enfermait chez lui ; mais, au lieu de travailler, il écrivait de longues lettres à Marguerite, sans trop savoir si elles lui parviendraient. Lorsqu'il avait trouvé une expression belle et sincère de son trouble, il la copiait sur une petite fiche, pour lui, et la joie de s'être analysé atténuait sa douleur. Parfois même, il arrivait à chasser son obsession et à pouvoir écrire quelque article : la passion n'empêche pas les rouages de l'intelligence

de fonctionner; mis en mouvement, ils tournent et broient des idées. Il savait bien aussi que cette période de souffrance l'enrichissait de sensations nouvelles : ils les cultivait et les cueillait dans leur fraîche spontanéité.

Marthe vint le voir, une après-midi. Elle était satisfaite de sa vie et savait gré à son mari de la grande liberté qu'il lui laissait.

— J'ai beaucoup réfléchi, dit-elle : je ne me donnerai jamais qu'aux hommes qui ne m'aimeront pas : cela m'évitera des ennuis et des catastrophes.

— C'est une sage résolution. Peut-être la sérénité vaut-elle mieux que ce trouble magnifique que donne l'amour.

Et, songeant que cela lui serait une distraction, il s'approcha de Marthe, qui consentit, puisqu'il ne l'aimait pas.

— J'aurais pu vous aimer, si je l'avais voulu : il suffit de vouloir.

Et à lui-même :

« J'ai voulu persuader à Marguerite que je l'aimais. Je l'aime. »

Ils se reposaient sur le divan, feuilletant des livres. Marthe en voulait emporter pour ses soirées.

— Non, pas de vers, dit-elle; c'est toujours la même chose. Des romans, de vrais romans bien compliqués, où on se tue beaucoup, où on se perd et où on se retrouve.

— Quelque absurde que soit un roman, il n'atteint pas encore l'absurdité de la vie... Voilà toute la série des nouveautés. Choisissez; l'auteur est la garantie du genre : les romanciers écrivent toujours le même livre. Moi, je ne lis pas de romans; ceux que nous faisons maintenant auront peut-être quelque intérêt dans quelques siècles : on saura par eux quelle fut la vie à notre époque : les décors, la couleur des robes, des chapeaux, notre façon d'aimer, ce qui se dit au lit. Et encore, cela, non, personne n'ose le dire. On devrait oser.

Raymond se parlait encore à lui-même : « Est-ce étrange la vie. Me voilà assis sur ce divan, près d'une jeune femme, dont je viens de me réjouir (ce traitement est excellent d'ailleurs, et a dissipé ma tristesse), tandis que Marguerite, que j'aime, est peut-être malade, et que Madeleine pense à moi avec inquiétude. Mais, mon amour pour Marguerite n'a rien à voir avec ces rapides conjonctious. Il semble qu'il y ait dans le

fait de posséder une autre femme, comme une sorte de sacrilège : idée religieuse, basée sur le sacrement. Si j'ai un amour en moi, je l'emporte avec moi, jusque dans le lit et dans la chair d'une femme de rencontre. On pourrait même dissocier l'idée d'amour de l'idée de possession... »

Marthe, quelques livres sous le bras, allait partir, lorsque Morangis entra.

— Quel dommage, lui dit Raymond, que tu ne sois pas entré une demi-heure plus tôt : tu aurais entendu Madame faire ton éloge.

Et lorsque Marthe, un peu étonnée de ce mensonge, fut partie :

— Je venais justement te confier, dit Morangis, que je suis amoureux d'elle.

— Ne le lui avoue pas. Ce serait le plus sûr moyen de te perdre : elle a horreur de la passion. Mais elle ne déteste pas qu'on la désire, et, si tu veux mettre de côté tes déclarations...

Cette chose si simple : éveiller la curiosité de Marthe et son désir, paraissait à Morangis une entreprise surhumaine ; il comptait beaucoup sur Raymond pour le secourir. Ce que Raymond lui promit en souriant.

« Marthe, se demanda-t-il, aurait-elle les qualités d'une fille publique, instinctivement, ou serait-ce moi qui lui aurais donné ces goûts ? Eduquée par de pieuses religieuses, je me suis amusé, à mesure, à défaire tout leur ouvrage, lui disant que ses maîtresses, comme plus tard ses amis et ses amies, se contenteraient d'une douce hypocrisie. C'est cela qui est beau, que personne ne peut pénétrer au sincère de nous-mêmes. J'ai voulu faire de cette enfant ce qu'étaient les femmes du XVIIIe siècle ; mais je n'ai pas pu lui donner l'amour des lettres. Elle a un goût instinctif pour tout ce qui est vulgaire et feuilletonnesque, pour les histoires de crimes. Elle aimerait peut-être à voir pour de bon des scènes de carnage. Oh ! la sensibilité des femmes est, en général, bien plus robuste que la nôtre : elles supportent la douleur physique mieux que nous. Quant aux douleurs morales, elles en porteraient de quoi écraser dix hommes.

« Mais ce goût, abstrait presque, pour les récits de mort et de meurtre, je le comprends : c'est une excitation sexuelle bien puissante que m'a donnée la deuxième partie de *Stello*. Ima-

ginativement, je ne sais pas de spectacle plus émotionnant que le meurtre, et mon esprit s'est souvent représenté des images de guillotinades. Posséder ces femmes presque nues, qui vont mourir, ces femmes qui vont à la mort, décolletées comme pour un bal. Et puis, ces exécutions de 93 ont un caractère rituel ; ce n'est pas du massacre, c'est du meurtre organisé en spectacle. Songer à ces seins qui s'écrasent, à ces moissons de chairs blanches.... on sent que la vie est riche et belle. Que de couples, à l'âme sensible, se sont, à ces minutes et devant ce spectacle tragique, cherché et pressé la main, dit tout bas de voluptueuses paroles, peut-être. — L'image de la mort surexcite l'amour. »

Ce soir-là, Raymond écrivit à Marguerite une lettre où il exagérait sa douleur et son inquiétude. Il essaya aussi de noter quelques souvenirs fugaces. « Mais à quoi bon, se dit-il, écrire les mille petites sensations de sa vie : peut-être vaut-il mieux laisser s'opérer, dans sa mémoire, l'élimination nécessaire. Alors, de mes émotions surnageront, seules, celles qui doivent définitivement demeurer en moi : que les autres tombent, petits cailloux obscurs, au fond de mon cœur.

« En réalité, s'avouait-il, je suis plus littérateur qu'amant, ne je ne suis amant que par curiosité envers moi-même : je et m'intéresse qu'à moi-même, au secret de ma vie intérieure. »

VII

Marguerite entra, baisa Raymond à la bouche, longuement, en fermant les yeux, puis s'assit sur le fauteuil d'osier, près de la croisée. Elle était toute pâle et amaigrie.

— Pourquoi ne m'as-tu pas écrit? interrogea Raymond.

— J'ai bien failli ne plus te revoir, répondit-elle. Puis, après un silence :

— Je voulais me marier : c'était une solution. Ainsi, je gardais près de moi, pour toujours, — notre enfant.... Oui, j'ai hésité, mais je n'ai pu me résoudre à te sacrifier pour une chose incertaine. Je me suis aperçu que je tenais beaucoup à toi. Et me voilà, encore un peu malade, mais libre encore pour quelques mois. Personne, ajouta-t-elle, ne se doute de rien. George est venu : il pleurait de me voir si malade. Est-ce ridicule, cette situation !

Cette image de Georges, au chevet de Marguerite, dans cette circonstance, amusait Raymond. Cet homme qui console une femme de ce qu'elle l'a trompé !

— Sa présence m'était odieuse, dit Marguerite ; et j'étais heureuse de risquer ma vie pour me libérer de lui, momentanément, hélas !

Risquer sa vie ! Oui, les jeunes filles peuvent jouer à l'amour, mais il ne faut pas qu'elles en gardent de traces. Marguerite raconta ses angoisses, les jours qu'elle avait passés, attendant l'habituelle épave. Certitude. Alors : se résigner ; et c'était le mariage, avec, comme consolation, le mensonge presque délicieux de cet enfant. Ou bien, agir, et retrouver sa liberté. C'est ce qu'elle avait fait, sans vouloir enchaîner personne à ses risques et à sa responsabilité.

Raymond trouva cela admirable, et le lui dit. Elle était plus belle qu'elle ne l'avait jamais été, si pâle sous ses cheveux roux. Longtemps encore, elle parla, donnant mille détails. Elle avait tellement souffert qu'un instant elle avait cru qu'elle allait mourir. Et au fond d'elle-même, cette tristesse et ce regret de cet être qui eût perpétué auprès d'elle le souvenir des meilleures heures de sa vie.

— Peut-être, ai-je été folle ; combien de mois d'amour ce sacrifice me vaudra-t-il ?

Raymond regardait la lumière qui bougeait à ses lèvres, écoutait sa voix qui se brisait sur ses dents comme sur de petits cailloux.

— Tu devrais me haïr, lui dit-il, en caressant sa gorge.

— Non, répondit-elle gravement. Et même serais-je morte par ta faute, que je n'aurais éprouvé qu'un regret : celui de te quitter.

Raymond but ces mots avec recueillement ; il voulut boire aussi à la bouche qui les avait prononcés. Et, longtemps, ils demeurèrent serrés l'un contre l'autre, sans se parler, heureux de s'être enfin retrouvés, et comprenant que quelque chose de nouveau naissait en eux : un sentiment plus doux et plus fort que le désir.

Jusqu'ici, ils n'avaient été que des amants, satisfaits l'un de l'autre. Aujourd'hui, après une si longue absence, ils ne sontent pas à se posséder et trouvent une sensation de plénitude à être seulement l'un près de l'autre.

— Et vois, ajouta Marguerite : c'est même presque sans regret que je te quitte ; il me semble que je ne te quitte, en réalité, pas.

Par sa fenêtre, Raymond la vit monter en voiture, son corps, un instant plié, la croupe bien dessinée.

Elle avait apporté des fleurs : des roses rouges, qu'elle avait jetées sur sa table. Il n'y toucha pas, ne voulant pas effacer le geste qui les avait posées là.

Enfin, il avait retrouvé Marguerite et la bonne odeur de sa chair ; même elle revenait à lui avec un parfum nouveau de tendresse un peu inquiétant. Mais il trouva cependant que c'était bien ainsi, et n'eut qu'un vague regret de son enfant, à jamais égaré dans les limbes. Une chose certaine : Marguerite l'aimait, et à son contentement se mêlait une sorte de crainte égoïste pour la liberté de sa vie. La présence de Georges le rassura. Est-ce étrange ! Maintenant qu'il était sûr que Marguerite l'aimait, il eût éprouvé moins de peine à s'en séparer. Il était seulement curieux de voir si l'amante gagnerait à cette aggravation sentimentale. Sans doute. Alors la vie lui réservait quelques mois splendides, dont il ne voulait perdre aucune minute.

Toutes ses lampes et bougies allumées, Raymond s'habilla. Il dînait chez le poète Saint-Clerc.

Il aimait cette heure crépusculaire où l'on se promène dans sa chambre, en se parlant à soi-même. Comme on sent qu'on travaillerait avec plaisir à cette minute où il faut partir ! C'est aussi une petite fièvre d'incertitude. Que sera cette soirée ?

Le poète Saint-Clerc avait rempli ses salons de tout ce que la littérature a produit de poètes médiocres : il s'en trouvait grandi.

On mangea mal, on but plus mal encore ; mais il fut récité beaucoup de vers : déluge de cœurs, d'âmes, de roses et d'amour.

M. de Saint-Clerc récitait :

> Je suis le désespoir en costume de roi
>
> . . . .

avec tant de sincérité ridicule qu'on n'avait même pas envie de rire. Marthe, peinée, regardait Raymond, qui se taisait, attendant qu'un mouvement d'enthousiasme de tous ces porte-lyres

en démence lui permît de s'évader et de fuir avec sa jeune amie. Ils partirent, se réfugièrent dans un coin du salon et parlèrent d'eux-mêmes, tandis que la ridicule Académie prenait cette importante résolution de réunir tous leurs poèmes en un immense volume et de le répandre dans l'univers. Oui, secouer toute cette poésie sur le monde, disait Saint-Clerc, comme l'arbre de la science du beau, afin que ses fleurs tombent dans la vie même.

Madeleine et Raymond étaient tristes, Madeleine devinant, sans pouvoir s'en expliquer la raison, que Raymond s'éloignait d'elle ; Raymond s'en voulant à lui-même de l'injustice qu'il faisait à Madeleine de ne plus l'aimer. Il était au bout de l'ironie qui le faisait se raconter indirectement, il eût voulu pouvoir être sincère, mais il n'eut pas cette faiblesse.

— La religion, dit-elle, était une belle invention : elle permettait aux femmes de supporter toutes les détresses et tous les abandons, d'attendre.

— La prière, reprit Raymond, est un moyen de culture de soi. Combien de femmes, par la prière, c'est-à-dire par l'analyse de leurs sentiments, se sont développées, en se parlant et en se repondant ainsi à elles-mêmes. La prière, c'est aussi l'expression du désir. Certains, hommes et femmes en arrivent à l'incubat ou au succubat, et ce degré d'intimité avec Jésus et Marie, ces visites nocturnes, c'est le plus haut degré de la sainteté. Ces copulations mystiques ont le velours de nos naturelles possessions ; c'est, sous l'apparence de choses divines, nos humaines pollutions. Oh ! la prière de ces prêtres exaltés, qui s'élève comme un mât insensé tiré par les mille cordes du désir ! Le paradis qu'ils réclament, c'est, sans qu'ils le sachent, ces malheureux, un ventre où se réfugier. Au fond, ces déglutitions mystiques sont répugnantes. A-t-on jamais songé au cannibalisme qu'est la communion, cette manducation de la chair d'un homme ? Et ce contact d'un dieu avec des muqueuses et des entrailles ?... Dire que des pays entiers sont tyrannisés par cette hostie symbolique ! Cela fait songer à ce conte d'Andersen, où l'on voit des tailleurs cousant d'invisibles et somptueux costumes. La foi est une suggestion qu'il faut sans cesse entretenir.

Oh ! une autre vie, Madeleine, quelle pensée désespérante !

Ma grande consolation, je la trouve dans cette certitude de ne jamais reparaître nulle part, avec cette maladie de la conscience, perpétuel réflecteur de soi-même. Je veux bien être des fleurs, des feuilles, des fruits ou des branches, mais ne pas le savoir : on me respirera, on me cueillera, on me déchirera, mais je ne serai plus rien qu'une petite palpitation inconsciente de la vie.

Enfin, Marguerite vint. Raymond la voulut, mais elle fit « non » de la tête avec un peu de tristesse dans les yeux :

— Je suis... malade, dit-elle.

— Tant que cela ?

— Oui. Très, aujourd'hui.

— Qu'importe ! je t'assure que cela ne fait rien.

Elle se déshabilla. C'était pour Raymond un toujours agréable spectacle, cette chair blanche qui apparaissait peu à peu, de plus en plus secrète. D'un ruban de moire noire attaché à son corset, une mousseline, qu'elle chevauchait, buvait son sang.

. . . .

Elle dit à Raymond, au moment où sa chair allait s'éclairer, comme une eau agitée qui enfin se clarifie : « Donne-moi la main ! » oui, pour l'aider à atteindre le sommet de la joie. Quelques poètes seuls ont osé noter ces sensations secrètes, en des livres défendus. La volupté, qui jadis était un art qu'on enseignait, est maintenant abandonnée à l'inspiration de chacun, et cela se résume bien souvent à de pauvres et fugitives joies, mal calculées.

Comme Raymond ne disposait que de quelques heures, dans ses rencontres avec Marguerite, et que huit ou quinze jours d'absence ne lui laissaient plus de maîtrise sur son tempérament, il avait soin, la veille de ces visites, de se dépenser un peu auprès de Madeleine. Alors, c'étaient, avec Marguerite, les longs combats nerveux, qui la laissaient épuisée, morte, et vraiment si blessée à ce jeu qu'elle était obligée de s'en retourner en voiture.

Rousse comme l'automne, Marguerite était, comme toutes les rousses, une ensorceleuse. Dès le premier heurt elle s'extasiait, se brûlait avec des cris très doux de damnée. Puis, à peine refroidie, elle se piquait à nouveau, et, graduait elle-

même ses exaltations jusqu'à ce que la seule contraction de ses muscles fît flamber toute sa chair et la clouât définitivement à l'arbre d'amour.

Ou, couchée sur le ventre et pressée par le coin de fer, elle semblait battre des ailes blanches, comme un cygne qui sort de l'eau. Minutes électriques : pressée, elle se détendait en soubresauts rythmiques, comme un ressort qui obéit à la main.

Et Raymond, à ces moments mêmes, ivre du parfum de Marguerite, admirait cependant les prodiges de son mécanisme et les notait ainsi en lui-même :

« Je la tiens embrassée comme un hêtre lisse, ses seins dans chacune de mes mains, sa croupe écrasant mon ventre : je participe à tous ses mouvements. On dirait une bielle lente et merveilleuse. Le mouvement de nos deux joies associées se fait comme intérieur, nous immobilise, graves. Il devient si intense qu'un même élan nous soulève ; elle m'entraîne et m'abandonne. Alors, le modérateur enlevé, l'échappement libre, elle se précipite par saccades, et tombe, à bout de chaînes, au fond de sa joie.

« Je songe aussi aux roses du soir, dont on respire les mille lèvres, dont on broute le parfum et la chair mouillée. Il ne reste plus que les sépales moussus, griffes qui pinçaient et agrippaient la fleur comme la pierre d'une bague. De l'amour bu, il ne reste aussi aux lèvres que l'odeur tiède et dorée : la fleur broutée un peu s'est refermée, enserrée dans ses sépales d'or. »

Marguerite s'est réhabillée, a repris sa forme du dehors, baissé sa voilette, qu'elle relève, une fois encore, pour le baiser d'adieu.

Ils ne se sont presque rien dit. Ils se savent nécessaires l'un à l'autre, irremplaçables l'un pour l'autre. Si dissemblables mentalement, la sympathie mutuelle de leur chair les a pourtant approchés si près l'un de l'autre qu'ils ne pourront peut-être jamais se séparer. Ils ne se sont presque rien dit. Et, en effet, ils n'ont rien à se dire : c'est leur chair qui a le mieux parlé.

Seul, dans un demi-sommeil pareil à l'engourdissement du matin, Raymond revivait par fragments les minutes exaltées. Il songeait : « Les sensations qu'éprouvent les femmes dans

l'amour nous paraissent excessives, mais, la tempête passée, l'arbre se souvient-il du coup de vent qui a baisé le dessous velouté de toutes ses feuilles? Les femmes ne songent pas à capter l'image de leurs émotions. C'est se priver de ce qu'il y a peut-être de plus important dans la vie : la reverbération du souvenir. »

Cependant la chair de Marguerite se souvient, puisque son amour n'est, en somme, qu'une sorte de reconnaissance physique : grâce à cet état de plénitude physique, un peu d'âme a fleuri en elle, une lueur de conscience.

Il faisait presque nuit maintenant ; une buée dorée traînait encore dans le crépuscule qui s'éteignait. Raymond s'assit à son bureau, et écrivit, sans souci de grand art, quelques vers innocemment sensuels.

VIII

Lorsqu'il entra, Madeleine était à son piano. De la main, il lui fit signe de continuer sa musique et vint s'asseoir près du feu sur un petit fauteuil bas. Les yeux fixés sur le feu qui se nimbait de flammes bleues, il revivait encore la journée splendide. Etat délicieux de fatigue où on ne pense plus à rien de précis, où les sensations extérieures pénètrent en nous comme à tâtons et à pas de velours.

Mais Madeleine l'interrogea. Alors Raymond se raconta, sincèrement, en souriant, sachant bien qu'elle ne le croirait pas, puisqu'il disait la vérité. Cette cruauté le réjouissait. On est féroce, quand on est heureux.

Madeleine se leva, et il suivit un instant des yeux la longue traîne de sa robe, étonné que son amie fût si belle encore et qu'il ne l'aimât plus. Etait-il possible qu'il ait été jadis troublé par cette même voix qui le laissait maintenant indifférent, par cette même démarche majestueuse qui lui était devenue trop familière?

Il sentait aussi que Madeleine était trop sûre de lui et il voulait lui démontrer que la possibilité de sa part d'aimer une autre femme était concevable et pas monstrueuse, en somme. Ne l'avait-il pas aimée, quelques années : il gardait pour elle une réelle tendresse sentimentale, mais il ne fallait pas que cette affection durable fût cependant une entrave à son

développement cérébral (disait-il, hypocritement), à sa curiosité.

« Si, un jour, pensait-il, elle venait à tout apprendre, il ne fallait pas qu'elle pût m'accuser de trahison. Et puis vraiment, pour ne pas trahir les autres, faut-il donc se trahir soi-même ? Je n'ai fait vœu d'aucun renoncement. »

— Ce serait vrai, dit-il, ma chère Madeleine, que ce ne serait pas abominable. Crois-tu donc que la possession d'une femme nous lie à elle éternellement (c'est-à-dire pour toute la vie)? Il y a des femmes qui m'ont donné le meilleur d'elles-mêmes, et même tout leur être du moment : je ne sais plus leur nom. Je ne veux pas fermer mon âme à clef; elle demeure ouverte à tous les hasards, accueillante à toutes les visiteuses.

— Tes visiteuses, Raymond, t'apporteront toujours la même chose.

— Non, Madeleine; chaque abeille apporte un pollen nouveau à la fleur qu'elle visite. Les fleurs aiment à être visitées; les abeilles la diversité des corolles.

Par une sorte d'honnêteté, il poussait Madeleine à l'inconstance : le poids de ces deux amours lui pesait et la fidélité acquise de Madeleine l'accablait. « Elle n'a donc aucune curiosité nouvelle? C'est absurde de toujours brouter le même trèfle dans le même champ ! »

— Ce sont des paradoxes, mon ami, reprit Madeleine, avec une gravité calme. Mets-les dans ta littérature, mais pas dans notre vie.

— Pas dans notre vie? Pourquoi ? Tout doit entrer dans la vie ; la vie est l'épreuve nécessaire des paradoxes.

Après un silence, Raymond guida discrètement la conversation vers une discussion moins directement personnelle.

— Pourquoi, demanda-t-il, a-t-on associé ces deux idées : le nu et l'amour? Les femmes réservent la contemplation de leur beauté à ceux qui leur ont juré un amour éternel. Peut-être ne les aimerait-on pas, sentimentalement, sans cette réserve exclusive.

Mais Madeleine trouvait que c'était bien ainsi, et qu'il valait mieux cacher le nu, si rarement esthétique :

— C'est d'ailleurs, mon cher Raymond, cette impossibilité, cette réserve, qui créent et alimentent ton désir. Si tu vivais

parmi un troupeau de femmes nues, même très belles, tu n'aurais bientôt plus pour elles ni curiosité ni désir.

Elle réfléchit un instant, et continua :

— Ma chair t'est sans doute trop connue... Les hommes sont ainsi, et tandis que la possession nous attache définitivement à eux, elle les détache de nous. Ce sera éternellement ainsi. Il faut se résigner, puisque c'est physiologique.

— Peut-être, reprit Raymond ; on n'est pas responsable de ses affections. Ne plus aimer une femme, il semble que ce soit, de la part d'un homme, une détermination volontaire, une résolution méchante pour la faire souffrir. Non. Il est seulement regrettable que l'amour ne meure pas en même temps chez les deux amants. Alors, il est toujours dangereux de baser sa vie sur l'amour.

Et Raymond sourit parce que tout à coup il avait réfléchi que, dans deux ans, il n'aimerait plus Marguerite. Cependant, il devinait en lui le désir obscur de se l'attacher définitivement. Mais il était trop maître de lui, trop aux écoutes de ses sentiments, pour prendre une brusque détermination : il attendrait les événements, il attendrait peut-être que l'occasion lui ait échappé, pour s'en faire souffrir quelques mois, puis s'en consoler et s'en réjouir. Ce qui importe le plus, c'est de ne pas entraver les hasards de l'avenir.

« Ne suis-je pas le maître de la situation? Marguerite m'aime. Cette assurance redonne à mon intelligence toute sa lucidité. »

IX

Presque chaque jour, maintenant, Marguerite venait visiter Raymond qui l'attendait, en se donnant l'illusion de travailler. Mais il n'écrivait guère que des articles obligés, qu'il devait fournir à date fixe, son gagne-pain d'ailleurs. Il faisait cela mécaniquement et trouvait les idées nécessaires dans le réservoir de son subconscient. Le Raymond qui écrivait alors était un être presque tout à fait étranger au Raymond qui attendait le baiser de Marguerite.

Marguerite était là, depuis une demi-heure. Raymond, à genoux à ses pieds sur un coussin, la regardait avec une grave insistance, étonné de l'expression illuminée de son visage.

— Sais-tu, lui dit-il, que tu es très belle aujourd'hui?

— Je suis belle pour toi, Raymond. Prends-moi... Prends-moi pour toujours, dit-elle, timidement.

Et comme Raymond ne répondait pas :

— Oui, il y a un mois, peut-être, je te raillais, lorsque tu me demandais de vivre avec toi : je te demande pardon de ce que j'ai pu te dire de blessant. Aujourd'hui, mon ami, c'est moi qui t'offre toute ma vie.

— Mais, ma chère Marguerite, je ne suis pas plus riche aujourd'hui qu'hier.

— Qu'importe, la plus grande privation serait d'être privée de toi.

Instinctivement, à cette proposition qui flattait son amour-propre, Raymond eut cependant un mouvement de recul ; effrayé de ce désir secret de son amie, il se défendit timidement.

— Ce serait pour toi, ma pauvre amie, une vie misérable, dont tu ne tarderais pas à te fatiguer. Notre amour souffrirait, en mourrait peut-être, insinua-t-il ironiquement.... Non, demeurons aussi longtemps que possible dans ce provisoire qui peut se prolonger.... Un jour viendra où notre complète réunion sera possible. Nous avons toute la vie devant nous.

Elle acquiesça d'un sourire un peu triste, et comme pour montrer à Raymond de quoi seraient emplies leurs heures de vie amoureuse, elle accabla son ami de tendresses, jusqu'à ce que, ayant donné toutes ses forces, elle s'endormit comme une enfant.

Longtemps, appuyé sur le coude, Raymond contempla le rythme un peu agité de sa gorge. Il mit la main sur le sein qui était nu et dont la fraise était froide et recueillie. Puis, sur sa bouche entr'ouverte, il posa ses lèvres tièdes. Marguerite, les yeux fermés encore, accueillit ce baiser, le continua.

Elle était si harmonieuse dans ce rythme de sa chair en émoi que Raymond, qui s'abandonnait au courant, l'admirait comme un spectacle où il eût été étranger. Il se disait que c'était « cela » l'art véritable, auprès duquel les Vénus du Louvre n'étaient que des momies. Si je formulais cette idée, peut-être serait-elle une suggestion pour d'autres sculpteurs que Newski : je me figure un marbre représentant deux beaux corps approchés à la minute du désir, l'homme enfermé dans la joie de la femme, l'expression grave de ces deux visages et de ces deux chairs. Réellement, ce serait émotionnant et chaste.

Puis, ce furent les délices de la toilette, tandis que le soir tombes ubitement, noyant les êtres et les choses : le dernier baiser se prolonge dans cette pénombre.

Rentrée chez elle, Marguerite, encore toute éblouie,fatiguée, défit son chapeau, d'un geste las, l'accrocha au bras d'une statue, et s'assit, silencieuse, à table, à sa place habituelle. On l'attendait. Elle se sentit si loin de tout ce monde qu'elle comprit le grand changement qui s'était opéré en elle.

Le regard triste de Georges qui semblait deviner quelque chose l'interrogea en vain : elle fixa ce regard avec innocence, indulgence et une certaine pitié :

« Est-ce ma faute s'il m'aime, se dit-elle, s'il souffre, comme je souffrirais si maintenant Raymond me dédaignait? Voilà près de cinq ans qu'il épie mon âme indifférente, et attend, avec une belle ténacité, que mon cœur s'ouvre à lui. » Mais comme, à cette minute, son âme était sereine et confiante, Marguerite fut plus aimable pour Georges qu'elle ne l'avait jamais été; ses yeux brillaient : la dilatation de ses prunelles ne s'étant pas encore refermée. Georges y lut peut-être un espoir de tendresses futures. Lorsque la conversation fut devenue générale, Marguerite s'absorba en elle-même, se réfugia dans ce bonheur secret : se souvenir.

Penchée à la fenêtre, elle semblait regarder le mouvement de la rue. Elle se demandait : « Que fait Raymond, à cet instant? Si j'étais auprès de lui, comme cette soirée serait douce et qu'il ferait bon sentir ses lèvres brûler et rafraîchir ma chair! » Un peu de haine lui vint pour tous ces gens qui l'entouraient, l'emprisonnaient de leurs tendresses tyranniques.

Un ami de Georges s'approcha d'elle, et familièrement lui mit la main sur l'épaule, en lui disant quelque banalité qu'elle n'entendit même pas. Mais Georges avait vu le geste, et reprocha brutalement à sa fiancée d'avoir supporté cette familiarité qu'elle ne devait permettre qu'à lui seul.

Alors, Marguerite s'indigna, et, brusquement, sans répondre un mot, sortit en claquant la porte derrière elle.

Lorsqu'elle rentra, calmée, Georges pleurait. Elle s'approcha de lui, le consola, et comme il lui prenait la main, les yeux suppliants et tristes, elle pleura aussi. Et jamais ils n'avaient été si éloignés l'un de l'autre. Cette réflexion amusa Margue-

rite, et, divinement, dans le calme du soir, elle éclata de rire comme une enfant.

X

Les femmes s'éprennent rarement des hommes à première vue : elles ne tiennent qu'à ceux qu'elles ont expérimentés. Toujours, au fond des grandes passions nées de la vie commune et que cette vie accentue, il y a une réelle cause physique. La psychologie de l'amour, c'est encore de la physiologie.

— Mon cher Raymond, disait Marguerite, si j'étais très riche, tu m'épouserais peut-être. Maintenant c'est moi qui ai peur de te perdre. Te souviens-tu du jour où je te dis qu'il ne fallait pas m'aimer, parce que ce serait te faire souffrir inutilement ? C'est moi qui souffre, parce que je sais bien qu'il nous faudra nous quitter... mais je t'aime assez pour me priver de toi. J'accepterai que d'autres femmes t'aiment. Tu m'oublieras sans doute, mais tu sais bien que moi, je ne pourrai pas t'oublier.

Tous les moralistes ont dit que la femme était un être malfaisant, instinctivement mauvais. Les femmes sont admirables pour ceux qu'elles aiment et leur amour survit toujours à celui de leur compagnon. Les hommes disent : « Cette femme que j'aimais n'a répondu à mon amour que par du mépris. » Manque de réciprocité, voilà tout; c'est d'ailleurs une des choses les plus communes, les plus tristes et les plus tragiques qui soient au monde.

Ce fut pour Raymond une période merveilleuse de vie. Il ne voulait rien apprendre, rien étudier que Marguerite. Il savait bien le provisoire de cet état, et en jouissait comme d'une belle après-midi dans un parc enchanté où tout était nouveau : les formes, les couleurs et les odeurs des choses.

Aux heures de solitude, il avait un peu peur de son bonheur; ce qui jusque-là avait constitué sa vie : ses études, ses articles, ses romans imaginés, ne l'intéressait plus, depuis qu'il vivait, trop réellement peut-être. Son jugement tempéra cette impression : « Que la poussière tombe méthodiquement sur mes livres, se dit-il, et sur mon bureau, je serai bientôt heureux de retrouver toutes ces besognes, passe-temps de prisonnier, prisonnier de la vie. »

En dehors de Madeleine, qu'il affectionnait peut-être da-

vantage encore, depuis que le secret qu'il avait à lui cacher se faisait plus lourd, Raymond vivait très isolé, sans amis, sans confidents. Il savait si bien que sa vie n'intéresserait personne. On le disait réservé, dissimulé même. La dissimulation est une marque certaine de puissance et de maîtrise sur soi-même ; ce sont les êtres faibles qui se répandent dans les autres et se confessent. Ce qui est encore un manque de jugement. Raymond jugeait les hommes d'après lui-même, et il savait bien qu'au fond de toutes les âmes il y a une certaine méchanceté égoïste. L'égoïsme est la grande puissance de l'homme.

Que d'hommes vivent sans trop de heurts auprès d'une femme, et qui, à la minute même où ils lui sourient, désirent sa mort.

Etre aimé d'une femme, décidément, c'est être sa victime et son esclave : l'amour est une tyrannie.

« Mais, se dit Raymond, j'aime cela dans mon attachement pour Marguerite, que je sens qu'elle va m'échapper pour toujours. J'aime ce fugitif qui s'attarde ; et pourtant, sans ironie, je sais bien que je regretterai longtemps, toujours peut-être, la splendeur de sa chair. Si je voulais, elle abandonnerait toutes ses promesses pour moi : deux années de folie sensuelle et .... nous trouverions la mort. Ce serait peut-être la vraie sagesse. J'ai d'autres curiosités. Et puis, ne sera-ce pas beau, comme une tragédie antique, cette séparation volontaire, en pleine-mer d'amour? Quelle réalité vaudrait cela? »

On sonna.

— Une lettre, monsieur Raymond, dit la concierge.

— Merci.

C'était une lettre de Marguerite. Raymond l'ouvrit avec inquiétude. Marguerite, jusqu'ici, ne lui avait jamais écrit que de laconiques petits bleus, pour décommander des rendez-vous.

Il lut :

Mon bien aimé. — Peut-être as-tu compris hier qu'il y avait quelque chose de changé en moi : depuis quelques mois, je suis ta maîtresse, depuis hier seulement je me suis aperçue que je t'aimais. Comment te dire la plénitude de vie que j'éprouve ? J'ai une peur obscure que, malgré tes protestations, tu ne m'aimes pas vraiment. Je te parle avec sincérité ; je me suis donnée à toi, parce que j'étais lasse d'être seule, aussi parce que quelque chose souriait dans tes yeux tristes;

mais, alors que près de toi je me prêtais toute à toi, séparée de toi, je ne pensais plus à Raymond. Maintenant, tu es toujours présent à ma pensée. Si je mords à même une pêche, il me semble que c'est ta chair que je vais manger ; tout me fait songer à toi et je ne puis toucher ma gorge ou mon ventre sans être émue : tout cela est à toi. Si je veux lire quelque livre, mes yeux se posent dans les marges, larges et blanches, et c'est toi, toujours toi, qui t'y promènes, et je te suis dans cette promenade. On me parle, et c'est à toi que je réponds. A ces minutes-là, je sens que je suis belle et désirable, comme lorsque tu m'attires vers toi.

Demain, je te verrai. Je vais savourer la fièvre de l'attente : ce sera la fuite subreptice, sous un prétexte mensonger ; le départ, le corps léger, la chair purifiée pour toi, les cheveux en nuages d'or, mes petites mains bien au secret sous les gants. J'aurai un doux éblouissement, lorsque je t'aborderai, et ton baiser de bienvenue me fera pâlir et rougir.

Mais, Raymond, puis-je savoir ce que songe ton cœur ? Tu m'as longtemps accablée de tes protestations exagérées ; je souriais alors ; je ne te croyais pas, ou à peine. J'étais seulement un peu heureuse de te voir malade de moi. Me voilà prise au piège. Mais, quoi qu'il arrive, mon bien aimé, et même séparée de toi, par les nécessités de la vie, sois assuré que c'est à toi que j'appartiens. Je suis capable, sans faiblesse, de garder, auprès d'un autre, un pareil secret.....

« Cette lettre, on dirait que c'est moi qui l'ai écrite, observa Raymond. Les femmes sont ainsi ; lorsqu'elles aiment, elles imitent instinctivement celui qu'elles aiment. Mais elle est admirable, dit-il, en remettant cette lettre doucement dans son enveloppe. Elle a compris qu'il faudrait partir et souffrir. Mais, ainsi, elle gardera intacts ses souvenirs, et je ne la décevrai pas. Et pour moi, quelle joie de revivre, seul, cet autrefois !

« .... Ma joie et ma douleur sont à moi seul : personne n'y comprendra jamais rien, et cette femme qui m'aime est si loin de moi ! Il ne faut que se servir des autres, ne rien attendre d'eux. Les grands égoïstes seuls sont heureux ; les amoureux sont des égoïstes. Est-ce par solidarité qu'ils s'entr'égorgent ? Un homme et une femme se sourient, se mêlent et s'enveloppent d'eux-mêmes. Ils créent ainsi — et ils n'y songeaient certes pas — un troisième être, différent d'eux et qui ne les reconnaît pas. C'est beau. Imiter l'égoïsme des bêtes : avec quelle assurance elles vont seules dans la vie. »

Une semaine s'écoula sans visites et sans nouvelles de Mar-

guerite. Enfin, c'est elle. Raymond en éprouva plus de joie qu'il n'osait se l'avouer.

— Que s'est-il passé, interrogea-t-il ?

— .... Non, pas maintenant. Prends-moi, d'abord.

Et, déjà nue, elle entraîne Raymond vers le lit. Elle est bien, dit-elle, dans ce parfum de leurs chairs, qui ont donné leur secret. Elle a oublié tout ce qui n'est pas leur vie à eux deux et n'a d'autre désir que de demeurer longtemps ainsi près de Raymond, les seins, les mains et les genoux frais comme les fleurs après la pluie.

— J'ai traversé de bien pénibles heures, dit-elle. Depuis presque huit jours, ma mère me harcelait, me demandant pourquoi je retardais indéfiniment ce maudit mariage. J'ai répondu que je n'étais pas inspirée, pour le moment.

On s'est fâché, mais, pour qu'on me laisse en repos, j'ai repliqué que je ne voulais plus entendre parler de cette histoire. J'ai pleuré, et me suis montrée si malheureuse qu'à la fin on est venu me consoler, Georges comme les autres... Voilà, sans doute, quelques mois de liberté assurés.

Elle s'était levée, et, toute nue, jouait comme un enfant avec les moindres bibelots, ayant oublié qu'il faudrait partir dans quelques heures. Elle avait d'ailleurs déclaré à sa mère qu'elle dînerait chez une amie, irait au théâtre avec elle et rentrerait très tard; peut-être même, si cette amie le lui demandait, demeurerait-elle chez elle jusqu'au matin. Il ne fallait pas s'inquiéter.

— Que c'est bon d'être là, dit-elle...

— Reste prisonnière chez moi, Marguerite. On a vu, ajouta-t-il en souriant, des femmes s'installer pour une nuit chez un ami, et y demeurer toute une vie.

— Toute une vie! Ne me raille pas; ne me gâte pas cette soirée; laisse-moi m'imaginer que c'est vrai : je suis chez moi.

Elle fit du thé, trouva dans un tiroir des gâteaux secs. Ce fut le dîner.

— Maintenant, nous n'avons plus faim. Recouchons-nous, Raymond. Dîne de moi, de mes yeux, de mes lèvres, de mes seins et de mon ventre : rassasie-toi de moi. Je ne veux plus songer à l'avenir : je l'ai repoussé de la main, loin, loin, loin.

Jamais encore elle ne s'était montrée si lascive. Elle disait :

— Je voudrais que nous en mourrions.

Etendue sur le lit, tiède, son corps reçoit l'adieu du couchant. Devant cette chair splendide, d'une blancheur de lait, calme maintenant, et ému dans son intelligence, Raymond cherche à comprendre de quoi est fait l'attrait mystérieux de cet être qui repose près de lui, et qui, quelques instants auparavant, le dominait comme un cavalier son cheval. La joie la soulevait et c'était comme un divin galop, dans le soir, sur une grève au bord du flot dont il respirait le clapotis parfumé.

Les mains sous la nuque, Marguerite sommeille. Les lèvres collées aux mousses d'or de ses aisselles un peu moites, Raymond ferme les yeux et songe. Dans son cerveau, un peu ivre de fatigue, des souvenirs lointains resurgissent. Le voilà petit enfant dans un parc saturé de printemps, grisé de lilas; il passe sous une voûte de seringas à l'odeur exaltée. Ces violents arômes assourdissent son odorat. De petits détails surgissent avec l'étonnante précision d'une photographie; c'est la résurrection de toutes les sensations qui se sont, un instant, posées sur lui. Il revoit, dans une allée, cette branche trop lourde retenue par un collier de cuir que cravate un fil de fer. Ces deux tilleuls jumeaux qui mêlent leurs branches et leur fleurs : une chouette blanche y fuit la lumière, s'y recueille en un trou creusé dans le bois pourri. Quelquefois les geais et les pies la tourmentent, alors elle se jette dans la clarté, et, aveuglée, se heurte aux arbres. L'étang abrité par un rideau bien coupé de tuyas ; des chevaux et des bœufs, au crépuscule, y viennent boire les nuages; des grenouilles y chantent le long des nuits d'été ; dans d'autres étangs, au loin, d'autres chœurs s'organisent, s'orchestrent et répondent, et ce chant grêle et clair s'étend ainsi, peut-on imaginer, sur toute la terre. Les images se succèdent, il les reconnaît, les accueille. Voici, dans un champ, en plein soleil, un homme et un cheval qui labourent. La terre grasse se soulève sous le soc et retombe en volutes. L'homme ne pense à rien; il suit le cheval qui compte les sillons. Au bout de vingt, le cheval trouve que c'est assez et, arrivé sous la haie, il s'arrête, broute les feuilles. L'homme comprend, obéit, lâche les poignées, prend sous une motte de terre une bouteille rafraîchie, et boit à l'ombre.

Longtemps encore, Raymond se promena dans les allées de son enfance : les genêts s'allument dans le soir comme des torches; un vieil arbre envahi de lierre s'emplit du chant con-

fus des rouges-gorges; les crapauds cloquent. Tout s'endort.

Raymond contemple le sommeil de Marguerite :

« Nous avons donc, se dit-il, quelques mois devant nous, assez peut-être pour user notre amour. Elle a voulu, avant de s'enfermer dans le mariage comme dans un cloître, elle a voulu vivre et se créer des souvenirs. Et à moi, cette assurance d'une séparation nécessaire ne me déplaît décidément pas .»

Il songeait avec un certain orgueil aux perturbations qu'il avait apportées dans deux vies humaines :

« Fait-on assez peu ce qu'on veut : il faut se confier au hasard. J'aurais pu, à l'heure même où j'ai rencontré Marguerite, rencontrer une autre femme,et ma destinée eût été autre, la vraie aussi. Ce qui est, est toujours bien. Et je sais trop, pour m'attarder à celle-ci, que d'autres femmes m'attendent peut-être pour m'appeler leur absolu.

« Un jour, je me trouvai seul, avec une jeune fille, qui volontiers se confessait à moi. Blottie dans ses fourrures, elle paraissait fuir mon baiser qu'elle désirait. Si, à cette minute précise, j'eusse baisé ses yeux et sa bouche, peut-être maintenant serait-elle près de moi. Ce jour-là, volontairement, j'ai fait dévier ma destinée, je ne le regrette pas; il ne faut jamais rien regretter. Et puis, en amour, on s'arrange avec ce qu'on a : la femme qui tombe dans notre cœur est vite cristallisée. Pourtant, Marguerite m'inquiète. Me résignerai-je à la laisser partir ? J'essaie de me persuader ma liberté, mais j'ai besoin de son corps quotidiennement ; c'est un besoin physique, et c'est grave. Oui, je sais le mécanisme des sentiments, je l'aime parce qu'elle va m'échapper : j'en souffrirai, j'en guérirai. En guérirai-je? »

— Raymond ! Raymond ! appela Marguerite, en ouvrant des yeux un peu étonnés. J'ai dormi pour de bon, ajouta-t-elle. Je suis bien maintenant, et fraîche comme une vierge, je suis vierge.

Le soir tombait comme une pluie fine; Raymond et Marguerite s'abandonnèrent encore l'un à l'autre, noyés dans l'odeur de leurs chairs, qui leur était une excitation toujours nouvelle.

XI

Quelques semaines se passèrent, bien réglées, et Raymond

put croire que sa volonté avait enfin dirigé les événements. Mais la vie n'est pas aussi simple que cela, et de nouvelles complications surgirent.

Madeleine, sans que rien ait pu le faire prévoir, tomba malade Le médecin déclara que c'était de neurasthénie et qu'il fallait, pour la guérir, quelques semaines de tranquillité et de solitude. Elle partit donc pour la Normandie, chez une vieille tante oubliée qui lui offrait l'hospitalité. Raymond la conduisit à la gare Saint-Lazare, à cinq heures du soir. Il était triste. Il venait de recevoir un petit bleu de Marguerite, lui donnant rendez-vous à cette heure-là même, et c'était surtout ce rendez-vous manqué qui le désolait. Le train parti, Marguerite n'était plus là. Cette soirée seule lui fut lugubre.

Madeleine? La reverrait-il? Il se surprit à désirer que non. Alors, tout s'arrangerait, il garderait Marguerite. Mais il eut peur de cette décision, et, à cet instant, il se sentit si désorienté qu'il pleura comme un enfant; il ne savait pas si c'était l'idée de la mort possible de Madeleine où son incertitude vis-à-vis de Marguerite. Il pleurait, et cela finit par lui être très doux de se sentir ainsi seul avec une vague tristesse.

Marguerite, inquiète de l'absence de Raymond, s'était échappée vers lui. Elle entra, très pâle, et, trouvant Raymond en larmes, l'interrogea avec angoisse.

Il expliqua que c'était la douleur de l'avoir manquée, tantôt, et, à cette minute, c'était vrai. Il ne voyait plus, ne pensait plus qu'à Marguerite, qui lui disait sans étonnement :

— Je ne sais encore ce que j'imaginerai, pour expliquer ma fuite, mais je te reste huit jours. Nous ne sortirons pas, on nous apportera à manger comme à des prisonniers.

XII

Raymond recevait de longues lettres de Madeleine. Faible encore, elle allait pourtant déjà mieux et espérait bientôt pouvoir revenir, reprendre sa vie près de lui. Elle racontait plaisamment l'existence étrange des êtres chez qui elle vivait. Singulier monde, sur lequel pèse la peur de l'enfer ; ils portent des amulettes qui leur assurent une bonne mort. La mort est le but de leur vie : ils s'y préparent. Dans cette atmosphère, il n'y a, en réalité, pour les jeunes filles, qu'une volup-

té permise : l'amour de Jésus ; aussi s'en gavent-elles ; elles le mangent chaque matin, et le visitent au crépuscule : ce sont leurs secrets rendez-vous. Mais il entre vraiment tant de volupté dans cette piété, ajoutait-elle, que je ne les plains presque pas. Jésus c'est l'amant.

Ces lettres de Madeleine étaient très amusantes. « Ma tante, écrivait-elle, est un type curieux de vieille femme, volontiers grivoise dans ses expressions et que rien n'amuse autant qu'un mot équivoque ou une histoire de garde-robe. Elle joint à cela une sorte de piété toute extérieure dont elle sait tirer un grand amusement et une grande joie. Comme elle aime à fréquenter les prêtres, ces gens qui récitent toujours des psaumes, elle s'est imposé à elle aussi la récitation quotidienne d'un « office » inoffensif.

« On passe donc des après-midi entières à jouer au whist ou au boston. Vers cinq heures, une inquiétude se peint sur le visage de ces ecclésiastiques ; ils regardent leur montre : on dirait qu'ils vont manquer un train. C'est l'heure du bréviaire ; et ma tante, qui comprend, lève la séance, en disant : « Allons dire notre office. » Tout ce monde se répand dans les allées du jardin, indifférent à la clarté changeante des heures, aux fleurs, aux parfums de la terre. Ils avalent des psaumes, des proses, des hymnes, seulement attentifs à bien mâcher les mots. Il paraît qu'il y a danger de péché mortel à ne pas mâcher les mots, comme des herbes.

« Cette menace de péché donne un certain attrait à cet exercice, et ma pauvre tante se sent un peu humiliée de l'inutilité de ses récitations. Pourtant cette femme est heureuse, elle a trouvé un but à sa vie, qui est de se préserver de la peur de l'enfer. Pour cela elle possède un sûr talisman, un scapulaire de bure qui l'emmaillotte, la fait transpirer l'été, mais la préserve peut-être l'hiver des rhumes et des bronchites. »

Madeleine ajoutait qu'elle suivait docilement le courant de cette piété : elle se confessait, communiait, allait à la messe dans le matin, et ce spectacle, tout à fait nouveau pour elle, l'amusait. Elle se demandait seulement, en regardant le prêtre officier, comment des hommes sérieux pouvaient, sans rire, se déguiser ainsi en mages, se vêtir de dentelles, et de soies rouges, vertes, jaunes et noires, faire tous ces gestes et croire à leur utilité, à leur efficacité.

XIII

Nouvelle période de séparation et de silence. Chaque jour d'absence, après ces huit jours de vie commune, augmentait mathématiquement l'affection de Raymond pour son amie. Sa chair lui paraissait plus désirable et rien ne pouvait le consoler d'en être privé. D'ailleurs, il ne faisait aucune confidence à personne, et aimait entendre dire qu'il n'avait aucune sensibilité. On enviait son apparente sérénité. Et, en effet, comme un enfant qui a peur dans la nuit et qui chante pour se donner l'air d'être brave, Raymond raillait la sentimentalité des autres, et ne paraissait jamais plus gai et plus spirituel que lorsque son cœur était triste.

« Sais-je seulement ce que je désire? se demandait-il. Et le saurais-je que sa réalisation complète ne me satisferait pas ; arrivé à ce qui me paraissait l'horizon, cet horizon marche devant moi, inaccessible. Des désirs se sont réalisés, que j'avais poursuivis avec acharnement ; il semblait que ce fût le but, ce n'était qu'une étape. Il faut continuer à désirer, à souffrir, à vivre. »

Il se demandait parfois s'il ne vaudrait pas mieux que Marguerite ne revînt plus jamais : il étudierait sur lui-même sa propre douleur et comment on en guérit, car, et c'est à la fois triste et consolant, il n'y a pas de douleur dont on ne guérisse.

Au bout de combien de mois se sentirait-il assez renouvelé pour aimer une autre femme, sincèrement, sans réminiscences, avec seulement plus d'expérience et plus de moyens d'expression physique et sentimentale?

Tandis qu'il prononçait ces paroles, le désir de Marguerite était en lui : il rêvait de ses mains fraîches sur son visage; il l'évoquait, si blanche et si nue, de la lumière dans ses cheveux roux, ou, fraîche après l'amour, marchant à son bras dans la rue, dans cette calme sérénité du soir, à sept heures, au mois de juin. Il se souvenait de leur adieu, le dernier peut-être ; le baiser qui avait, une seconde, marié leurs lèvres, leurs dents et leurs langues; la main gantée qui glisse et s'échappe, le dernier signe de la main et du sourire.

« Que faire? Attendre. Classer mes impressions. Me remettre à mes études? Ecrire mon aventure? A quoi bon! La sa-

gesse c'est de vivre chaque journée, chaque minute de cette journée dans sa plénitude, sans dédaigner la souffrance, qui prépare les joies futures. Mon attente douloureuse prépare la joie que me donnera, ou le retour de Marguerite, ou l'apparition, peut-être plus désirée que je ne le crois, d'une nouvelle Marguerite. »

Raymond se découvrait plus sentimental qu'il n'osait se l'avouer : « Il est convenu, se disait-il encore, que, passées les vingt premières années, un homme intelligent doit devenir sceptique et indifférent, ne plus s'intéresser qu'à un travail spécial, consacrer toute son énergie à quelque monographie. Celui qui, momentanément, dédaignant toute étude, s'arrête pour vivre réellement est traité de malade ou de fou. Je suis malade. »

Et pourtant, malgré sa maladie, Raymond savait maîtriser ses impulsions, se surmonter. Bien souvent, la pensée lui était venue de fuir n'importe où avec Marguerite, mais toujours la pensée qu'un temps viendrait où les faits et les émotions d'aujourd'hui se trouveraient noyés dans une même indifférence l'avait retenu. Et il souriait en constatant qu'avec une telle crainte de l'avenir il ne prendrait jamais aucune détermination. Au fond, ce qu'il désirait, c'était une vie d'habitudes, réglée presque monastiquement, sans soucis d'argent : de longues heures de tête-à-tête avec lui-même, et puis, à la minute où il la voudrait : Marguerite. Ce qui le faisait souffrir, c'était de ne pouvoir organiser ses habitudes, et d'y faire entrer son amie.

« Eh bien, cria-t-il, avec colère, plutôt que d'être victime d'événements extérieurs à moi-même, je trouverai une autre maîtresse ; et, si je veux m'imposer cette suggestion, elle se réalisera. Si je suis malheureux, c'est parce que je ne sais pas dominer ma sensibilité. »

Il trouva une distraction d'une heure, avec une petite brune de seize ans qui se prêta à lui de bonne grâce.

En jupe courte, avec un air candide, elle semble une fillette. Dévêtue, elle est si peu femme encore, petit corps nerveux et brun, sans beauté, un ventre et une croupe minuscules. Raymond la tient dans ses mains comme un fruit qu'il palpe avant d'y mordre. Elle entre en extase, les yeux fixes ; ses pupilles se dilatent, phosphorescentes. Et puis ces lumignons s'éteignent

tout à coup comme soufflés par une rafale de vent. C'est fini. Une sorte d'étonnement l'immobilise. Mais elle est si petite fille que, malgré leur bonne volonté, ils ne parviennent pas à se mêler, et Raymond, qui réfléchit sur tout ce qui lui arrive, songe à ce que serait, pour un mari, une union définitive avec une femme aussi peu faite pour lui. Alors, il comprend mieux cet usage des paysans qui s'essaient avant de s'épouser, et de plus en plus, que les vraies sympathies amoureuses reposent sur la concordance parfaite des qualités physiques.

XIV

Marguerite entra. Elle fut quelques minutes sans pouvoir parler, puis, un peu de colère dans la voix :

— Cette vie m'est odieuse, dit-elle. Songe, Raymond, qu'on m'a emmenée à la campagne, où, prisonnière, je ne pouvais même pas t'écrire. On appelle cela une retraite avant le mariage. Que faire? Je suis à la charge de ma famille, qui est pauvre : on me le fait sentir. Georges est riche. On ne comprend pas mon hésitation.

— C'est vrai, répondit Raymond; au fond, ce n'est qu'une question d'argent. Si j'étais riche, nous ferions ce qui nous plairait. Mais, faut-il en vouloir à ce Monsieur qui spécule sur ta misère? En échange de ta beauté, il te procurera une existence confortable. C'est peut-être appréciable; c'est peut-être préférable à la vie médiocre que tu vivrais à côté de moi. Oui, Marguerite, laisse-moi, douloureusement, te faire ce sacrifice, et te...

Mais Marguerite se moquait du confortable. Elle attendrait, disait-elle, que Raymond devînt riche et célèbre. Oui, ne dût-elle le voir que quelques minutes toutes les semaines, elle préférait la joie de ces brèves entrevues à une vie organisée et confortable, comme il disait. Elle attendrait.

— Oui, Raymond, je continuerai à mentir. A partir d'aujourd'hui, je résisterai à toute contrainte, je viendrai te voir, chaque fois que je pourrai m'échapper; j'aurai mes habitudes chez toi, chez nous : j'y viendrai lire, travailler, jusqu'au jour où tu voudras m'emmener, loin, loin...

Raymond tenait Marguerite, nue, sur ses genoux, et tentait, par ses caresses, d'éveiller son désir. Mais elle demeurait songeuse et souriait avec tristesse :

— Il y a, dit-elle, des histoires plus terribles que la nôtre. Ecoute ce que m'a confié, l'autre soir, Mme B...; tu verras le mal qu'on peut se faire, les uns aux autres, sans aucune méchanceté, rien qu'en vivant.

« B..., m'a-t-elle dit, qui devait devenir mon mari, était fou de moi. Moi, je n'avais ni sympathie ni antipathie pour lui : il m'était indifférent. N'aimant et ne désirant personne, à ce moment-là, j'eus pitié de lui et je l'épousai. Ce furent quelques années acceptables.

« Il ne sut rien éveiller en moi; réellement cette initiation ne me révéla rien, et, femme, j'étais comme vierge encore. Mais, un soir, par hasard, je rencontrai celui qu'on attend toujours et qui vient quelquefois. Je compris aussitôt que le passé était mort et que ma vraie vie allait commencer. Marié, lui aussi, ce Monsieur divorça pour ne plus être qu'à moi seule. Et moi-même, je jure qu'à partir de l'heure où je rencontrai mon amant je n'ai plus « connu » mon mari. Divorcer, moi aussi? Mais mon mari m'a juré que le jour où je voudrais le quitter il se suiciderait devant nous. Et j'ai peur de ce cadavre, de porter ce cadavre, toute ma vie, et que l'autre existence tant désirée ne m'en devienne, à son tour, odieuse. Quelle torture quotidienne ! J'en mourrai peut-être. Si mon mari m'aimait vraiment, il ferait cesser ce terrible mensonge, en disparaissant de notre vie... »

— Voilà, dit Raymond, comment on peut tuer une femme, rien qu'en l'aimant. Décidément, le mariage est un terrible piège. Mais je t'avoue ne pas comprendre les scrupules de ton amie. Son mari la menace de se suicider ? que peut-elle donc lui demander de plus? Je la méprise un peu et ne la plains pas.

Marguerite fut triste et sans abandon; elle aussi voulait, pour s'abandonner à ses désirs, l'assurance de pouvoir ne plus mentir à personne. Raymond l'assura que tout s'arrangerait et lui conseilla de prolonger, jusque-là, cette attente qui avait son charme. Et, en disant cela, il savait bien qu'il mentait, mais la détermination de son amie de ne jamais plus le quitter flattait son amour-propre.

« Est-ce curieux, se disait-il, parce qu'un jour j'ai mis la main sur sa chair, cette femme m'aime. Et moi-même voilà que ce jeu me passionne au point qu'il occupe toutes mes pensées : je ne

suis plus rien dans la vie qu'un amant. D'autres sont avocats, médecins, écrivains, etc., je suis amant. Ce n'est d'ailleurs pas une carrière oisive, et pour la bien remplir il est nécessaire de renoncer à toute autre occupation. C'est un véritable métier, qu'il faut apprendre; il exige des dons d'intelligence, de jugement et de sensibilité, joints à des qualités de force musculaire bien réglementée et surtout d'habileté et de virtuosité nerveuses. Une des principales règles à observer, c'est d'abord de ne pas s'abandonner impulsivement à sa passion : ne pas se perdre de vue et ne donner de soi que ce qu'il faut pour entretenir le désir, sa lente et grave ascension vers la clairière éblouissante. »

Raymond, qui avait été sincèrement aimé de plusieurs femmes, s'indignait des maximes pessimistes des psychologues, à leur égard. Ses conclusions à lui, le favorisé, et, par cela même destiné à mieux comprendre, étaient que les femmes sont des êtres parfaits pour ceux qu'elles aiment, tant qu'elles les aiment. Lorsqu'elles n'aiment plus, elles mentent et elles trompent; mais c'est pour ne pas se mentir à elles-mêmes. D'ailleurs il y a incompatibilité entre tous les êtres, et c'est d'après ce principe qu'il faut juger la vie : on échange des besoins, on se prête des organes, le reste est solitude. Des sympathies s'accordent, s'emboîtent momentanément, mais c'est folie de les vouloir éterniser.

Ce sont les hommes qui ont étudié la psychologie des femmes — des hommes trompés souvent, et qui ne peuvent admettre qu'on leur ait préféré quelque jeune écervelé. Seules les qualités d'intelligence ne sont rien pour attacher une femme. L'amour est avant tout physique et il n'est pas d'amour passionné qui ne corresponde à des réalités ou à des possibilités charnelles. Qui leur dit, à ces psychologues maussades, que les qualités qu'ils possèdent sont capables de satisfaire une honnête femme ?

Les femmes ne mentent et ne trompent, en réalité, pas en agissant ainsi : ce sont les hommes qui les ont trompées. Elles sont sincères, et, aussi instinctivement que la femelle du grand paon, elles cherchent le mâle presque introuvable.

Aussi, la femme qui a rencontré l'amant favorable, exceptionnel, pour lequel elle sera, elle, l'amante exceptionnelle, s'y accrochera désespérément de toute sa chair, de tout le poids

de sa chair voluptueuse, et saura donner à son attachement, avant tout sexuel, des raisons sentimentales. Le sentiment, d'ailleurs, ne germe dans la femme qu'après la possession : il en est le fruit. Je parle des sentiments très sérieux, et non de rêveries de chasteté endiguée. Ainsi le véritable amour serait, plutôt qu'une promesse, une conséquence du bonheur.

Si donc la femme est volage, les hommes n'ont à s'en prendre qu'à eux-mêmes. Il faudrait étudier ces questions sans passion. Y voir seulement la trituration nécessaire de la vie. Ma maîtresse me trompe ! Je dois me recueillir et me demander pourquoi : elle a certainement ses raisons...

Les hommes ont des maîtresses, les femmes ont des amants ; ils tâchent ainsi de rééquilibrer leur vie. Avec ces codiciles, quel merveilleux contrat que le mariage ! En somme, la société est bâtie sur l'adultère : grâce à lui, l'instinct sexuel est satisfait et une certaine harmonie peut régner sur la terre. Et si la plupart des romanciers ne nous entretiennent que d'histoires d'adultères, c'est qu'ils ont instinctivement compris que c'était la question la plus importante, au point de vue social.

JEAN DE GOURMONT.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

LIX. — Champagne.

M. DELARUE. — Si nous parlions un peu de choses sérieuses?

M. DESMAISONS. — Mais nous ne faisons que cela. Tout n'est-il pas sérieux aux gens sérieux? Ou bien, tout n'est-il pas, également et à la fois, sérieux et frivole?

M. DEL. — J'entends. N'importe qu'il y a des choses particulièrement sérieuses et d'autres particulièrement frivoles, de l'avis commun.

M. DESM. — Oui, mais de notre avis?

M. DEL. — Mettons-nous un instant à la place de ceux qui ne sont pas de notre avis.

M. DESM. —Pourquoi faire?

M. DEL. — Pour voir, par jeu.

M. DESM. — Je n'aime pas la comédie.

M. DEL. — Si nous parlions du Maroc?

M. DESM. — Mais je ne connais rien à cette question.

M. DEL. — Qu'est-ce que cela fait, ça?

M. DESM. — Sans doute, mais elle ne m'amuserait pas beaucoup.

M. DEL. — Du rachat de l'Ouest?

M. DESM. — Cela serait peut-être moins ennuyeux, encore que d'un intérêt modéré. J'y vois un fait banal de psychologie élémentaire : du mauvais vin qui va aussitôt être cru de premier ordre,parce qu'on aura collé sur la bouteille une sévère étiquette.

M. DEL. — Hein? Vous voyez que les grandes questions ne sont pas si ennuyeuses qu'il vous semblait?

M. DESM. — C'est qu'il y a une manière de les prendre, comme les chats, par la peau du cou.

M. DEL. — Nous avons aussi les retraites ouvrières.

M. DESM. — Passons, je ne suis pas ouvrier; mais, si je l'étais, je voudrais faire mes affaires moi-même, entre compagnons. Les retraites ouvrières, mais c'est le rétablissement du livret, avec une prime,il est vrai, une prime bien due à qui aura supporté sans broncher pendant quarante ans la tutelle et la surveillance de l'Etat. Allons-nous revoir les castes? Les parias, désormais, auront une

pâtée de vieillesse : douze sous par jour (dix centimes pour le timbre). Avez-vous lu le livre de M. Bouglé sur les castes?

M. DEL. — Non.

M. DESM. — Et moi pas encore. Je vais m'y mettre; je crois que c'est le moment.

M. DEL. — Vous exagérez.

M. DESM. — J'exagère quoi?

M. DEL. — Enfin, ce mot de castes!

M. DESM. — Non pas le mot, le fait. Il y aura désormais, dans le code, deux sortes de Français, ceux qui sont ouvriers et les autres.

M. DEL. — Ce qui est la vérité même.

M. DESM. — Oui, devenue légale. Ce qui pourrait arriver de pire aux ouvriers, c'est que cette retraite fût portée à sept ou huit cents francs, avec commodité de soins médicaux et pharmaceutiques, d'hospitalisation. A ce moment la caste serait bouclée.

M. DEL. — Et pourquoi?

M. DESM. — Parce qu'il serait avantageux de n'en pas sortir.

M. DEL. — Et vous croyez trouver des arguments pour de pareilles idées dans le livre de M. Bouglé?

M. DESM. — Je ne pense pas. J'espère m'y instruire, et voilà tout.

M. DEL. — Ce sera déjà quelque chose.

M. DESM. — Je suis étonné de voir comment, sous l'influence des idées socialistes, nous revenons peu à peu à l'idée et à la pratique des « privilèges ». Le repos hebdomadaire : privilège; les grèves : privilège; les retraites : privilège. Mais ne m'en demandez pas plus aujourd'hui. C'est une question sur laquelle je n'ai pas encore réfléchi beaucoup. Je vois seulement que la logique sociale exige qu'à un moment donné la liberté commune se divise en toutes sortes de libertés particulières. La liberté commune, le privilège universel (si ces deux mots peuvent aller de pair) veulent que je puisse user des services postaux un jour comme l'autre. C'est à l'administration à établir, comme pour les chemins de fer, un roulement adéquat. Mais la liberté particulière, le privilège spécial interviennent et me privent d'une liberté générale. La France d'ancien régime était tellement pleine de libertés particulières qu'il n'y avait plus aucune place pour la liberté générale. J'ai peur que nous n'en revenions là. Les principes de la Révolution m'agréent fort. Je suis, comme elle l'a désiré, individualiste.

M. DEL. — Elle ne l'a pas désiré longtemps.

M. DESM. — Cela a été un idéal peu durable, mais cela a été un idéal.

M. DEL. — Il est défunt.

M. DESM. — Sans doute, et j'en prends mon parti. Quoi qu'il arrive, la société sera toujours habitable, parce que sans cela elle ne serait

pas une société. Je prendrai mon bonheur où le prendront les autres hommes. On s'arrange toujours. Rien d'ailleurs n'a changé fondamentalement depuis la civilisation lacustre. Il y a trois ou quatre libertés dont tout le monde a toujours joui et même un esclave égyptien et même un serf chrétien.

M. DEL. — Vous êtes optimiste.

M. DESM. — Oui, il y a des jours. Et puis, je tiens à si peu de choses ! Et puis je sens si bien que ces choses auxquelles je tiens, ce sont elles, plutôt, qui me tiennent. Si j'en avais le courage, je serais d'un détachement nietzschéen.

M. DEL. — Vous n'avez ni l'esprit d'ordre, ni l'esprit de progrès, ni l'esprit de conservation.

M. DESM. — Je proteste pour l'esprit d'ordre. Je vis trop dans la nature pour ne pas en sentir et parfois en comprendre un peu les enchaînements logiques. Pour l'esprit de progrès, attendez que j'aie assisté à l'éclosion d'une espèce nouvelle, qui vaille un peu mieux que l'homme. Quant à l'esprit de conservation, il est incompatible, je l'avoue, avec le détachement auquel j'appète.

M. DEL. — Ainsi la gloire de la France, le succès de nos armes, la préservation de nos grands hommes...

M. DESM. — Du contact de ce bon M. Zola ?

M. DEL. — Précisément.

M. DESM. — J'ai beaucoup goûté le mot de M. Pelletan sur cette famille conservatrice des grandes traditions qui a fait, du nom d'une des célèbres victoires françaises, une marque de champagne.

M. DEL. — Et goûté peut-être un peu plus que ce champagne doré ?

M. DESM. — Un peu plus, en effet. Mais je crois que la teinture grand'paternelle leur a monté à la tête. N'y a-t-il pas un teinturier dans l'œuvre de Zola ? Alors le compagnon Lannes trouvera avec qui causer de son premier métier.

M. DEL. — On en ferait un curieux dialogue des morts.

M. DESM. — A la Scarron. L'ombre d'un mannezingue avec sur l'ombre du zinc l'ombre d'une Montebello à six sous le verre, et l'ombre de Zola trinquant avec l'ombre du teinturier (à la tienne, Emile !).

M. DEL. — Le petit teinturier raconterait comment il est devenu un grand sabreur et Zola lui expliquerait, en feuilletant « Zola en images », comment la gloire, c'est du sang ou de la boue.

M. DESM. — Et on vide l'ombre de la bouteille, et chacun rentre dans sa boîte, qui n'est pas une ombre, mais la seule réalité, la seule vérité et la seule morale de cette histoire.

M. DEL. — Amen.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Mme Marguerite Burnat-Provins : *Le Livre pour toi;* Sansot. — Victor-Emile Michelet : *L'Espoir merveilleux ;* « Mercure de France », 3 fr. 50. — Julien Ochsé : *L'invisible Concert ;* Sansot, 3 fr. — Albert Neuville : *Haikais et Tankas ;* Ch. Bosse, Paris, 2 fr.

Le Livre pour toi. Des Flandres natales au pays Valaisan, où elle vit et de quelque vaste fenêtre ouverte sur les hautes vallées elle regarde d'un œil attentif la lente procession des saisons et des heures, Mme Marguerite Burnat-Provins apportait une âme curieuse et un cœur passionné. Elle entendit d'abord les chansons du cloutier et du sabotier ses voisins; perpétuellement émerveillée, elle vit autour d'elle vivre de leur vie diverse les insectes, les fleurs, la montagne, les hommes aussi ; elle essaya d'en retenir les images dans le cadre strict de petits tableaux rustiques, d'une prose rythmée, où, parmi les mots de la langue courante, une cinquantaine de mots patois hésitent entre les parlers du nord et les parlers du midi ; sommaires tantôt et tantôt minutieuses, les descriptions des êtres et des choses familières étaient accompagnées d'aquarelles et de vignettes de l'auteur gravées sur bois et reproduites en couleurs. Les *Petits Paysages valaisans* et les *Heures d'automne* ne devaient pas tout leur charme au talent de l'écrivain ; le goût parfait avec lequel en furent conçus l'ordonnance et l'ornementation faisaient de ces albums sans pareils des œuvres à part : il semblait qu'en deux textes parallèles la même pensée se développât sous deux formes qui s'interprêtaient l'une l'autre.

Rien cependant n'annonçait *le Livre pour toi :* c'est une longue cantilène d'amour, l'une des plus ferventes qu'aient jamais égrenées des lèvres humaines; mystique et farouche, confiante et inquiète, sensuelle et chaste, dans le sommeil et dans la veille, ivre de la possession présente, anxieuse et tourmentée par l'absence, une passion frénétique qui confine au délire sacré s'exprime en des versets d'un lyrisme continu qui glorifient l'unique amant ; l'admiration de la force et de la beauté viriles est proclamée sans aucune réticence et dans la pleine lumière sont proférées les paroles que la pudeur hypocrite réserve d'ordinaire au secret des chambres bien closes ; au demi-dieu, au héros, l'offrande est faite de toute la chair ; qu'il la prenne d'un cœur joyeux ; et l'esclave volontaire s'abandonne, ne demandant en retour que de n'être jamais chassée :

Que j'ignore la route et le reste du monde,
Que j'oublie les mots qui ne disent pas mon amour, les gestes qui ne doivent pas t'enlacer,
Que l'horizon se ferme à mon sourire,
Mais je t'en conjure, ô Sylvius, comme la plus humble des choses qui ont une part dans ta maison, garde-moi.

Elle est humble, mais avare de son bonheur et jalouse dans sa servitude amoureuse, jalouse de l'arbre, de la fleur, du nuage; si les yeux chers devenaient aveugles jusqu'à la mort, elle ne leur envierait plus de s'être tournés vers les jeunes femmes qui passent avec des cheveux fins, des mains claires, un cœur qui pourrait aimer ; et seule elle vivrait dans la solitude du souvenir; elle conçoit qu'elle puisse souffrir ou faire souffrir, donner le sang de son cœur ou d'un suprême baiser épuiser le sang bien-aimé. L'amour seulement lui a révélé le sens vrai de la nature et du monde.

J'ai écouté l'eau inconsciente de la source réveillée, l'eau féroce des torrents éternels. J'ai souri au chant du flot mince qui va sous les spirées, dérouler sa chaîne d'argent : j'ai tremblé devant la colère des ondes brutales qui cassent le roc et charrient la mort.
Mais je sais aujourd'hui les mots que l'eau ignore.
Et tandis que tes mains réunies soutiennent ma tête charmée, c'est ta bouche adorée qui les dit lentement sur mes lèvres.
O Sylvius, il n'est pas de chant plus doux, de musique plus divine et je me sens mourir à t'écouter.

Toute maîtrise de soi est abdiquée; viennent la séparation et le voyage; Sylvius absent gardera sur la captive l'emprise d'une main lointaine et dans les arènes vides d'une ville latine ou provençale, au Colysée ou aux arènes d'Arles, c'est lui qui se dressera dans la loge impériale ou dont le sang de gladiateur magnifique coulera sur le sable, et quand les lames du large viennent se briser sur la grève :

— Elles disent : Regarde et laisse aller ton rêve.
Ton amour est plus fort que le sol, plus vaste que l'horizon plus profond que la mer.

Mais à l'heure du retour, quand se renoueront les étreintes inoubliées, quelles autres images peut-être auront passé devant les prunelles du maître, pendant les jours du pèlerinage et de l'exil? une angoisse déjà se mêle à la joie pressentie :

Lorsque j'aurai quitté la robe poudreuse du voyage, je me tiendrai devant toi.
Je déposerai dans tes mains mes seins roidis par le désir, ils te menaceront de leurs deux pointes brunes.
Je t'offrirai mes flancs comme une table polie où paraît, unique mieux que la figue onctueuse, le fruit au cœur entr'ouvert qui doit te nourrir et te désaltérer.
Je prendrai tes genoux entre mes genoux, sur tes dents, j'appuierai ma langue et dans tes yeux, tout au fond de tes yeux, je regarderai, je regarderai...

Dans ces cent poèmes, le même motif est repris avec une telle richesse et une telle variété d'expression qu'il se répète sans monoto-

nie. Comme ceux de l'antique Sapho les chants de Mme Marguerite Burnat-Provins sont vraiment mêlés de feu et la flamme qu'elle porte dans le cœur jaillit avec elles, eût dit, en son Traité de l'amour, Plutarque, qui n'était pas toujours un mauvais critique.

L'Espoir merveilleux. Deux fois en un quart de siècle, M. Victor-Emile Michelet évoqua le fantôme d'Hélène : au temps de sa jeunesse, ce fut avec l'angoisse païenne de mourir après l'avoir connue ; mais maintenant que les épreuves et la lutte ont plus fortement trempé son intelligence et sa volonté, il a conscience que la forme de la parfaite beauté ne peut plus disparaître et demeure dans sa pensée, impérissable. Hors du sombre chaos des passions primitives, la pure sagesse et la pure harmonie se dégagent, s'ordonnent et s'organisent dans l'effort ; aux fleurs spontanées, mais caduques d'autrefois, d'autres fleurs succèdent ; elles ont puisé leur couleur et leur parfum au plus profond d'une âme douloureuse, elles en sont l'émanation volontaire et c'est pourquoi elles ne se faneront pas : le poète dédie sans crainte à l'avenir leur immortelle jeunesse. Ceux-là seuls ont le droit de se survivre qui sont restés fidèles, à travers les jours, au merveilleux espoir de leur adolescence et qui en tuant sur leur route les bêtes monstrueuses sont devenus par l'effort continu seigneurs d'eux-mêmes. A cette philosophie gnostique et platonicienne correspond une poésie qui se plaît aux formes allégoriques et ne répudie pas toujours l'austère précision du vocabulaire scolastique : elle s'apparente parfois plutôt à la dialectique de Thomas d'Aquin qu'aux mythes souriant de l'hellénisme :

Espères-tu savoir, âme et chair de faiblesse,
Dorer d'amour toutes les heures de ta vie ?
Ah ! toute charité s'achoppe à l'acédie
Et tout enthousiasme heurte la sécheresse.

Pour donner à l'expression de sa pensée une forme encore plus stricte, M. Victor-Emile Michelet s'est asservi aux rythmes traditionnels les plus sévères et la Sextine de Pétrarque et de Dante, que M. F. de Grammont, son rénovateur, estimait surtout propre à rendre les aspects fugaces d'un paysage et les nuances d'une rêverie mobile, sert ici à affirmer plus nettement par le retour des mots et des rimes la tenace énergie d'un vouloir obstiné ; et les quatorze vers d'un sonnet rendent plus péremptoire encore la certitude du mage et de l'initié :

Les sept voiles d'Isis sont lourds au bras humain.
Es-tu lassé d'avoir levé ces voiles sombres
Que gardent les vingt-deux anges maîtres du monde
Et les trois cent soixante archontes du destin ?

— Ayant franchi l'abîme où nul homme n'atteint

Sans y perdre une part de son être en décombres,
La lumière plus mystérieuse que l'ombre,
Me revêt d'un tragique et permanent matin.

Dans la réalité qu'on juge imaginaire,
J'ai vécu : je reviens ébloui d'une sphère
Où tout m'est révélé formidable et géant.

Je garde sur la terre, où plus rien m'émerveille
En stigmates de feu dans l'âme et dans l'oreille,
Un souvenir de voix dans un buisson ardent.

Mais pour avoir connu le monde des théophanies, M. Victor-Emile Michelet n'est pas resté étranger au monde sensible où vit le commun des hommes ; et là, il a aimé surtout les spectacles violents de la mer et de la tourmente emportant vers le large les ailes rebelles des voiles tendues, comme s'il y retrouvait une image des batailles intérieures.

L'Invisible concert. On aurait mauvaise grâce à exiger d'un premier recueil de vers une complète unité de ton et d'inspiration ; l'esprit curieux se laisse d'abord distraire par des objets divers et il n'est pas surprenant qu'en un kaléidoscope chatoyant et bigarré les paysages tahitiens et les réminiscences des rêves d'opium voisinent avec les personnages des parcs de Watteau et les cruelles, maladives et véridiques eaux-fortes d'Aubrey Beardsley. Mais le charme de l'exotisme et l'attrait des choses surannées n'ont pas accaparé tout entières l'intelligence et la sensibilité de M. Julien Ochsé et fût-ce à propos d'une poupée espagnole ou de pavots se mourant dans une chambre mélancolique, il trahit quelque peu de soi-même et se laisse entrevoir ; mais il désire toujours que son attitude soit composée au mieux et n'accuse point en autrui ni en lui un sens très sûr des lignes harmonieuses et souples ; les miroirs, les reflets et les échos lui agréent plus que la vision directe, la lumière brutale ou le cri d'une bouche indiscrète; docile à la discipline mallarméenne, il aime mieux suggérer que dire, en des vers d'une savante simplicité ; parfois cependant il laisse échapper l'aveu d'une âme passionnée :

Sur mes mains, la pâleur des dernières caresses,
Sur mes lèvres le goût de la suprême nuit,
Sur mon front le reflet de ce qui m'a séduit !

J'adore mes péchés ; j'ignore vos détresses,
La vie m'a fait ainsi amoureux et sanglant
Et le froid de la mort me prendra tout brûlant.

M. Julien Ochsé a un goût trop sûr pour ne point renoncer à quelques menues afféteries et préciosités de langage pour lesquelles il sent comme il est d'ordinaire, d'abord un peu trop de naturelle indulgence :

A l'ombre du clocher que le ciel diadème

. . . .

O chère évanouie en l'ombre qui nous cendre.

Point n'est besoin pour lui de ces grâces factices et de ces fauves élégances.

Haïkaïs et Tankas. S'inspirant des formes brèves de la poésie japonaise, M. Albert Neuville, en d'ingénieux quatrains, a essayé de rénover l'épigramme ; il n'est point d'art plus malaisé; il suffit d'un mot parasite pour que le plus menu poème paraisse beaucoup trop long. Voici un exemple de la manière de M. Albert Neuville :

Il pleut. Dans le tonneau
Au tambourinement de l'eau
Dansent et s'élèvent les piques
Des cavaliers aquatiques.

M. Jules Renard autant que les Japonais semble avoir été étudié de très près par l'auteur de ce petit tableau sommaire et cursif ; mais qui ne sait que M. Jules Renard est inimitable?

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Henry Bordeaux : *Les Yeux qui s'ouvrent*, Plon, 3. 50. — Henry Kistemaeckers : *M. Dupont, chauffeur*, Fasquelle, 3. 50. — Léon Frapié : *La Figurante*, Calmann-Lévy, 3. 50. — Georges d'Esparbès : *Le Briseur de fers*, Michaud, 3. 50. — Henry Bargy : *France d'Exil*, Colin, 3. 50. — Léon de Tinseau : *Le Port d'attache*, Calmann-Lévy, 3. 50. — Paul Tany : *Quelques Bandits*, Perrin, 3. 50. — Gyp : *L'âge du Toc*, Flammarion, 3. 50. — Saint-Cénery : *Au service de la France*, Plon, 3. 50. — Félix de Chazournes : *Les Boucles*, Lemerre, 3. 50.

Les Yeux qui s'ouvrent, par Henry Bordeaux. Il serait inutile de contester le talent d'Henry Bordeaux. C'est un disciple de Paul Bourget qui dépasse de beaucoup son maître, d'abord parce que les disciples sont généralement destinés à dépasser leurs maîtres et ensuite parce qu'Henry Bordeaux est moins gris que Paul Bourget, moins monotone, un peu moins catholique. Il se permet des fantaisies sur la morale et quand on devient fantaisiste en morale, on est bien près de donner son âme au diable, ce qui nous permet, nous, d'espérer un jour quelque aimable retour à certains désordres littéraires du plus bel effet en art ! Mais, par exemple, Henry Bordeaux imite son professeur de maintien dans son culte pour l'adultère. Il pousse même tellement loin son respect pour ce genre de... sport mondain, qu'il va jusqu'à prescrire cet exercice violent comme le meilleur moyen de lutter contre l'engourdissement des paupières. Les yeux qui s'ouvrent sur de très vilaines choses arrivent, par une espèce de coutumière contraction du nerf optique, à ne plus pouvoir s'endormir devant elles ; ils restent ouverts malgré toute l'horreur dont

ils sont pleins et ni les larmes ni la fatigue du spectacle ne parviendront à les refermer. Ainsi les pauvres lièvres pourchassés dorment les yeux fixes, car ils voient toujours les chiens! Résumons l'histoire. Mme Derize, Mlle Molay-Norrois, est une jeune fille de l'espèce dite des partis convenables; elle sort d'une bonne famille provinciale, dotée, rentée, menant le train du chef-lieu. Elle est simple, jolie, intelligente dans la limite de ses moyens de province et, si elle n'a pas lu grand'chose, elle estime son fiancé, Albert Derize, nom illustre, un savant, un écrivain (de ces noms illustres que personne ne connaît, spécialement fabriqués pour la cause à défendre), aussi un homme aussi charmant n'ayant peut-être pas assez profité de sa liberté de garçon, parce qu'en province, quand on est d'un certain milieu, on a quelquefois des vices, mais on ne s'offre pas le luxe des passions, bref, un Monsieur relativement ordinaire, si vous le dépouillez de ses nombreux tomes sur la *Condition du paysan et de l'ouvrier avant la révolution*, accidents plutôt fâcheux pour l'humeur qu'il convient d'apporter au foyer conjugal. Le Monsieur, qu'Henry Bordeaux s'efforce de rendre sympathique, ayant épousé Mlle Molay-Norrois, s'aperçoit après huit ans de mariage qu'il est seul devant sa table de travail et que ni sa femme, toujours délicieuse, honnête et prude, ni ses deux enfants, d'ailleurs trop sages, ni même son génie, à lui, le savant écrivain, ne remplissent le vide énorme de son cœur. (En style masculin ce vague à l'âme s'appelle autrement. Mais à cause des dames... Molay-Norrois, je m'abstiendrai de tous commentaires !) Donc, il abandonne *la condition du paria* dans la vie sociale et s'occupe de la sienne dans la vie intime. Sa femme ne le comprend pas, ses enfants ne font pas de bruit, rien de monocorde comme l'existence des gens distingués. Alors, après s'être lamenté sur les feuillets d'un journal extrêmement flatteur pour sa biographie future, le grand homme s'aperçoit qu'il y a des petites femmes délicieuses ailleurs que chez lui. Après s'être donné d'extraordinaires bonnes raisons pour tromper son ennui, il en trouve de meilleures pour tromper sa compagne légitime, la belle aux yeux fermés. Mme Derize a le mauvais goût de se plaindre et d'intenter une instance en divorce. La rivale est une noble demoiselle ruinée vivant librement des produits de son travail à Londres et qui, très intelligente, très, trop débrouillarde, plaît à Derize parce qu'elle recopie probablement sa copie, a l'air de saisir ce qu'il y aurait à faire pour la condition de l'ouvrier en 1908 et se demène avec une rage interne de belle fille qui se sent vieillir. Alors, la stupéfaction de Mme Derize se change en jalousie, puis en chagrin concentré, elle aussi se sent vieillir et atteinte de la même rage froide qui vous ferait mettre volontiers le feu à votre propre demeure pour éclairer la situation. Puis de nuits blanches en nuits blanches, l'inflammation de ses

yeux toujours fixés sur le désastre gagne son cœur, elle devient amoureuse de son volage époux, non seulement ses yeux s'ouvrent sur la vilenie des grands hommes, mais encore elle est capable de pardonner, parce que... mon Dieu, lâchons le mot, parce qu'elle s'avilit de son côté en aimant l'amant de Mlle de Sézery. Et on se raccommode, et on éloigne le sujet de discorde qui a cessé de plaire et on reprendra la chaîne, le mari en forçat gracié, la femme... en garde-chiourme qui, je vous en réponds, ne dormira plus que d'un œil. Eh bien, voilà, ce roman n'est pas moral, c'est du Bourget de demain et le Bourget de demain me paraît aussi dangereux que celui de la veille pour l'entendement féministe. Il faudrait avoir le courage de dire en face aux romanciers distingués qu'aucune moralité n'est à tirer de l'adultère, pas plus de celui du mari que de celui de la femme. C'est assez pour l'édification du globe d'une religion sortie de cette sentine. Trompez-vous les uns les autres, si vous trouvez ça drôle, mais ne nous tirez pas de salutaires et consolantes réflexions de cet usage courant, sinon en honneur dans tous les mondes. Le héros d'Henry Bordeaux, justement par sa distinction, son érudition, sa philosophie, sa sagesse, me semble beaucoup plus malpropre qu'un noceur quelconque doué d'un tempérament qui lui servirait au moins d'excuse. Il est malpropre parce qu'il a sali le cerveau d'une jeune femme très pure, la sienne. Maintenant, comme c'est un homme qui a écrit ce livre, il ne peut pas saisir la nuance... Les femmes, elles, savent très bien (c'est leur force la plus dangereuse) qu'elles ne peuvent pas aimer sincèrement qui les a descendues de leur piédestal et leur a ouvert les yeux trop près de terre, de façon à leur permettre d'analyser la boue!

Monsieur Dupont, chauffeur, par Henry Kistemaeckers. Nouveau roman comique de l'automobilisme. Comique? Hum! oui, si on n'entend que les très spirituelles plaisanteries, véritable feu d'artifice de l'auteur, mais le pneu qui éclate soudain dans la rue au moment où j'écris, les notes de trompes d'Unterwalden appelant des ennemis invisibles parce que masqués à la rescousse, les cris d'angoisse des vieilles femmes, les lugubres hurlements des chiens, y compris les jurons de Tartarin devant sa machine, tout ce bruit insolite dont on remplit maintenant notre quotidienne existence n'est pas fait pour nous rendre joyeux. D'ailleurs, M. Dupont, homme doux et tendre, se transforme peu à peu dans le roulement de tonnerre continu qu'il accompagne. A la place du cœur, il n'a plus qu'une clef anglaise et il jette ses illusions au carburateur. Ne parlant plus qu'un jargon incompréhensible, *esperanto* que connaissent seuls les initiés de la quatrième vitesse, il a les manières de l'ours dont il emprunte la couverture de voyage même en été et il passe nivelant le droit des gens, comme jadis passait le seigneur féodal sur

les blés de ses vassaux : non content d'empêcher l'herbe de pousser après lui, il laisse encore de petites flaques d'un ignoble cambouis mal odorant. Amusons-nous donc de ses exploits tant qu'il nous reste un peu de route libre. Bientôt, en levant les yeux de dessus notre roman comique, nous verrons d'énormes machineries nous pendre sur la tête et, du haut du ciel ou des aéroplanes, Dieu sait ce qui nous tombera. « Alors, s'écrie M. Dupont, alors la question des antidérapants sera résolue. »

La Figurante, par Léon Frapié. Pourquoi l'auteur a-t-il appelé son héroïne ainsi ? Est-ce parce qu'en général les bonnes à tout faire en font le moins possible ? Dans ce roman, très apitoyé sur le sort de ces malheureuses filles qui viennent à Paris avec les roses de la campagne et de la bonne santé aux joues, Léon Frapié nous montre une humanité se heurtant à d'autres humanités sans jamais trouver de bien-être moral. La bonne est, chez le petit bourgeois, un objet de parade plus destiné à rehausser le prestige de la bourgeoisie qu'à récurer les cuivres. Il est certain que c'est sur elle que s'exerce la tyrannie des sensualités masculines, la mauvaise humeur de la femme et les malices des enfants, cependant, toutes les places ne sont pas les mêmes et il y a des ménages qui sont plus souvent les victimes de la bonne que les bonnes ne sont martyrisées par les bourgeois. La fille de la campagne qui va vers la ville y est presque toujours poussée par de mauvais instincts, au moins quand elle y vient de son plein gré. Elles ont toute l'idée du provincial lancé vers la ville des lumières : à Paris on s'amuse et l'argent roule dans tous les ruisseaux. L'héroïne de Léon Frapié, après avoir lutté courageusement, s'abandonne aux flots corrupteurs des eaux ménagères, elle se laisse violer, puis courtiser et, sans l'avoir trop voulu, elle voit tomber un pauvre gosse par la fenêtre. Il y a des détails sur l'étage des bonnes dans les grands immeubles parisiens qui sont curieux, mais d'un pittoresque un peu excessif.

Le Briseur de fers, par Georges d'Esparbès. Il s'agit de l'odyssée du général Humbert en Irlande. Invraisemblable aventure qui devait tenter la plume d'un narrateur fougueux comme d'Esparbès. Successivement nous voyons l'abordage de la verte Erin éclairée par l'homme à la torche dont le bras enduit de poix fumante se met à brûler, la prise d'une ville par sept cavaliers et la marche triomphale des bardes conduits à la mort par Gladys, Gladys la farouche vierge, qui a laissé dormir le chef une heure de trop en temps de guerre ! Dans cette épopée à la fois enfantine et miraculeuse comme un conte de fées, les nobles exagérations du romancier se meuvent à l'aise. On ne sait plus aujourd'hui où s'est arrêtée la réalité et où a commencé la légende, mais ce que ces homme simples, paysans naïfs ou soldats

ambitieux, avaient rêvé était certainement à la hauteur du geste du poète.

France d'exil, par Henry Bargy. Sorte de Journal psychologique des alternatives d'un aventurier moderne qui s'efforce vers l'aventure honnête, cherche à retrouver la valeur primitive des bras de l'homme secondant un cerveau bien pensant. Malheureusement les jeunes Français sont remplis de ce respect humain qui leur permet d'admirer la leçon brutale du travail manuel sans avoir le courage d'y prendre une part active. Ingénieur, bureaucrate, mineur ou bûcheron, le héros travaille toujours beaucoup mieux des phrases que des poignets. Parmi toutes ces hésitations de l'intelligence il y a des cris sincères pleins du désespoir de se sentir vaincu par l'éternelle perfidie de la pensée qui est si rarement sœur de l'action. Ce livre est écrit dans une belle langue, un style sobre et incisif contenant une infinité de choses dans peu de mots.

Le Port d'attache, par Léon de Tinseau. Le port d'attache pour une mère de famille ruinée portant un grand nom, c'est le mariage riche pour sa fille qui est si belle qu'elle constitue un danger permanent vis-à-vis de tous les siens. Elle épouse enfin le vieux très riche et passe à côté du jeune homme relativement pauvre qui serait le havre de grâce. Plus tard, désabusée, veuve et de nouveau dans les ruines, elle le retrouvera pour oublier les mauvais jours. On ne comprend guère que cette fille intelligente puisse sacrifier sa personne alors qu'elle pouvait écouter mieux son cœur. Il est vrai qu'il lui faut payer les dettes d'une mère, dettes d'honneur par conséquent.

Quelques bandits, par Paul Tany. Leprince, jeune et vilain clerc en l'étude de Me Lejoyeux, spécule sur le secret professionnel. N'ayant pas le sou, il extirpe de l'or à plus malin que lui et va tenter la grande spéculation à la Bourse parisienne. Devenu un riche banquier, presque roi de la finance moderne, il s'éprend d'une farouche jeune fille qu'il épouse contre son gré. Il n'est pas heureux, car il se sent méprisé, mais comme il est de plus en plus laid, il se venge de sa laideur en torturant la beauté dont il a fait son esclave. Curieux type de père qui n'apparaît dans la vie de son fils que pour lui prédire sa ruine ou le sauver de la correctionnelle. Leprince va mourir comme un bandit très vulgaire, sur une terre lointaine en volant des chevaux.

L'Age du Toc , par Gyp. L'âge du toc pourrait aussi s'appeler l'âge des gens mal élevés et Mme Gyp nous fait comprendre, en nous fourrant ses doigts pointus dans les yeux jusqu'au calice de dentelle de sa demi-manche, que tout à l'extrême rigueur serait supportable avec un peu, un brin, un rien d'éducation, que même l'argot, si brutal de ton, surtout depuis l'automobilisme, serait admissible en y ajoutant un certain air de grâce. Mais, voilà, l'âge du toc c'est l'âge du juif, de celui qui dit le prix de chaque chose en lui enlevant chaque

fois sa valeur. Nous ne parlons plus d'or en France depuis que nous parlons trop d'argent.

Au service de la France, par Saint-Cénery. Encore l'histoire un peu mélancolique d'un officier obligé à toutes sortes de grandes manœuvres qui ne sont pas du ressort de la théorie militaire : le service en grève, les inventaires des églises, etc..., etc. Il apprend à recevoir stoïquement des briques sur la tête, à cambrioler proprement une porte d'église et il finit par ne pas démissionner malgré son envie de ficher le camp, car il céderait sa place à sans doute de plus mauvais Français que lui. Moralité : continuons à nous taire sous les armes.

Les Boucles, par Félix de Chazournes. Petits contes sur des petites filles un peu mièvres, boucles coupées aux héroïnes du premier âge qui ont des courages incompris, des jalousies bizarres, des passions folles pour leur poupée. C'est joli, cela sent bon, le vent peut le disperser avec pas mal de pétales de roses, on peut aussi en garder quelques-unes dans un précieux médaillon et se rappeler que des cheveux d'enfant, c'est toujours sacré, même si on sait que l'enfant romanesque est devenu aujourd'hui une grande et grosse fille un peu quelconque.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Guillaume Huszar : *Etudes critiques de Littérature comparée. II. Molière et l'Espagne*, 1 vol. in-18, 5 fr.; Champion, 1907. — Michel Salomon : *Charles Nodier et le groupe romantique, d'après des documents inédits. Ouvrage orné de deux portraits*, 1 vol. in-16, 3 fr. 50 ; Perrin et Cie.

M. Guillaume Huszar, dans ce volume de critique de littérature comparée : **Molière et l'Espagne**, étudie l'influence du théâtre espagnol sur l'œuvre de Molière et recherche minutieusement les détails de cette influence. Réelle, cette influence ne fut peut-être pas aussi directe que voudrait le prouver M. Huszar. Il semble bien, d'après les documents mêmes sur lesquels l'auteur appuie sa thèse, que Molière s'est surtout servi des adaptations et traductions déjà faites des pièces espagnoles. Mais Molière comme Shakespeare n'avait qu'un but : amuser le public, le faire rire. Shakespeare prend ses sujets de comédie et de drame là où il les trouve, Molière fait de même ; s'il trouve, dans une pièce espagnole, une scène bien faite, il la prend et n'y change presque rien. C'est la méthode du XVIIe siècle, peut-être un peu trop dédaignée depuis.

Il y a beaucoup de petits faits, de petites découvertes dans cet ouvrage de critique, mais disséminés et cachés derrière des considérations de littérature comparée et des points de vue de littérature « européenne ». Au tournant des pages apparaît le fantôme de Brune-

tière. L'« évolution des genres », cette théorie factice, a troublé M. Huszar, qui cite ces lignes de Brunetière : « *Le Misanthrope* et *Tartufe* sont déjà des tragédies bourgeoises que Molière a vraiment essayé de faire entrer dans le cadre de la comédie. Or, on ne fait pas rire avec la représentation du vice ou la peinture de la souffrance. » Comme si les genres, en littérature, étaient délimités à la façon des espèces animales ! Et puis, c'est donc la représentation de la vertu et du bonheur qui feront rire.

Dans le chapitre intitulé *la Comédie de Molière et le théâtre espagnol*, M. Huszar compare l'œuvre de Molière a la comédie espagnole : la supériorité du génie français fournit, dit-il, à l'œuvre de Molière « des qualités que Lope devait contrebalancer par les dons de son individualité ». Ainsi, à son avis, si l'on pouvait faire abstraction du caractère national des deux poètes, Lope, par son génie dramatique, atteindrait à la hauteur de Molière, peut-être même le surpasserait-il. Il explique que le poète français profita largement de l'œuvre de ses prédécesseurs et de ses contemporains, tandis que Lope de Vega créa réellement la comédie et la tragédie espagnoles. Sans les œuvres de Lope et de ses disciples, la comédie française et celle de Molière « auraient eu peut-être des destinées moins glorieuses ».

Il est injuste, en tout cas, ajoute l'auteur, de prétendre que Lope réalisa sur ses devanciers un moindre progrès que le comique français ; que l'on se souvienne du rôle que joua le drame castillan dans le développement de toute la littérature dramatique de l'Europe. Mais on ignore le théâtre espagnol et cela explique, plus encore que le dédain qu'on affecte à son égard, ce manque d'équité et d'impartialité.

Ces remarques sont justes et n'enlèvent rien d'ailleurs au mérite et au génie de Molière, qui demeure original dans ses imitations. Il ne s'agit pas de plagiat et M. Huszar se garde bien même de l'insinuer. Mais d'où vient que Molière a fait oublier ses devanciers, Lope, Moreto, Calderon ou Alarcon ? C'est d'abord que l'œuvre de Molière a moins « le goût de terroir » que le drame castillan, trop « local, trop national, enfermé dans un monde spécial dont les mœurs doivent paraître presque inintelligibles à un public européen ». Molière a su gégéraliser, styliser ses observations, ses adaptations et son art.

En outre, ajoute l'auteur, Molière est un esprit français, c'est dire qu'il est clair, lucide, logique ; il a l'art de faire comprendre ce qu'il veut dire ; c'est un penseur qui regarde et juge les événements d'un point de vue général... Son esprit supérieur a marqué de son empreinte chacune de ses œuvres, il a imprimé le cachet de sa personnalité à tout ce qu'il a emprunté...

Tandis que les auteurs de comédies sont « diffus, inégaux, » et

leurs productions, peut-être en raison de leur variété même, ne sont par reliées par l'unité d'un esprit. C'est M. Huszar lui-même qui nous démontre ainsi la supériorité de Molière et les raisons de cette supériorité. Mais tout de même, insinue-t-il, ce n'est pas *créer* que « de prendre une œuvre de valeur d'un poète étranger, de lui faire subir quelques modifications, parfois heureuses — et ce n'est pas toujours le cas, — et de lui donner quelque couleur locale ». Et M. Huszar reproche à Molière d'avoir fait sortir *l'Ecole des maris* d'une comédie toute faite *El marido hace mujer*, comme il reproche à Corneille, après tant d'autres, d'avoir dans le *Cid* imité *las mocedades del Cid*, de Guillen de Castro, etc. Mais, le *Cid*, comme *l'Ecole des maris*, quoique adaptés de pièces espagnoles, exprimaient des sentiments français et reproduisaient les mœurs françaises. Avec du génie on peut adapter sans imiter : les pièces originales n'étaient que des ébauches dont personne ne parlerait plus sans ces glorieuses imitations de Corneille et de Molière. M. Huszar dit lui-même que tout ce que Molière a pris aux Espagnols, « il l'a livré aux générations futures, enrichi des transformations et des innovations de son puissant esprit ».

Cet ouvrage d'un critique qui semble bien connaître le théâtre espagnol est d'un grand intérêt, mais ne semble cependant pas définitif. Les documents qu'apporte l'auteur sur l'influence de la comédie espagnole sur l'œuvre de Molière gardent leur valeur, mais les jugements et les déductions qu'il en tire sont parfois excessifs. M. Huszar, qui est hongrois, a une admiration sans bornes pour Brunetière, et c'est sa méthode qu'il s'est efforcé d'appliquer dans son livre.

§

M. Michel Salomon, à qui nous devons ce curieux ouvrage de critique actuelle, *l'Esprit du Temps*, nous donne aujourd'hui une étude sur **Charles Nodier et le groupe romantique**, d'après des documents inédits. Il nous raconte sa jeunesse agitée et tourmentée, sa maturité et sa vieillesse laborieuses et heureuses. Enfant, il fut mêlé à la révolution, introduit dans les clubs où déjà il pérore, apostrophant les « rebelles émigrés », maudissant « les prêtres hypocrites et séditieux », etc. M. Salomon nous décrit le salon de l'Arsenal, qui était devenu avec Nodier le centre du romantisme. Voici Victor Hugo, Sainte-Beuve, David d'Angers, Arvers, Musset, dont Alexandre Dumas nous donne ce portrait :

Vers la fin de 1830 ou le commencement de 1831, nous fûmes conviés à une soirée chez Nodier. Un jeune homme de vingt-deux à vingt-huit ans devait y lire quelques fragments d'un livre de poésies qu'il venait de faire imprimer. Ce jeune homme portait un nom alors à peu près inconnu dans les lettres, et, pour la première fois, ce nom allait être livré à la publicité...

Vers dix heures, un jeune homme de taille ordinaire, mince, blond, avec des moustaches naissantes, de longs cheveux bouclés rejetés en touffe d'un côté de la tête, un habit vert très serré à la taille, un pantalon de couleur claire, entra, affectant une grande désinvolture de manières, qui n'était peut-être destinée qu'à cacher une timidité réelle. C'était Alfred de Musset.

Voici Balzac : Robuste comme Dumas « avec la figure d'un élément, disait Lamartine, — comme Dumas, il avait l'air à l'Arsenal d'un colosse au repos ». Parfois apparaissait Gérard de Nerval. On causait. Nodier disait des contes.

Alors, il se levait, s'appuyait à la cheminée, redressait un peu sa taille fléchissante, et, l'éveil de son œil bleu avivant sa pâle figure, il détaillait, d'une diction fine et lente, assaisonnée d'accent comtois, l'aventure de « Trésor des Fèves » ou la « fin tragique du chien de Brisquet »...

On écoutait, on suivait le geste de sa main longue, emmanchée à un bras maigre. Car Nodier était « aussi amusant à regarder qu'à entendre ». Enfin il s'arrêtait, il allait se rasseoir, et, avec un abandon de paresse délicieuse, les jambes croisées — de grandes jambes qui « semblaient ne pas oser se développer » (1), le pantalon rejoignant à peine les pieds, — il passait la parole à un autre.

Tous les écrivains qui furent les hôtes de l'Arsenal ont laissé des témoignages de leur intimité, soit des lettres, soit des vers sur les albums de Mme Nodier et de sa fille Marie. Voici des vers de Lamartine, écrits pour Marie Nodier :

Que pour toi, belle enfant, au printemps de ton âge,
Du livre du destin ce livre soit l'image :
L'amitié par mes mains à tes yeux va l'ouvrir ;
De ses aveux plus tard l'amour va les couvrir ;
Puissent-ils, de tes jours écartant tout nuage,
Confondre encor leurs pleurs à la dernière page !

M. Salomon étudie aussi l'œuvre de Nodier : philologie, critique, histoire, contes et poésie, et porte sur lui un jugement que nous pouvons retenir.

Ce romantique, dit-il, a la convenance, la mesure l'élégance, légère, sans l'artifice des orfévreries et verroteries voyantes. A ceux qui recherchaient la parure barbare du mot joyau, du mot breloque ou pendeloque, — travers proprement romantique, — il sait, à l'occasion, dire leur fait.

Nodier, en effet, ne rechercha jamais l'inutile richesse des mots pour leur seule parure : il fut un sage romantique.

JEAN DE GOURMONT.

(1) *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*

SCIENCE SOCIALE

Emile Faguet : *Le Pacifisme*, Lecène-Oudin. — A. Lacassagne : *Peine de mort et criminalité*, Maloine. — Adolphe Laurain : *La Peine de mort contre la justice*, Lecène-Oudin. — Paul Adam : *Les Impérialismes et la morale des peuples.* Furne-Boivin. — Merejkowski, Z. Hippius et Philosophoff : *Le Tsar et la Révolution*, Mercure de France. — Memento.

Ah ! si le **Le Pacifisme** de M. Emile Faguet pouvait épuiser la question et nous épargner à l'avenir l'éternel ferraillement des partisans et des adversaires de la guerre ! Eh oui, on le sait bien que, pendant une bataille, on se donne des coups qui vous font du mal, comme dit M. Jourdain, et que l'argent qu'on donne à l'Etat pour qu'il fabrique des canons pourrait être mieux employé en petits verres, blandices soèves ou tuyaux de courses ! Mais le malheur, c'est qu'il y a des gens qui ferment les yeux à ces évidences, et qui sont toujours prêts à vous tomber dessus avec de préalables canons soigneusement fabriqués. D'où cette première constatation qui devrait réconcilier les Etéocles de la paix et les Polynices de la guerre, c'est que le meilleur moyen d'obtenir celle-là, c'est d'être carrément dispos à celle-ci. Seconde réflexion : de l'aveu de tous, la paix future devra être garantie par une forte armée qui mettra à la raison le peuple assez oublieux du prix Nobel pour se refuser à obtempérer à l'arbitrage ; mais alors c'est la guerre qui recommence ! Nous avons vu autrefois cette force armée exécutive des volontés du conseil souverain ; elle s'appelait, dans le saint-empire romain germanique, l'armée des Cercles et chaque fois elle était battue à plates coutures. C'était tout à fait joyeux. La gendarmerie de la Conférence de La Haye serait dans le même goût, et il y aurait encore de beaux jours pour la gaieté cosmique ! Les pacificistes ne sont amusants en effet que quand ils belligèrent ; MM. Passy et d'Estournelles furent fort bien quand ils tombèrent à bras raccourcis sur les *Mensonges du pacifisme* de Brunetière, encore que ce fût l'ex-centaure de la rue d'Ulm qui, à mon avis, les rua fort dextrement à terre ; je serais curieux de voir ce qu'ils vont répondre à ce nouveau champion, le sire Faguet, qui, lui, n'est pas cavalier, mais piéton costeau, finaud, méthodique et concassant.

§

A être pacificiste, il faudrait l'être à la façon de M. Paul Adam qui, tout en entonnant l'hymne de rigueur à la bonne Semeuse, celle qui « lance dans les sillons du monde, la graine ineffable de la bonté et de l'altruisme universels », n'en garde pas moins une vision très nette des **Impérialismes et la morale des peuples**. Morale particulière, et qui consiste à se maintenir en bonne santé, mais est-ce bien différent pour les individus, et le *mens sana in corpore sano* réalisé ne dispenserait-il pas des confessionnaux comme des tri-

bunaux? C'est déjà beau de savoir que tous les peuples un peu forts sont férus d'impérialisme et que tous les peuples faibles sont férus d'indépendance, ce qui revient exactement au même. Il y a là pour ceux qui se préoccupent tant de l'opinion des autres de quoi faire un instructif retour sur soi-même. Ce n'est pas d'ailleurs qu'il faille prendre au sérieux les jobarderies pacificistes de tels ou tels ; nous savons par expérience qu'il n'est pas de plus intraitables partisans de la guerre à outrance que ceux qui la veille voulaient supprimer les armées permanentes, et puis tout le bavardage politicien a si peu d'importance! Nos voisins le savent bien au fond et s'abstiendront de venir se piquer les doigts aux réalités. Ce qui est à craindre peut-être, c'est que, quand nous nous en apercevrons, nous réagissions de trop belle humeur contre cette période nauséeuse de frousse qui date de l'Affaire. En somme, avec les anesthésiques, une guerre n'est plus effrayante ; il est beaucoup plus dangereux de se trouver en face d'un autobus que devant une redoute faisant un feu d'enfer, puisqu'il faut plus que son propre poids en balles pour être tué. Le jour où on saura bien ça, on fera la guerre « pour rien, pour le plaisir » ! Et j'ai idée que le citoyen Hervé ne sera pas le dernier à courir à la fête... ou à y faire courir les autres.

§

Et ces autres éternels lutteurs, les partisans et les adversaires de la peine de mort, comment pourront-ils jamais s'entendre? Où les uns prononcent utilité sociale, les autres clament justice. « De ce que cette peine est utile à la société, il n'apparaît pas du tout qu'elle soit juste », dit M. Adolphe Laurain dans **la Peine de mort contre la justice**. Mais qu'est-ce que l'injuste ? Ce qui déplaît à M. Laurain. Cela ne suffit peut-être pas. Si nous étions sages, nous ne prononcerions jamais ce mot justice, en dehors de ce qui est contractuel. Je vous ai promis cent sous, il est juste que je vous les donne Mais je vous ai volé cent sous, il n'est ni juste ni injuste que je fasse trois mois de prison ; tout au plus sera-ce utile aux futurs volés, et la raison sera d'ailleurs suffisante. La question du maintien ou de la suppression de la peine de mort n'en reste pas moins délicate. Supposez qu'elle ait été abolie en 1790, comme le demandait ce bon M. de Robespierre, et qui sait si elle aurait pu être rétablie les années suivantes? Or les dix à douze mille innocents que la Terreur n'aurait pas guillotinés valaient bien un peu d'indulgence excessive pour les criminels. Même en restant sur le terrain des statistiques et des graphiques, le doute subsiste, car les chiffres se laissent interpréter. Les plus sages, les plus compétents défenseurs de la sanction capitale, M. Lacassagne par exemple, dans sa **Peine de mort et criminalité**, reconnaissent que l'hygiène tant physique que

morale serait plus efficace contre le crime que la répression ; les adversaires ont donc quelque raison de dire à la société : Commencez par combattre l'alcoolisme, l'avortement et la science des poisons, et c'est seulement si ça ne suffit pas que vous recourrez au bourreau. Quant aux faits, ils ne sont qu'à moitié convaincants. Je vois bien que l'Angleterre compte 200 homicides par an et l'Italie 4.000, mais pour être sûr que le bourreau en fût la cause, il faudrait que l'Angleterre supprimât sa corde de chanvre, que l'Italie l'adoptât, et qu'au bout de quelques années ce fût l'Angleterre qui comptât 4.000 meurtres contre 200 en Italie. M. Lacassagne souhaite spirituellement dans ce sens que les présidents débonnaires alternent chez nous avec les présidents rigoureux. La comparaison des cantons suisses (les uns ayant, les autres n'ayant pas la peine de mort) serait ici instructive ; l'assassin de la pauvre impératrice d'Autriche savait assurément qu'il ne jouait pas sa tête en faisant son coup à Genève, l'aurait-il fait à l'autre bout du lac? Si la réponse est non, c'est la peine de mort qui a gagné! — Un point sur lequel tout le monde est d'accord, à ce sujet, c'est la publicité de l'exécution, vraiment hideuse ; et un autre sur lequel on devrait convenir, c'est l'horreur de la guillotine qui répand le sang et mutile le corps ; la pendaison est mille fois préférable. L'infamie des terroristes ressort moins du chiffre énorme de leurs victimes que de l'appareil ignoble des exécutions : tombereaux, machine sinistre, flaques gluantes, odeur fade de sang ; si seulement on avait enivré ces malheureux de musiques guerrières, comme on donnait du vin aromatisé aux esclaves qu'on mettait en croix! — Autre question plus délicate encore (car il faut être bien femmelette pour hésiter à tuer une puce, ou à condamner à mort un criminel) ; s'il était avéré que les châtiments corporels sont une défense efficace contre la brutalité méchante, ne faudrait-il pas les employer comme font les Anglais? Je n'ose dire oui : les bêtes féroces, même fouaillées, sont plus dangereuses libres qu'en cage. Là aussi, avant de recourir à ces mesures extrêmes et atroces, commençons par les moyens doux : la vraie cause de l'accroissement de la délictuosité, c'est la lâcheté des magistrats répressifs, qui redoutent les représailles d'apaches; qu'on inflige seulement 50 fr. d'amende aux jurés ayant prononcé des acquittements scandaleux, et tout rentrera dans l'ordre.

§

Comme il nous est difficile de comprendre autrui, et comme pour nous surtout, Français d'Occident, le Slave d'Orient est impénétrable ! Nous croyons connaître la Russie parce que nous avons lu le Manifeste de Viborg et la Constitution des Cadets et que nous nous sommes faits de bric et de broc une opinion sur la Douma, le mir, les popes, les juifs et la vodka. Ceux que nous ne comprenons pas, Tolstoï et Bakounine, nous les déclarons exceptionnels sinon fous. Et pour-

tant qui sait si ces toqués-là ne sont pas les normaux ! Pour Mérejkowsky, dans un admirable article du livre **Le Tzar et la Révolution**, l'explication de la crise russe n'est pas la marche vers la liberté ni vers l'égalité, ni même vers la fraternité, mais vers la Sainte-Trinité ; ce qui va venir, ce n'est pas un sot parlementarisme, c'est Dieu lui-même, Antechrist en tant que complétant le Logos, Paraclet en tant que réalisant le Père, celui qu'ont annoncé tant de voix diverses depuis un siècle, Novikoff et Tschaadaev, Gogol et Dostoïewsky, Tolstoï et Soloviev, Rosanov et maintenant Mérejkowsky, les uns sous forme de prières, les autres sous forme de blasphèmes. « La nouvelle conscience ne rejette pas la vérité éternelle que contient le christianisme, elle accepte entièrement cette vérité comme révélation du Christ, de Dieu incarné. Seul est rejeté le mensonge de l'orthodoxie, l'autocratie, que ce soit le tsarisme russe ou la papauté romaine... » Et cette vue est troublante, en effet, l'âme humaine a soif à la fois de concorde et de liberté ; religieuse et plus précisément chrétienne, elle le restera en Europe, nous sommes christianisés jusqu'aux moelles, et vains, je crois, seront tous les efforts soit des juifs pour nous livrer au seul Allah, soit des paraclétistes pour nous acheminer vers la Colombe ; mais dans ce christianisme persistant et reviviscent les anciens scolastismes ne s'effaceront-ils pas et ne se formera-t-il pas un nouveau catholicisme vraiment digne de son nom, celui-ci, et dont les églises protestantes, ariennes, libres penseuses seront des filiales, l'avenir ici répondra.

Memento. — Aristide Briand : *La Séparation*, discussion de la loi (Charpentier). Livre de fond à conserver. — L. Garriguet, *Le Régime de la propriété* traité de sociologie d'après les principes de la théologie catholique (Bloud). « Le droit de propriété absolu n'appartient qu'à Dieu... L'homme n'a qu'un droit d'administration pour lequel il est rigoureusement tenu de se conformer à l'ordre établi par le Créateur, etc., etc. » A quand la séparation de la théologie et de la sociologie ? — Joseph Mazarella : *Les Types sociaux et le droit*. (Octave Doin). Essai d'ethnologie comparée des systèmes juridiques avec deux études particulières, une sur l'ambilianisme, sorte de martriarcat malais, et une sur le prêt dans l'Inde. — Du prêt hindou, il est facile de passer au prêt romain et à la *Passion de l'argent dans les instincts, les mœurs et les lois des Romains* par M. Antonin Deloume, l'auteur des « Manieurs d'argent » à qui Brooks Adam et Ferrero doivent tant. Aux banales synthèses opportunistes, comme il faut préférer ces belles vues unilatérales et contradictoires des Montesquieu, des Fustel, des Deloume ! — Guy de Cassagnac : *L'Idée traditionnaliste dans les romans de Paul Bourget*, et Tancrède de Visan : *Paul Bourget sociologue*, avec, dans la même note : *La Révolution sociale ou le roi*, de Georges Valois (Librairie nationale). — Dans une note toute différente : *Les Intellectuels devant les ouvriers*, documents réunis par M. de Marmande (Dujarric). — Enfin d'Hector Fleischmann : *Napoléon et la Franc-maçonnerie*, double dithyrambe dans la manière brillante et suggestive de Paul Adam.

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Capitaine Robert Scott : *La « Discovery » au Pôle Sud*, 2 vol. Hachette, 40 fr. — Octave Mirbeau : La *628-E8*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Albert Bordeaux : *La Guyane inconnue*, Plon, 3 fr. 50. — Désiré Bergère : *Loin du Pays*, P.-V. Stock, 3 fr, 50.

La librairie Hachette a publié avec le soin dont elle a coutume, le récit du capitaine Scott sur le voyage de **la « Discovery » au pôle sud**, édition agrémentée de cartes et de planches nombreuses, où l'on retrouve, au jour le jour, pour ainsi dire, les péripéties et les circonstances de l'expédition. L'ouvrage débute par un résumé des connaissances acquises pendant les précédents voyages et donne des détails nombreux sur l'organisation de cette exploration laborieuse, — judicieusement conduite, mais dont les résultats, à vrai dire, furent plutôt maigres. Au pôle Sud, en effet, nous restons en présence, plus encore qu'au pôle Nord, de terres inconnues, et il faut admirer le dévouement obscur des hommes qui affrontent ces régions désolées, avec des températures horribles et l'unique compagnie des pingouins et des phoques pour nous enrichir de quelques observations sur la géographie et la physique du globe. — Après avoir longé une immense barrière de glace qui défend les approches mêmes du pôle, la « *Discovery* » finit par s'arrêter dans le voisinage des volcans *Erébus* et *Terror*, découverts par Ross en 1841. Avec le printemps, qui correspond là-bas à nos mois d'automne, les explorateurs entreprirent, à pied et faisant traîner les vivres et instruments par leurs chiens, une pointe vers l'extrême sud, au milieu des vents et des tempêtes, avec des souffrances incroyables, la température descendant à 40, 50, 55 sous zéro, — 57 même au cours d'une *vague de froid*, — supportable quand même hormis les jours de grand vent — et arrivèrent enfin au 83e degré de latitude sud — à 8 degrés du pôle. — Mais les chiens devinrent malades par la mauvaise qualité de la nourriture emportée, et il fallut les abattre. Ces chiens étaient du reste d'une voracité terrible et l'un d'eux bouffa d'une fois toute la viande de phoque préparée pour une semaine; quant à l'appétit des explorateurs, il est indiqué par ce simple détail qu'à leur retour à bord ils mangèrent, à neuf hommes, en un seul repas, sept pingouins, chacun *de la taille d'une oie*. — Il s'en faut aussi que la vie sous la tente ait présenté des agréments; le thermomètre à l'intérieur marquait 40, 42° de froid; sur le navire, où l'insommie était entretenue par les clameurs des bêtes du dehors, on avait encore — 5° pendant le jour et — 1° la nuit. L'expédition avait duré 42 jours; mais *la « Discovery »* ne put se dégager ensuite de son étau de glace; il fallut se résigner à un deuxième hivernage et, l'année suivante, on entreprit une visite de la Terre Victoria, à travers montagnes et glaciers; une expédition de secours arriva enfin de la Nouvelle-Zélande ;

le navire put se délivrer, regagner des pays meilleurs et enfin l'Angleterre. — Mais ce que ne peut rendre le texte, c'est la splendeur des paysages dans ces régions polaires, où les jeux de la lumière arrivent à des effets admirables. Ceci posé, on reste effrayé en comparant l'énormité de l'effort et la faiblesse des résultats obtenus. Les explorateurs cependant purent constater qu'un bizarre mouvement alternatif d'expansion et de régression de la zone de glace paraît exister dans la région australe; quelle que soit son étendue actuelle, elle semble avoir occupé antérieurement une surface beaucoup plus grande. Des observations analogues ont pu être faites d'ailleurs dans les régions boréales, et, s'il me souvient bien, j'ai vu indiqué que les terres aujourd'hui si désolées du Groënland ont été peuplées autrefois par des colonies scandinaves. — Dernier détail typique enfin, concernant les chiens nés dans l'antarctique, — car avant de mourir, ils avaient fait des petits — ces braves bêtes n'avaient aucune connaissance de la fonction de boire et lorsque la soif les prenait, se contentaient de lécher un morceau de glace.

L'ouvrage comporte encore en appendice un exposé général des observations faites par les voyageurs, et un résumé de leurs recherches sur la géologie, dû à la plume de M. H. T. Ferrar, membre de l'expédition.

§

J'aime beaucoup Octave Mirbeau ; je le suis depuis l'époque déjà lointaine où il publiait *Les Grimaces*, et je ne voudrais pas qu'on puisse m'accuser de penser mal d'un homme dont j'estime avant tout la crânerie, la probité et le talent. Je puis donc me croire très à l'aise pour dire sur lui, tout net, mon sentiment. C'est un enthousiaste et un sentimental. Son dernier livre, *La 628-E8*, est un voyage en automobile à travers la Belgique, la Hollande et l'Allemagne ; il m'a intéressé et amusé. A la réflexion, pourtant, je crois devoir reconnaître qu'il y manque une chose capitale : la pondération ; qu'on n'y trouve peut-être pas assez de clairvoyance et que ses enthousiasmes comme ses haines portent à tort et à travers. Mirbeau est surtout une victime des idées préconçues ; il garde des emballements qui pouvaient nous paraître sublimes quand nous avions vingt-cinq ans. Il en est encore à admirer le truculent barbouilleur qu'était Vincent Van Gogh, auquel il consacre des pages lyriques, et croit aux bienfaits de la conférence de la Haye. Son titre d'ailleurs n'est qu'un prétexte, et le voyage une occasion, — occasion de parler de tout et surtout. Ce n'est pas la Belgique, la Hollande ou l'Allemagne qu'il raconte ; c'est d'abord des anecdotes, des conversations notées en bon reporter. Ses histoires belges sont parfois amusantes ; mais l'esprit y voisine peut-être un peu trop avec le dénigrement. Il bla-

gue la population belge ; mais il y a là-bas un peuple averti, entreprenant, artiste même, — qui peut avoir ses travers comme nous avons les nôtres, et doit trouver que des plaisanteries sur la Belgique, toujours les mêmes depuis cinquante ans, commencent tout de même à vieillir. Il dit du mal de Léopold, — d'après des Belges, — mais j'ai entendu d'autres Belges en dire beaucoup de bien. Enfin s'il y a des gens qui ne voyagent à l'étranger que pour trouver des occasions d'admirer leur propre pays, le travers opposé semble aussi pénible. Octave Mirbeau, après avoir débiné la France, et la Belgique, qui est bien un peu le prolongement de la France, devait bien admirer l'Allemagne, tout en lui disant ses vérités pour n'en pas perdre l'habitude. Outrancier, excessif dans ses enthousiasmes comme dans ses critiques, il est d'ailleurs très sûr d'avoir rendu à chacun justice. Mais je défie bien à qui que ce soit de se faire, d'après le livre, une idée des pays qu'il a traversés. — En bon journaliste, Mirbeau ne manque jamais, du reste, d'allonger un coup de griffe aux confrères qui lui déplaisent ; c'est une des formes de son talent. — Mais nous devons toujours accepter un tempérament d'écrivain tel qu'il est, avec ses qualités et ses tares ; le livre de Mirbeau, alerte et vivant, mérite mieux, j'ai hâte d'en convenir, que la critique que j'eu ai faite. Il est surtout personnel, et par la littérature qui court, on peut trouver qu'il n'y a pas là un mince éloge. Il offre d'excellentes pages, des histoires amusantes, des tableaux hardiment brossés, — sur la Hollande par exemple, sur le port d'Anvers — et parmi les inconvénients et désagréments de l'automobilisme, un chapitre entier est consacré à la « Faune des Routes », — c'est-à-dire à l'art d'écraser les bêtes qu'on y rencontre.

§

Les livres de M. Albert Bordeaux sont toujours intéressants, car il sait voir et raconter ce qu'il a vu. On le suivra avec plaisir, cette fois encore, dans la **Guyane inconnue**, — la Guyane française qui n'est guère indiquée que comme colonie de déportés et sans doute vaut mieux que sa réputation. Rien de pittoresque ainsi comme le voyage pour remonter l'Approuague à travers les rapides et les chutes, — où se trouve le merveilleux spectacle du Grand Conary, — dans une forêt vierge immense, pays de décors romantiques, sous un climat tiède et humide, — peuplée d'insectes, de serpents, d'oiseaux, de singes rouges et de tigres (1), terre encore vierge où tout est splendide et grandiose, qu'il parcourt longuement en dépit de la chaleur

(1) Une mention spéciale doit être faite d'un petit oiseau qui produit « un son profond, musical et prolongé, tel qu'un tuyau d'orgue ; c'est *l'oiseau-mon-père*, qui a l'air, disent les créoles, de chanter la messe ». — Des détails précieux sont fournis encore sur l'existence des forçats, qui sont à la vérité de peu intéressants personnages.

et des pluies torrentielles. C'est un enchantement que ce pays de richesse providentielle et où les rivières charrient de l'or; — mais on y vieillit vite, témoin le pagayeur Joë, Martiniquais, « presque blanc à 23 ans et tout ridé sous les joues », et outre les coups de soleil on y peut ramasser, paraît-il, « des coups de lune », — sans compter les histoires à dormir debout. Le livre d'ailleurs est indulgent pour la population créole; il donne des détails curieux sur les peuplades indigènes et se termine par une visite de placers et l'étude des ressources économiques de la Guyane.

§

Loin du pays, de M. Désiré Bergère, est le livre d'un émigré, — ou plutôt d'un bon jeune homme qui s'expatrie par coup de tête, par désespoir d'amour. Il part du Havre pour Rio-de-Janeiro et fait une traversée mouvementée qui le mène à Montevideo, puis à Buenos-Ayres. Après divers incidents, il s'enfonce dans la Pampa, où les habitants, à demi sauvages, jouent perpétuellement du couteau, pousse une pointe vers le Chili à travers les Andes, se place comme géomètre-arpenteur chez un entrepreneur français qui travaille à la nouvelle ville de la Plata, à 50 kil. de Buenos-Ayres, et remonte le fleuve sur un navire en ruine et envahi par les poux (!). Suivent des détails sur un essai de colonisation; en dernier lieu, il pénètre plus avant dans le pays pour chercher un trésor enterré dont l'existence lui a été révélée par des paperasses, et avec des moyens de transport rudimentaires, après des aventures multiples, il est abandonné par ses guides, capturé et torturé par les sauvages Mataguayos. — Va-t-on le manger tout cru? — Non! Il joue de la flûte, ce qui lui vaut la bienveillance de la tribu. Une petite Indienne l'a délivré; mais ce bizarre garçon repousse toutes les jolies filles qui s'offrent pour poursuivre sa chimère. Il s'échappe, reprend sa route, trouve le trésor, qu'il ne peut emporter et au retour est à moitié écrabouillé dans un accident de chemin de fer. Tandis qu'il est à l'hôpital, il est reconnu par son amie de France, qui lui courait après et, comme dans les vaudevilles, cela finit par un mariage. C'est ce que la prière d'insérer appelle une « conclusion sensationnelle ». — Le volume contient quelques tableaux intéressants des paysage de l'Amérique du Sud; mais je dois dire que l'auteur abuse un peu trop des termes de marine pendant la traversée et des expressions espagnoles lorsqu'il séjourne dans le pays. — Je n'aurai pas du reste la méchanceté de relever diverses fautes de français qu'il aurait bien dû corriger. Par exemple, on n'écrit pas l'épiderme *blanche* (p. 173); on ne dit pas un *soc* de granit, mais un *socle* (p. 44).

CHARLES MERKI.

QUESTIONS MORALES ET RELIGIEUSES

Edmond Thiaudière : *La Conquête de l'Infini*, Paris, Librairie Fischbacher. — Frédéric Charpin : *La Question religieuse*, Paris, Société du Mercure de France. — Lucien Roure : *En Face du Fait Religieux*, Paris, librairie Perrin. — Henry Gaillard de Champris : *Sur quelques Idéalistes*, Paris, Bloud. — Bossuet : *Pensées Chrétiennes et Morales*, édition nouvelle, revue sur les meilleurs textes, avec une introduction et des notes par Victor Giraud, Paris, Bloud.

Ce fut toujours un trait significatif de l'esprit français que le goût des choses morales et l'aptitude à le traduire en maximes. Aussi, surtout depuis le dix-septième siècle, a-t-on vu abonder chez nous ceux qui employèrent les loisirs d'une maturité active ou les heures reposées de la vieillesse à écrire leurs *Pensées*. Dans cette sorte d'ouvrages, il va sans dire que la médiocrité est moins rare que le génie. Pour une idée pénétrante, on en trouve mille qui n'éclairent nullement les profondeurs de la conscience humaine. Il n'est pas donné à tout le monde d'être un Pascal, ni même un Vauvenargues ou un Joubert. Dans son livre : **la Conquête de l'Infini**, M. Edmond Thiaudière s'élève au-dessus de cette banalité générale. Il a vraiment pensé et vécu ce qu'il dit et, si tout n'est pas d'égale valeur dans son recueil, tout, du moins, y témoigne de la plus noble et de la plus haute inquiétude. Par la raison, par la foi, par l'art, par le mépris du fini, par le noble orgueil, par la réprobation du mal, par l'épuration de l'âme, par l'aspiration au Bien Suprême, il veut conduire son lecteur à cette sorte de sagesse stoïcienne, attendrie d'esprit chrétien, où les méditations et les épreuves de la vie l'ont fait arriver, et où il semble bien qu'il se soit fixé définitivement. Son *Testament religieux* est plein d'honnêtes et fortes paroles, dans lesquelles il dénonce et déplore l'anarchie intellectuelle et morale, l'absence d'idéal, le matérialisme et le scepticisme où se dissout l'âme de notre pays et c'est avec indignation qu'il stigmatise « ceux qui se vantent d'avoir éteint les lumières célestes, mais ne se soucient nullement d'allumer des lumières terrestres suffisantes pour éclairer les citoyens français sur la nécessité de remplir les multiples devoirs que comporte l'existence humaine ». Ces pages énergiques vaudraient d'être citées entièrement. Nous préférons pourtant extraire du petit livre, parfois si plein, de M. Thiaudière, quelques pensées, où s'exprime le plus nettement sa philosophie religieuse.

Ne faisant qu'un avec ton corps si minime, ou distinct de lui, il y a en toi un esprit. Comment donc n'y en aurait-il pas un dans le corps incommensurable de l'Univers. Et d'où procéderait ton esprit, sinon de cet esprit universel, source unique de tous les esprits particuliers ? Et puisque, aussi, cet esprit universel, prouvé par le tien même, ne peut manquer d'exister, combien il est naturel de s'adresser à lui par la prière, combien sot de vouloir l'ignorer, et combien plus sot encore de le nier (p. 65) !

Si, dans le saut périlleux de la mort, ton âme doit retomber quelque part,

tu peux être assuré que, où qu'elle retombe, sa foi en l'Evangile amortira singulièrement sa chute (p. 84).

Le sage qui voit, pour lui-même et pour les autres, la mort imminente, ne peut revenir de la stupéfaction que lui causent tant d'hallucinés qui se lancent dans la vie de ce monde, comme si ele était sans limites (p. 144).

Anxieux de ses affaires privées, mécontent des affaires publiques, tourmenté de la grande affaire divine : comment avoir même l'ombre du bonheur (p. 145) ?

Le mépris de ce que le temps emporte est la principale marque d'une grande âme (id.).

La figure de cire que la mort nous donne, en un instant, affiche le ridicule de nos ambitions et de nos cupidités (p. 147)...

Dans le silence de la nuit, l'âme du penseur, étreinte par la dure insomnie, peut rendre des oracles que lui eût enviés la prêtressse de Delphes (p. 285)...

Platon disait que : « philosopher c'est apprendre à mourir. » La meilleure partie du recueil de M. Edmond Thiaudière semble le commentaire éloquent de cette parole. Il n'est pas de ceux que puissent contenter les « ombres de la caverne » : la grande affaire divine, selon sa très belle expression, est son perpétuel tourment. Commen s'étonner après cela qu'il rencontre souvent l'accent pascalien ? Mais, s'il le rencontre, il y a d'autres notes dans son livre. Une sorte de désillusion bouddhique s'y fait sentir çà et là ; toutefois, comme celui de M. Jean Lahor, le pessimisme de M. Thiaudière est un pessimisme héroïque où, du moins, l'espoir de ce que l'au-delà peut réserver à l'âme de glorieuses destinées, le soutient. En résumé, ses *Pensées* sont celles d'un homme absolument sincère, d'un esprit sérieux et élevé, que les mystérieuses réalités de la foi attirent, mais qui demeure visiblement troublé par les objections, accumulées contre elles de notre temps. Cependant, il tient à sauver, pour lui et pour les autres, ce qu'il considère comme l'essentiel du Christianisme. Et il y a quelque chose de touchant à le voir transposer le Pater et le Credo, en des termes qui lui semblent plus rationnels. Cela ne pourra paraître sacrilège qu'à ceux qui oublieraient l'importance que l'Evangile attache à la bonne volonté, à l'amour des hommes et à la passion de la justice. Chercher Dieu loyalement, de tout son cœur, de toutes ses forces, même à travers des préjugés et des erreurs, c'est mériter de le mieux connaître, attirer sa lumière, et déjà, d'une certaine manière, le posséder.

Le sympathique auteur dont nous venons de parler est représentatif, à sa façon, du travail qui remue plus ou moins profondément les consciences contemporaines. Celles-ci, à l'égard de la solution qu'il convient de donner au problème de la destinée humaine (que la religion a seule qualité pour résoudre), apparaissent bien divisées. Si l'on veut s'en rendre compte, qu'on lise le livre intitulé **la Question**

Religieuse, où M. Frédéric Charpin a réuni les réponses que provoqua, il y a peu de temps, l'enquête internationale, ouverte par lui au *Mercure*. Il s'agissait, on s'en souvient, de savoir si nous assistons à une dissolution ou à une évolution de l'idée et du sentiment religieux. Dans son introduction, M. Charpin dit qu'il ne tentera pas l'impossible synthèse des réponses reçues. En effet, c'est l'anarchie. Toutefois, il a raison de faire remarquer qu'une impression générale se dégage de son enquête. La voici :

Aujourd'hui, comme autrefois, toute âme qui pense demeure pleine d'angoisse en présence du mystère ; elle cherche à connaître l'infini et à communiquer avec lui par la religion.

Cette phrase pourrait presque servir d'épigraphe au beau livre de M. Lucien Roure : **En face du fait religieux**. On nous y montre en effet comment le problème religieux naît de la considération du monde extérieur et de son mystère, de la conscience de notre dépendance et de l'incertitude de notre destinée. Il naît aussi du sentiment de notre valeur morale en même temps que de la tendance à l'idéal et au bonheur. Il naît enfin de cette disproportion qui existe entre nos tendances et notre milieu — que l'évolution n'explique pas — et de la conscience du mal.

Mais le sentiment religieux, qui est à la fois connaissance et émotion, ne peut s'adresser qu'à un Dieu personnel, capable d'assouvir un jour notre soif de bonheur et de justice et à la miséricorde de qui nous puissions avoir recours après nos défaillances et nos fautes.

La religion est donc une relation vivante entre l'homme et l'Etre divin. Quand cette relation atteint toute l'intimité possible ici-bas, nous avons l'union mystique. L'auteur consacre deux de ses plus intéressants chapitres à l'étudier et à différencier le vrai mysticisme de ses contrefaçons. Il montre comment on ne saurait en expliquer les phénomènes par des raisons pathologiques.

M. Lucien Roure fait voir aussi que le surnaturel chrétien, ou, pour parler avec plus de précision, catholique, est le principe en nous « d'une vie merveilleusement débordante et féconde ». Les richesses de cette vie ont attiré et attireront encore au catholicisme des âmes « qui souffrent de leur stérilité, de leur étroitesse et de leur misère ». Il est donc facile de répondre à l'accusation courante élevée contre l'Evangile, au nom des instincts qu'il contredit, d'être une doctrine de mort :

Ce qu'on appelle la liberté de la nature est contraire à la nature. La nature humaine, qui est chose complexe, faite de puissances multiples, de tendances diverses, a besoin, pour fonctionner, pour exercer toute sa force, d'être conduite, dirigée, harmonisée, réglée en un mot. Or, cela ne va pas sans contrainte, sans retranchements. Il y a nécessairement un ordre, une

subordination à établir entre nos appétits, et cela dit renoncement, abnégation. Aucun organisme, composé de pièces inégales, ne peut fonctionner, à moins que l'une ne commande à l'autre, ne la contraigne, ne lui impose une direction déterminée. *Dissolu*, c'est-à-dire non lié par quelque contrainte, est synonyme à la fois d'immoral et d'impuissant.

L'ascétisme chrétien va uniquement à substituer, parmi nos facultés, à l'anarchie qui est une faiblesse, la coordination qui est une force. Quand il parle de régler les passions, de modérer les passions, il ne prétend point, comme le pense souvent le vulgaire, les tenir dans la médiocrité, les ramener à une sorte de neutralité savante ou prudente. Ce qu'il veut, c'est leur donner le degré d'énergie proportionné à la fin à poursuivre dans des circonstances déterminées. La sainteté naît de passions ainsi entretenues et conduites. Le saint met au service du bien toute l'intensité de passions rendues obéissantes.

Et, dans cette discipline intérieure ainsi que dans les certitudes de sa foi, il trouve déjà, au milieu des luttes de la vie, sa récompense. Oui, plus on est religieux, plus on a d'harmonie en soi, et de sérénité. A leurs croyances perdues, les âmes élevées ont toujours cherché à substituer quelque idéal. Il y a eu, selon les cas, la religion de la science, le culte de l'art ou celui de l'honneur. Mais personne, ainsi, n'est arrivé à combler vraiment le vide de son âme. Voyez, par exemple, ce grand et sombre Alfred de Vigny, dont nous entretient M. Gaillard de Champris dans ses essais **sur quelques idéalistes**. Quelle inconsolable tristesse, quelle amertume ! Nous devons à cette désolation des poèmes incomparables, où le désespoir prend je ne sais quelle majesté religieuse. C'est que l'auteur de *la Maison du Berger* était né, de son propre aveu, avec une âme sacerdotale. De là cet accent biblique et solennel de son pessimisme. Ce qui, de par ses hérédités et son éducation, demeura chrétien en lui, c'est la tendresse apitoyée sur les misères humaines dont sa vie témoigna souvent, c'est le sentiment que l'homme ne peut pas se reposer et mettre sa fin dans la nature.

Il faut remercier grandement M. Victor Giraud de nous avoir donné un recueil des **Pensées chrétiennes et morales** de Bossuet. Il lui appartenait de nous révéler « ces notes toutes personnelles, prises par le grand Evêque, sur toutes sortes de sujets, au cours de ses observations sur les hommes et sur les choses, et surtout au cours de ses lectures ». Le génie de moraliste chrétien qu'il y avait dans Bossuet s'y montre puissamment, de telle sorte qu'on peut mettre ces *Pensées* à côté de celles de Pascal. Un sentiment intense des misères de notre nature y respire ; on y trouve à chaque page une sainté sévérité.

Il y a des gens qui commencent à vivre lorsqu'il faut cesser de vivre, ou plutôt qui ont cessé de vivre, avant de commencer. Ceux-là commenceront

à la mort une malheureuse stabilité. La providence de Dieu a ses fins déterminées, auxquelles arriveront enfin sans y penser ceux qui ne se déterminent jamais. Ce sera la fin de leur inconstance. Il faut donc se déterminer, il faut donc régler sa vie.

Et voici ce qu'il dit de la *Solitude* spirituelle.

Fermer les sens! hors de la chair et du monde, recueilli en soi, conversant avec soi et avec Dieu. Mener une vie au-dessus de tout ce qui est visible, et recevoir les idées divines toujours nettes et immuables, et nullement mélangées des formes terrestres, errantes et vagues, que le mouvement des choses humaines nous imprime. Etre par ce moyen et devenir de plus en plus un miroir très net de Dieu et des choses divines, s'élever à la lumière par la lumière, c'est-à-dire à la plus claire par la plus obscure : goûter par avance la vie céleste.

Ces deux extraits, si substantiels dans leur concision, peuvent suffire à montrer quel admirable docteur de la vie chrétienne, ascétique et mystique, fut Bossuet. Bien méditées, elles suffiraient à transformer tant de vaines existences, « ensorcelées par la bagatelle »,comme parle l'Ecriture, et à les orienter, avec le secours du Maître intérieur, vers le but éternel. Mais les pires sourds sont ceux qui ne veulent pas entendre, et, de ces sourds-là,on doit dire, hélas! que le monde est plein.

LOUIS LE CARDONNEL.

LES REVUES

La Phalange : A propos de la clarté Un poème de M. Guillaume Apollinaire. Un poème et deux strophes de M. Abel Bonnard. La véritable maîtrise de Stéphane Mallarmé. — *La Vie contemporaine :* La philosophie de H.-G. Wells analysée par M. Charles Derennes. — *La Revue de Paris :* Souvenirs d'un corsaire français qui a convoyé la flotte russe en route de la Baltique aux eaux japonaises. — Memento.

Je m'excuse de devoir répondre, ici, à ces quelques lignes de M. Guillaume Apollinaire (**La Phalange**, 15 mars) :

A propos d'un essai sur Jean Royère, M. Charles-Henry Hirsch m'accuse de corrompre la jeunesse. Dois-je, si jeune encore,me résoudre à boire la ciguë ?

En réalité, tout ce qui concerne la poésie agace M. Charles-Henry Hirsch. Il imiterait volontiers l'ange qui battit saint Jérôme parce qu'il avait lu un ouvrage poétique.

M. Charles-Henry Hirsch adjure aussi les jeunes poètes de ne pas perdre leur temps. Mais ils ne suivront pas ce mauvais conseil.

Si l'on veut bien se reporter à ce que j'ai écrit (1), on verra que M. Apollinaire se méprend : je ne lui crois pas, personnellement, une telle influence littéraire qu'il puisse corrompre qui que ce soit.

(1) Voir *Mercure de France*, 1er mars 1908, page 146.

S'il était le seul poète obscur de ce temps, je n'aurais point, de son cas singulier, conclu au général. De toute façon, la ciguë préparée pour Socrate, M. Apollinaire ne la mérite point. Si, de son plein gré, il se résolvait à la boire, il obligerait ses meilleurs amis à sourire de son héroïsme abusif.

Au prix même de me comparer à un ange, nul ne saurait sans trahir la vérité prétendre que « tout ce qui concerne la poésie m'agace ». C'est parce que je l'aime, la sers et la place au-dessus de tous les modes de l'expression humaine, qu'il m'est infiniment pénible de lire des vers tels que ceux-ci, par exemple, dont M. Apollinaire est l'auteur :

POÈME

Le chemin qui mène aux étoiles
Est pur, sans ombre et sans clarté.
J'ai marché, mais nul geste pâle
N'atténuait la voie lactée.

Souvent pour nouer leurs sandales
Ou pour cueillir des fleurs athées,
Loin des vérités sidérales
Ceux de ma troupe s'arrêtaient.

Et des chœurs porphyrogénètes
S'agenouillaient ingénument :
C'étaient des saints et des poètes

Egarés dans le firmament.
J'étais guidé par la chouette
Et n'ai fait aucun mouvement.

Je ne serai pas le seul à donner ce pathos et le néant de son obscurité prétentieuse, pour la grâce adorablement française de ce quatrain :

UNE FEMME BELLE

Nulle autre femme n'eut autant de gloire en elle;
Tous tes gestes, si purs qu'on voudrait les baiser,
Tu les tires de toi sans jamais t'épuiser :
Tu sembles effeuiller une rose éternelle.

Et s'il ne suffisait de cette citation pour la défense de mon goût, j'emprunterais encore ces deux strophes à *la Consécration*, un des plus admirables poèmes qui aient été écrits en français et que je convie M. Apollinaire à lire dans *les Royautés* de M. Abel Bonnard, son cadet par l'âge et déjà l'un des maîtres de la poésie de ce temps

Allez-vous-en de moi, vous dont j'avais souci,
    Aurores fraîches et mouillées,
Portant vos linges d'or sur votre tête, ainsi
    Que des servantes renvoyées.

Comme un marchand déçu qui ne m'a pas séduit,
L'été peut replier ses toiles
Et tu peux refermer loin de mon œil, ô nuit,
Le harem glacé des étoiles.

Est-il de « mauvais conseil », celui-là qui voudrait détourner des vers inintelligibles, sans rime, ni raison, ni rythme, les jeunes hommes tentés par la divine Poésie?

A ceux-ci, je dirai : la clarté est un élément indispensable du Beau. Les meilleurs poèmes d'un Stéphane Mallarmé, vers ou prose, témoignent de cette loi. S'il a exercé ce charme unique sur ses auditeurs et une influence considérable sur la jeune littérature française à la fin du siècle dernier, il le dut à la limpidité de sa parole profonde.

C'était un directeur de conscience, dans la plénitude de cette expression redoutable. Saisi de quel respect, j'entrai chez lui, un mardi soir, rue de Rome, avec mon ami Paul Fort pour introducteur. Il n'aura pas oublié que nous étions en très petit nombre, ce soir-là, autour de Mallarmé, qui parla de Hamlet, « le prince en deuil de soi-même ». M. Camille Mauclair, dans *le Soleil des Morts,* a pieusement, et avec cette rare intelligence que prouvent tous ses travaux de noble artiste, reconstitué plusieurs des conversations du maître esthéticien. Elles étaient subtiles, ordonnées, logiques, et une forme pure projetait leur enseignement net dans les esprits attentifs. S'il n'eût écrit, après ses œuvres parnassiennes et ses premières proses, que ces leçons merveilleuses dont se nourrirent les plus hauts et les très dissemblables représentants du symbolisme, — Stéphane Mallarmé serait un maître de tous les temps.

Il faut avoir la franchise de le dire : son excellence a disparu avec lui. Elle n'est point dans ses vers ni ses proses des suprêmes années qu'il a vécues, et ces écrits ne doivent être proposés en évangile à personne. Ses disciples les plus proches l'ont reconnu pour eux-mêmes : les uns ont trouvé leur originalité définitive dans un retour à la simplicité de forme qui est le comble même de l'art d'écrire ; les autres se sont tus, ils savent pourquoi.

Dans **la Vie contemporaine** (mars), M. Charles Derennes étudie une face de l'œuvre multiple de H.-G. Wells qu'il appelle *Un utopiste des temps présents*. On verra, dans ce qui suit, comme la philosophie de l'écrivain anglais est excellemment analysée :

Le mérite le plus original de Wells est, sans contredit, d'avoir inventé à peu près de toutes pièces une méthode spéculative dont les éléments sont implicitement contenus dans la plupart de ses écrits et qu'il a partiellement coordonnés et systématisés çà et là. On pourrait très facilement, me sem-

ble-t-il, dégager de son œuvre quantité d'idées dont l'ensemble constituerait une intéressante et féconde *Philosophie du possible ;* pour indiquer d'un mot la tendance capitale de cette philosophie, la perpétuelle préoccupation de Wells paraît avoir été de poser le possible comme objet d'expérience. Ainsi, au début de *la Découverte de l'avenir*, il a esquissé à larges traits le plan d'une méthode inductive permettant, non pas certes de scruter les ténèbres du futur avec la présomptueuse précision des chiromanciennes et des somnambules, mais d'en dégager *scientifiquement* une quantité assez respectable de possibilités. Allant du connu à l'inconnu aussi prudemment qu'on le fait à l'occasion dans les sciences physiques, il aboutira à ce qu'il appelle, d'un mot assez caractéristique, l'avenir inductif. Ce procédé grâce auquel il croit pouvoir dissiper dans une certaine mesure les mystères du temps, il l'emploiera ailleurs à percer ceux de l'espace ; et, cela soit dit en passant, est d'autant plus logique de la part de Wells qu'il ne distingue pas l'une de l'autre les catégories kantiennes de l'entendement, et que le temps, selon lui, pourrait assez bien être considéré comme cette quatrième dimension de l'espace, à angles droits avec les trois autres, qui a donné lieu à des tentatives de géométrie à quatre dimensions (1). C'est même l'application perpétuelle de cette méthode inductive qui nous fait éprouver à la lecture de ses plus fantastiques romans une étrange impression de possibilité, de vérité, de réalité même ; ainsi, dans *la Guerre des Mondes*, par exemple, ses Marsiens ne sont pas, à proprement parler, des êtres imaginaires, mais des créatures induites avec une rigueur toute scientifique de faits réels ou probables, ou possibles tout au moins. Ils n'existent sans doute pas, mais ils n'ont aucune raison de ne pas exister et présentent, par suite, un coefficient maximum de possibilité. Dans les *Anticipations*, où nous est exposée l'influence qu'auront, dans un siècle ou deux, les progrès des applications de la science sur l'état moral et social de l'humanité, nous nous trouvons en présence d'une manisfestation plus éclatante encore de la hantise intellectuelle de Wells...

§

M. C. Bouteiller a commandé le vapeur « Espérance », qui a navigué *Avec la Flotte* de l'amiral Rojdetsvensky. Il raconte les péripéties de sa croisière (**Revue de Paris**, 18 mars).

Ceci se passa en vue de la côte sénégalaise, la flotte ayant dû quitter Dakar pour ne pas violer le neutralité de ce port :

Je passe auprès du factionnaire qui reste l'arme au pied, immobile, en signe de salut, et, quand je porte la main à ma casquette pour répondre à son salut, je rencontre dans la nuit deux yeux, deux lucioles éclairant un visage à longue barbe noire dont la vue me fait tressaillir. J'entendais à bord de ce cuirassé des commandements sourds sortant des cales. Il s'y passait quelque chose de lugubre et d'inaccoutumé. En arrivant près de l'amiral, je lus sur son visage énergique une profonde douleur. Passant son bras familièrement sous le mien, il m'entraîna dans sa galerie.

(1) Cf. le premier chapitre de *la Machine à explorer le temps*, où cette hypothèse est échafaudée d'une façon infiniment séduisante et moins fantaisiste qu'il ne semble de prime abord.

De là, on voyait l'escadre de la Baltique sous les rayons de ses projecteurs ; on entendait les sentinelles qui hélaient les canots à vapeur et embarcations circulant sur la rade. L'amiral me dit : « Un premier malheur vient de frapper l'escadre russe : le lieutenant de vaisseau de Nélidoff est mort subitement d'insolation, en faisant son service cet après-midi. C'est le fils de l'ambassadeur de Russie à Paris ; madame de Nélidoff, sa mère, a fondé l'œuvre de la Croix-Rouge à bord du bâteau-hôpital *Orel*, et son fils, le premier, meurt à bord de ce bateau ! Dans l'escadre, nous ne pouvons confectionner un cercueil pour enfermer le corps : nous ne pouvons fabriquer qu'un cercueil en bois et je ne sais si l'on permettra le transport du corps en Europe. »

Notre compatriote se souvient, à propos, d'un de ses amis, colon de Dakar, qui possède, pour son propre usage et pour le plus tard possible, un cercueil métallique :

L'officier russe et moi, nous allâmes frapper à la porte de M. A... Il fut très étonné de voir l'ex-capitaine du *Dakar*, disparu depuis dix ans, lui faire visite à minuit. Comme j'avais toujours été un bon ami de M. A..., il me dit du haut de son balcon : « Je descends vous serrer la main. Quelle surprise ! »

Et deux minutes après, il était avec nous :

« Je venais de me coucher ; ah ! je comprends : vous partez demain ; l'escadre part demain, et vous n'avez pas voulu passer sans dire un petit bonjour à un vieil ami de vingt ans ! Je savais que vous commandiez un des transports de la flotte... — Cher ami, lui dis-je, je viens vous demander votre cercueil pour un officier russe de l'escadre, le fils de l'ambassadeur de Russie à Paris. — Pour le fils de l'ambassadeur de Russie à Paris, M. de Nélidoff ? Je vous le cède. — Combien ? — Huit cents francs. — Vous les aurez demain matin. »

Nous rentrons à bord, l'officier russe et moi. Sur la jetée s'embarquent des officiers de l'escadre permissionnaires, qui viennent de passer la soirée au Cercle militaire de Dakar et qui rentrent gaiement à bord de leurs vaisseaux. L'un d'entre eux, le capitaine de vaisseau Juan Lébédeff, commandant le croiseur *Dimitri-Donskoï*, me prend le bras : « Ah ! mon vieux corsaire, vous allez venir avec nous ; on vous mettra à bord de *l'Espérance* en passant. — Venez plus tôt avec moi dans la vedette torpilleur que l'amiral a mise à ma disposition. — Peste ! on voit bien que c'est vous qui portez la provende ! L'amiral met une vedette torpilleur à votre service toute la nuit. Mais d'où donc venez-vous tous deux ? On ne vous a pas vus au Cercle ! Ah oui ! compris ! compris ! ces vieux Sénégalais connaissent les bons coins... » Et la chaloupe à vapeur partit avec les officiers russes permissionnaires.

Aujourd'hui, je suis le seul survivant de cette chaloupe. Le commandant Juan Lébédeff est mort en brave : il est resté l'un des derniers à la bataille de Tsushima et son vieux *Dimitri-Donskoï*, criblé d'obus, tirait encore.

Il était trois heures du matin que je ne dormais pas encore : le pont de *l'Espérance* était encombré de plus de deux cents matelots russes prenant des provisions pour les cuirassés et les croiseurs de l'escadre.

L'amiral m'avait dit qu'il donnerait des ordres à l'état-major, pour m'envoyer une vedette à six heures du matin. Le capitaine de pavillon me reçut à six heures et demie. Je lui racontai ce qui s'était passé. L'officier qui m'avait accompagné l'avait déjà renseigné. L'amiral, à sept heures, m'invita à partager son petit déjeuner. Il ne me parla pas de ma mission de la nuit. Je le savais renseigné ; je ne lui en parlai pas.

Les officiers de son état-major entrèrent dans la salle à manger, les uns après les autres, et prirent place à la table de l'amiral qui se levait pour serrer la main à chacun d'eux. Quand le déjeuner fut terminé, je restai seul avec l'amiral qui me dit un seul mot : « Merci. »

§

Memento. — *La Grande Revue* (10 mars). — « La Question juive en Bessarabie », par le prince Ouroussoff. — « Le Divorce de demain », par MM. Henri Coulon et R. de Chavagne.

La Phalange (15 mars). — « Le Symbolisme à table », par M. F. Vielé-Griffin. — « Iter ad luxuriam », poème en prose de M. R. de Gourmont. — « Stéphane Mallarmé, professeur », par M. A. Fontainas. — Poèmes de MM. J.-A. Nau, G. Volland. — « La Rue Montmartre », par M. Jules Romains.

La Revue de Paris (15 mars) publie : des Lettres de Mérimée « à la famille Childe ». — Une narration des journées de Thermidor, par le conventionnel E. Creveiller. — De M. G. Bellaire : « La Procession sanglante », notes de Perse.

La Revue hebdomadaire (15 mars). — « Les Manifestations des jurys », par M. H. Joly. — « L'Allemagne nouvelle », par M. F. Roz.

La Nouvelle Revue (15 mars). — « Les Négociations du sacre de Napoléon », par M. H. Welschinger. — « Le Salaire et le coût de la vie », par M. J. Ribert. — « La Psychologie de l'adaptation », par M. G. Touchard.

L'Amitié de France (février-mars-avril). — « Poème pour L. Le Cardonnel », par M. E. Ripert. — Un article de M. C. Neydens sur « Vincent Van Gogh ».

Le Correspondant (10 mars). — « Notre armée coloniale », par ***. — Poésies de MM. de Waru et L.-R. Amiel.

La Revue (15 mars) donne des pages inédites d'Emile Zola, relatives à ses trois derniers romans. — « Prosper Mérimée et Stendhal », par M. G. Ferry.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Une séance littéraire à la Chambre des députés (*Journal officiel*, 20 mars).

Ce jour-là, après diverses propositions, financières et autres, adoptées sans discussion, on entama l'examen du « Projet de loi relatif à la translation des cendres d'Emile Zola au Panthéon ». La parole fut donnée à M. Maurice Barrès, qui demande que l'on fasse l'économie des trente-cinq mille francs que coûtera la cérémonie. On entend alors les exclamations suivantes :

M. ANTIDE BOYER. Ce que vous dites là n'est pas généreux.

M. ALLEMANE. Il a failli être votre collègue à l'Académie.

M. NORMAND. C'est un écrivain français qui parle contre un autre.

Evidemment ces messieurs croient que la littérature est une corporation dont tous les membres doivent se défendre aveuglément les uns les autres, comme les maçons ou les charpentiers. Ce n'est pas tout à fait cela. Les opinions les plus variées y sont permises et même désirées.

M. Barrès, plus mal inspiré encore que ses collègues, après diverses considérations, que la presse a reproduites et commentées, en appelle à l'ogre du Luxembourg, à l'ennemi de tout art, de toute beauté, de toute liberté, à cet affreux avale-tout-cru, que l'on nomme, quand on ose le nommer, le sénateur Bérenger. Cela est suivi d'une discussion littéraire et philologique.

M. MAURICE BARRÈS. M. le sénateur Bérenger à la tribune du Sénat a déclaré ne voir en Zola qu' « un auteur qui a avili son talent par de honteuses et habituelles obscénités ».

M. CHARLES DUMONT. Il y en a dans d'autres auteurs.

M. MAURICE BARRÈS. Il faudrait ici interrompre la discussion et donner lecture à la Chambre d'un certain nombre de passages hautement caractéristiques de Zola ; mais c'est une besogne qui me répugne. (*Exclamations à gauche et à l'extrême gauche. — Applaudissements à droite.*)

M. LE VICOMTE DE VILLEBOIS-MAREUIL. Il faudrait faire sortir les dames !

M. ALEXANDRE ZÉVAÈS. Parlez-nous de l'œuvre de Bourget.

M. CHARLES BENOIST. Vous ne l'avez jamais lu !

M. CHARLES DUMONT. Avez-vous lu *Mensonges ?*

M. CHARLES BENOIST. Je les ai lus avant vous.

M. CHARLET DUMONT. Eh bien, c'est un roman sale.

M. PAUL CONSTANS. L'étroitesse de votre critique, monsieur Barrès, lui retire toute valeur.

M. MAURICE BARRÈS. Pour faire entendre les passages les plus caractéristiques, de l'espèce que j'indique, dans l'œuvre de Zola, il faudrait, évidemment, demander l'évacuation des tribunes. (*Exclamations à gauche et à l'extrême gauche.*)

Cela me paraît très compliqué. Si je ne peux pas vous faire juges ici de textes, que d'ailleurs vous connaissez, je m'en rapporterai à une autorité importante ; je vous rappellerai l'opinion déjà citée, un grand nombre de fois, de M. Anatole France.

M. CHARLES DUMONT. Vous avez été son ambassadeur pour le réconcilier avec Zola. (*Bruit.*)

M. MAURICE BARRÈS. Vous vous trompez grossièrement, monsieur Dumont. (*Applaudissements à droite.— Bruit à gauche et à l'extrême gauche.*)

M. LE PRÉSIDENT. Monsieur Barrès, je vous rappelle à l'ordre.

M. MAURICE BARRÈS. Monsieur le président me permettra de lui dire respectueusement que je crois qu'il se méprend sur la portée de mes paroles.

J'ai dit à M. Charles Dumont : « Vous vous trompez grossièrement, monsieur Dumont. » En vérité, messieurs, trouvez-vous quelque chose d'offensant ou de choquant dans un tel propos ? (*Applaudissements à droite. — Bruit à gauche.*)

M. CHARLES DUMONT. Je demande la parole.

M. LE PRÉSIDENT. J'ai rappelé M. Barrès à l'ordre et je maintiens mon rappel à l'ordre. (*Applaudissements à gauche et à l'extrême gauche. — Bruit à droite.*)

M. Barrès, exposant « qu'il n'y a pas plus de science, à proprement parler, dans l'œuvre de Zola qu'il n'y en a, par exemple, dans l'œuvre de Jules Verne, s'entend répliquer :

M. LEVRAUD. Il y en a beaucoup dans l'œuvre de Jules Verne.

Le même M. Levraud, l'orateur ayant hasardé que « ces dames de *Nana* étaient républicaines », corrige vivement :

M. LEVRAUD. C'est tout le contraire. Nana était bonapartiste.

M. Barrès ayant achevé son discours au milieu d'interruptions assez peu intéressantes, le rapporteur, M. Buyat, prit la parole et défendit avec soin le personnage attaqué par le précédent orateur. Il trouva de bons arguments et d'autres moins bons.

M. LE RAPPORTEUR. J'ai bien le droit de rappeler qu'Emile Zola écrivit plus de vingt mille pages, où vivent près de douze cents personnages.

Il rappelle ensuite, en opposition à la première, la dernière opinion de M. Anatole France sur Emile Zola :

M. LE RAPPORTEUR. Je sais bien que M. Maurice Barrès a apporté ici tout à l'heure une citation d'Anatole France. J'ai hâte, à mon tour, de faire passer sous les yeux de la Chambre cet autre jugement d'Anatole France :

« Zola était profondément moral. Il a peint le vice d'une main rude et vertueuse. Dans ses romans, qui sont des études sociales, il poursuivait d'une haine vigoureuse une société oisive et frivole. Démocrate, il ne flatta jamais le peuple, et il s'efforça de lui montrer les servitudes de l'ignorance et les dangers de l'alcool qui le livre, imbécile et sans défense, à toutes les misères et à toutes les hontes.

« Il combattit le mal social partout où il le rencontra.

« Telles furent ses haines.

« Dans ses derniers livres, il montra tout entier son amour de l'humanité. »

Et, en effet, pour ceux qui veulent regarder de près l'œuvre de Zola, aller au fond même de cette œuvre, on voit parfaitement qu'il a voulu peindre de larges fresques, où palpitent toutes les souffrances humaines, justement pour que l'excès même de ces souffrances apportât le remède.

Je ne voudrais pas suivre M. Maurice Barrès sur le terrain littéraire ; nous ne sommes point ici une académie et il est bien certain que nous délibérons entre mortels ; je parle au moins pour la majorité de nos collègues.

M. CHARLES BENOIST. Et pour quelques-uns des autres.

M. LE RAPPORTEUR. Mais enfin, si on veut prendre par exemple cette œuvre, d'une si vaste portée sociale, *l'Assommoir*, qui ne voit que Zola y a dénoncé avec une singulière vigueur de touche les dangers de l'alcoolisme qui précipite dans la misère toute une famille ouvrière ? Et, tout à l'heure, lorsque M. Maurice Barrès, voulant faire impression sur la Chambre, dénonçait l'antipatriotisme d'Emile Zola à propos de la publication de son livre *la Débâcle*, je n'ai pour lui répondre qu'à me reporter au *Temps* d'hier soir qui citait une partie de la correspondance d'Emile Zola qu'on vient de publier. (*Mouvements divers à droite.*)

J'imagine que j'ai bien le droit d'invoquer cette correspondance, parce qu'elle montre excellemment quelle fut l'intention de l'auteur en écrivant *la Débâcle*.

M. LEVRAUD. C'est un livre patriotique qui met à nu les trahisons et les infamies de l'empire.

M. LE RAPPORTEUR. C'est,comme vous le dites, mon cher collègue, un livre patriotique.

Après quelques autres orateurs, M. Jaurès prit la parole. Il dit, entre autres choses :

M. JAURÈS. Il est le continuateur de ces hommes du dix-huitième siècle, de ces esprits comme Diderot (*interruptions au centre ; — applaudissements à gauche et à l'extrême gauche*) qui ont projeté sur la réalité une lumière brutale et crue, mais qui, sans cacher les laideurs, les vices de l'homme avaient foi en lui, en sa faculté de régénération. (*Applaudissements à gauche et l'extrême gauche.*) C'est là ce que Zola a toujours dit. Ce qu'il a dit dès la première heure, ce qu'il écrivait dans ses *Lettres de jeunesse*, où sa pensée est encore hésitante, c'est qu'il voulait, à l'aide des données de la science, interpréter la réalité sociale, qu'il y rencontrerait bien des misères, bien des laideurs, bien des hideurs, mais qu'il avait confiance qu'au bout, par l'application persévérante de la science à la conduite des sociétés, par l'éducation progressive des hommes, l'humanité saurait dominer ce destin mauvais. C'est là le sens profond et généreux d'une œuvre parfois brutale, qui n'est jamais avilissante. (*Applaudissements à gauche et à l'extrême gauche.*)

Aujourd'hui, vous lui opposez d'autres grands morts. Et tout à l'heure, j'avoue que j'éprouvais une sorte d'émotion à entendre M. Maurice Barrès glorifier Victor Hugo.

Eh ! oui, M. Barrès ne peut pas le désavouer entièrement. Quoi qu'il en ait, il doit au romantisme une trop grande part de sa sensibilité ; mais au moment même où, pour combattre le naturalisme de Zola, M. Barrès glorifiait le maître du romantisme, je ne pouvais pas oublier que ses amis, ses compagnons d'armes, ses disciples, depuis Maurras jusqu'à Lasserre, qui lui dédiait récemment son œuvre sur *la Crise du romantisme*,je ne pouvais pas oublier que toute l'école de M. Barrès condamne non seulement le naturalisme, mais aussi le romantisme.

Pourquoi ? oh ! parce que, malgré les alliances premières, momentanées, accidentelles du romantisme avec les pouvoirs d'autorité et de tradition,

vous avez bien reconnu qu'il portait en lui le souffle orageux de la Révolution, que c'était l'aspiration infinie des âmes françaises vers la liberté et vers la justice qui avait renouvelé l'art du romantisme, qui lui avait donné ce frisson et dans le romantisme comme dans le naturalisme vous poursuivez l'esprit de la révolution appliqué à l'art. (*Vifs applaudissements à l'extrême gauche et à gauche.*)

M. COMBROUZE. Et dire que c'est l'autre qui est académicien ! (*Vifs applaudissements et rires sur les mêmes bancs.*)

M. Jaurès pourrait bien, dans ce dernier paragraphe, avoir raison. Je ne goûte pas tout du romantisme, il s'en faut, et le genre naturaliste m'excite peu, mais on ne peut pas cependant clore la littérature française à Racine, comme le souhaitent certains. Je suis là-dessus de l'avis de Taine (Lettre à M. Hatzfeld, 12 mai 1854), que, du classique au romantisme, nous avons plutôt gagné que perdu; que l'art classique, s'il a pu atteindre à la perfection, s'est borné par cela même, que « la littérature qui peint le réel particulier, au lieu de peindre l'idéal et le général, a un avenir illimité. Chaque changement de la société le renouvelle. »

A ce point de vue, Zola était sans doute nécessaire, c'est-à-dire inévitable.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Odéon : *La Comédie des familles*, comédie en un acte en vers, de M. Paul Géraldy. — *Petite Hollande*, comédie en 3 actes, de M. Sacha Guitry. — *Le Chauffeur*, comédie en un acte de M. Max Maurey (25 mars). — Memento.

Le nouveau spectacle de l'Odéon, pour être sensiblement plus intéressant que le précédent, ne semble pas avoir réussi davantage. Le public ordinaire de ce théâtre, — un public de quartier, — n'aime pas les spectacles coupés, et les trois pièces dont on vient de lire les titres ont déjà quitté l'affiche. Rendons-en compte tout de même.

M. Paul Géraldy, l'auteur de **la Comédie des familles**, n'est pas de ces poètes, — voyez *la Phalange*, une revue que son contenu n'engage pas à *serrer* précieusement, — qui recommencent le symbolisme et imitent Stéphane Mallarmé à vingt années de distance. Il aime la clarté, la simplicité, la mélancolie des sentiments discrets et nuancés, et il sait aussi le charme que l'ironie ajoute à l'émotion. Lisez par exemple ces quelques vers de lui, que j'ai découpés voici déjà longtemps dans un journal. Cela ne vaut-il pas ces vains assemblages de mots rares, par des écrivains qui se sont fait un credo d'une obscurité prétentieuse?

JEUNE FILLE

Ta sœur aînée a dit ce soir, songeuse et grave :

« Je me suis mariée, il y a deux hivers...
Déjà ! » C'est pour cela qu'elle a des yeux qui savent.
Moi je t'aime, petite sœur, pour tes yeux clairs.

Elle aime à voir jouer son enfant. Elle est lasse.
Toi, tu le prends, tu ris, tu crois que tu comprends,
Tu dis : « C'est son petit enfant... » et puis tu passes...
Tu ne sais pas combien c'est son petit enfant.

Tu songes : « Ma sœur est ma sœur... » Non, elle est mère.
Elle n'est plus ta sœur : elle est mère d'abord,
puis elle est femme... Toi, tu vas, en robe claire...
Ta robe ne sait pas la forme de ton corps.

Tu descends au jardin quand les rosiers sont roses.
Tu fermes les volets au soleil de midi.
Tu vis sans t'étonner dans la gaieté des choses.
Tu ne sais pas qu'on t'aime : on ne te l'a pas dit...

J'ai pris tes mains parmi mes mains, et tes mains même
ne savent pas pourquoi mes mains tremblent ce soir...
Je t'aime de ne pas savoir comment je t'aime,
et parce qu'il vaut mieux, vois-tu, ne pas savoir.

Bien entendu, le petit acte de M. Paul Géraldy n'est pas dans ce ton, le vers de théâtre ne souffrant point ces nuances et voulant plus de vivacité. *La Comédie des familles* n'est qu'une petite chose charmante, amusante, vrai théâtre de société, qu'on écoute en souriant, sans plus. Mais n'est-ce pas l'essentiel, donner de l'agrément à ses spectateurs ? Rien de plus facile que d'être grave. Amuser demande un autre talent.

M. Sacha Guitry, lui, est un élève de M. Maurice Donnay. Il mêle, comme l'auteur d'*Amants*, le pathétique avec la blague boulevardière, et adoucit de plaisanterie la passion de ses personnages. **Petite Hollande** est le surnom d'une servante de ce pays, avec laquelle s'amuse, — imprudemment, — un parisien fêtard qu'un désespoir d'amour a éloigné de Paris et qui est venu là ronger son frein. Bientôt, n'y pouvant plus tenir, il quitte le pays des tulipes, malgré les larmes de la jolie servante qui s'est amourachée de lui. Nous le revoyons à Paris, au milieu de ses compagnons de fête, retrouvant sa maîtresse, qu'il réussit à reprendre, et qu'il emmène avec lui revoir le pays de Wilhelmine et de la jolie servante, avec le projet de la garder là bien à lui. Mais à peine arrivés, la coquette, jouant la comédie de la jalousie, l'oblige au retour, et il abandonne une seconde fois la *Petite Hollande*, plus en larmes que jamais. La pièce serait tout à fait bien si M. Sacha Guitry s'était montré moins prolixe dans les scènes de sentiment. Il y a notamment à la fin du troisième acte une tirade sur l'amour, comparé à un soleil qu'on a dans le cœur, qu'on n'entend pas sans gêne, tant elle est puérile et embrouillée.

M. Sacha Guitry, qui passe pour avoir de l'esprit, m'a aussi semblé un peu trop porté aux jeux de mots, ce qui est un peu différent. C'est ainsi qu'il nous parle, et je ne nie pas que ce soit amusant sur le moment, d'un bourgeois qui a « ancillé sa bonne », d'une jeune personne dont le manque de seins est tel qu'elle a une « fiction de poitrine », et d'un poète aux ongles toujours si noirs qu'il passe pour ne pas trouver de « rime à ongles ». A côté de cela, un vrai joli mot, à propos d'un homme qui vient de mourir, à l'âge de soixante ans. « Soixante ans, dit un personnage de *Petite Hollande*. C'est un peu jeune pour mourir, mais c'est si vieux pour vivre! » N'est-ce pas là du véritable esprit, celui qui fait penser? Nous étions quelques vieux messieurs dans la salle qui avons senti ce mot profondément.

Le Chauffeur, de M. Max Maurey, est une occasion de rire comme on en a rarement. Un bourgeois et sa femme se sont mis en tête d'avoir une automobile, pour faire comme leurs amis. Il ne leur manque qu'un chauffeur. Celui-ci leur arrive en la personne d'un jardinier sans emploi et qui, posant au véritable chauffeur, se fait fort de conduire la voiture, sans rien connaître à la machine et tremblant au dedans de lui d'inquiétude et de peur. De là, des quiproquos effarants, des situations extra-bouffonnes, le bourgeois stupéfait des hésitations du chauffeur, et celui-ci s'efforçant de faire le connaisseur, à bonne distance de la voiture, et sans consentir un seul instant à prendre place sur le siège et à manier le volant. Finalement, la vérité se découvre, sans que le faux chauffeur ait à en pâtir. Un autre possesseur d'automobile survient, en effet, qui a comme principe qu'on ne doit jamais laisser le soin de conduire sa voiture à un autre, pour ne pas être dans sa dépendance. Le rêve, selon lui, c'est d'avoir un chauffeur qui ne sache pas conduire, qui ne connaisse absolument rien à une voiture, qui en ait même un certain effroi. Depuis des années, il est en quête de ce phénix. Le jardinier fait on ne peut mieux son affaire et il l'engage aussitôt avec des appointements superbes.

Je vous rapporterai un amusant propos de philosophie conjugale, dit par le bourgeois automobiliste de M. Max Maurey. Sa femme et lui incapables de se servir de leur voiture, ils passent leurs temps à se chamailler, se reprochant mutuellement cette acquisition dispendieuse autant qu'inutile par suite de leur maladresse. « C'est encore toi qui as eu cette idée, dit le mari à la femme. — Moi? Si c'est possible! réplique celle-ci. Mais je n'en voulais pas, de cette machine, moi, et c'est toi qui y as tenu, avec ton éternel entêtement. — Eh! oui, c'est moi, grince le mari. Et veux-tu savoir pourquoi? C'est parce que, lorsque nous sommes dedans, moi au volant et toi derrière, eh bien! j'ai au moins la satisfaction de ne pas te voir. »

Cette pièce, fort bien faite et qui a provoqué tout au long un fou

rire, a été jouée à merveille par MM. Bernard, Mosnier, Duard et Mme Delphine Renot :

Memento. — Théâtre Molière : *Nos Magistrats*, pièce en 4 actes de M. Arthur Bernède (27 mars) — Théâtre des Arts. Spectacle d'inauguration du cercle dramatique « Les Essayeurs. » *Le Voyage de la Comédienne*, pièce en un acte en vers de M. Fernand Rivet. *Clapotin*, comédie dramatique en 3 actes de MM. A. Gandrey et Henri Clerc. *Le Ricochet*, comédie en un acte de M. Pascal Bonetti (4 avril). — Théâtre Cluny : *Qui qu'a vu Ninette ?* vaudeville-opérette en 3 actes et 4 tableaux, de MM. Jules Oudot et Jean Drault, musique arrangée par M. Lebailly (4 avril). — Comédie-Française : Représentation de retraite de M. Georges Baillet. *Ma Générale*, comédie en un acte de M. Jules Claretie. *La Revue de Pâques*, un acte en vers de M. Adrien Vély (4 avril). — Théâtre Sarah-Bernhardt : *La Courtisane de Corinthe*, drame en cinq actes et un prologue, de MM. Michel Carré et Paul Bilhaud. Musique de scène de M. Charles Levadé (8 avril).

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

Maurice Ravel : *Rapsodie espagnole* — Richard Strauss : *Sinfonia domestica ; Prélude de Guntram.* — Vincent d'Indy : *Sonate pour piano.* — Claude Debussy : *Images.*

La Bataille de Vittoria fit plus pour la réputation de Beethoven chez les Viennois que tout ce qu'il avait publié jusqu'alors, y compris *Fidelio*, *Eroïca* et *Pastorale*. Il serait certes parfaitement absurde d'assimiler la **Rapsodie espagnole** de Maurice Ravel à cette piètre composition de circonstance en l'honneur du vainqueur de Waterloo. On peut observer néanmoins que c'est son œuvre la plus intentionnellement pittoresque et extérieure qui vient de valoir au musicien son premier franc succès, agrémenté d'un *bis*, auprès de l'auditoire plus ou moins abonné d'un de nos concerts dominicaux, que la *Barque sur l'Océan* avait, il n'y a guère, ostensiblement ahuri. On ne saurait trop se réjouir de cet heureux résultat, grâce à quoi un artiste jeune et discuté prend définitivement contact avec le grand public et s'y prépare ainsi sans doute un accueil mieux averti désormais, s'il n'est pas téméraire de prévoir, chez certains de ceux qui l'ignoraient hier, quelque curiosité de connaître demain ses ouvrages et de se familiariser avec son style et sa pensée. Au surplus, en dépit des réserves qu'on verra qu'elle suggère, cette dernière production de Maurice Ravel n'est rien moins qu'un simple morceau à effet, apte à être applaudi par quiconque. Assurément, elle pourrait sembler jusqu'à un certain point, elle aussi, « composition de circonstance », en tant que peut-être un peu hâtivement conçue dans son ensemble, où s'encadre une ancienne *Habanera* trop longtemps iné-

dite et que même on supposerait assez plausiblement le prétexte du reste qui l'accompagne aujourd'hui. Mais de nombreux exemples témoignent qu'une telle pratique, un tantinet hétérogène, se réclamerait aisément des précédents les plus illustres, et cette *Habanera* de 1895 fournit la preuve savoureuse que, dès sept ans avant que parût *Pelléas*, celui qui l'écrivit était en sûre possession de la langue harmonique dont il usa depuis. Sans doute aussi, ce triptyque sonore n'apprend, au demeurant, musicalement rien de nouveau sur le compositeur à ceux qui l'ont suivi jusqu'ici. Mais on ne peut guère exiger d'un artiste qu'il se renouvelle incessamment sans répit et, en sa spontanéité étincelante, cette *Rapsodie espagnole* n'en est pas moins une création merveilleuse à bien des égards. On y retrouve les plus séduisantes qualités du musicien, le charme, l'expression pénétrante, incisive d'une inspiration dont l'originalité s'accuse indélébile sous le masque adopté des rythmes ou mélismes exotiques. Un leitmotif de quatre notes égrenées assure l'unité symphonique, agrégeant, comme d'un écho lointain de rêve, la troublante poésie du *Prélude à la Nuit* et le grouillement de tumulte, de danses, chansons ou clameurs qui remplit l'ultime *Feria*, éclatante vision bariolée de contrastes et d'humour, rutilante de verve emballée, où on sent que l'auteur s'abandonna d'instinct, inconscient et ravi, au torrent de joie populaire qu'il déchaînait lui-même. D'un bout à l'autre enfin, la plus pure musicalité, une maîtrise absolue des moyens si invraisemblablement désinvolte qu'on ne songe pas un instant à admirer quelque « métier » dans un art aussi spontané. Et cependant, à écouter la *Rapsodie espagnole*, on éprouve une déception singulière et dont le reproche passerait en bien des cas pour un compliment : cela paraît trop court. Il semble que tout cela fut, à l'instar de la *Habanera*, élaboré pour le piano plutôt que pour l'orchestre et ce qu'on attend de sa masse. Aggravée fâcheusement par une fantaisie de M. Colonne, qui détacha la *Malaguena* du Prélude à quoi elle s'enchaîne, cette brièveté a de multiples inconvénients. En gros et en détail, elle rapetisse la composition tout entière, au détriment parfois du plus précieux de sa substance. On n'imagine guère les effets réalisés ici par le mélange inattendu ou la trituration des timbres. Il arrive souvent que cela ne ressemble à rien de ce qu'on put entendre auparavant et qu'on croie découvrir un orchestre inconnu, peuplé de voix nouvelles, où l'oreille harmonieusement déroutée hésite à reconnaître les accents des instruments familiers. C'est une féerie de sonorités neuves, mais si touffue, de si chatoyante richesse, que sa luxuriance souligne les menues dimensions des pièces où elle se déroule comme en un inlassable, mais étroit kaléidoscope. On ressent l'impression qu'il y a là de quoi instrumenter trois symphonies, et on serait presque tenté d'abord de critiquer un excès de recherche dans ce que la *Rapsodie espagnole* offre précisément de

plus remarquable. Car il semble qu'il y ait mieux à constater que les trouvailles d'une virtuosité prestigieuse en un aussi constant parti pris de rénovation des sonorités orchestrales.

Il ne manque pas de gens pour déplorer ces attentats à la routine et ce dérangement de l'oreille dans ses habitudes. On stigmatise volontiers d'artificielle toute altération apportée aux timbres coutumiers; on les prétend ainsi « dénaturés » par cette exploitation de ressources nécessairement inhérentes pourtant à leur nature sous peine d'inéluctable impossibilité. On ne voit pas au nom de quel principe ou de quel dogme on voudrait limiter à priori les facultés des éléments sonores, — pas plus d'ailleurs que leur diversité. L'inertie têtue des exécutants n'est pas un moindre obstacle à l'évolution de l'orchestre que, chez les musiciens, l'indolence des préjugés et la commode autorité des traditions. L'histoire démontre surabondamment qu'il serait injustifiable de le considérer comme un organisme intangible. Néanmoins, sa composition officielle n'a pas beaucoup changé depuis Beethoven. Il s'est accru surtout numériquement et ne s'enrichit guère que de la harpe, du cor anglais, de la clarinette basse et des tubas. Pourquoi n'y pas réintégrer le hautbois d'amour et le cor de basset, dont il fut appauvri vers la fin du XVIIIe siècle; ne pas y introduire des flûtes graves et admettre les saxophones autrement qu'à titre exceptionnel ? On comblerait ainsi dans les familles de timbres et entre leurs différents caractères, des lacunes trop évidentes. L'orchestre tend visiblement à cette homogénéité essentielle, secondée d'une complexité féconde. Affranchi de la convention classique, avec Weber et son romantisme harmonique, il traversa, sous l'influence hybride de Berlioz et de Wagner, une première et plus intime métamorphose. Aujourd'hui, il est envahi peu à peu par des instruments méconnus ou inaccoutumés; un art nouveau l'oblige à, si on veut, « dénaturer » de plus en plus, pour les renouveler, ses sonorités traditionnelles. Il subit invinciblement une transformation profonde, dont, après *Une barque sur l'Océan*, cette *Rapsodie espagnole* semble assez nettement marquer une étape décisive. On en serait plus vivement frappé si l'œuvre était plus imposante, et certes, en rencontrant au même endroit, le dimanche suivant, un Richard Strauss et son art colossal, encore qu'hétéroclite, on se défendait mal contre quelque mélancolie doublée d'une hantise inquiète et déprimante. Serions-nous pour toujours les prisonniers de notre « goût », condamnés à la discrétion perpétuelle, à la perfection fignolée, et voués dorénavant aux miniatures ? Le paroxysme, l'insistance et la brutalité répugneraient-ils au génie de notre race affinée et correcte jusqu'à l'écarter de la force, et la musicalité la plus rare doit-elle à tout jamais chez nous renoncer d'atteindre à la puissance harmonieuse et formidable à la fois d'un *Tristan ?*

Ou bien serait-ce tout bonnement qu'en notre vie moins « intense », en réalité, que cinématographique de relations, d'automobile, de soirées, d'excursions et de plages nos jeunes musiciens aient de moins en moins le loisir de travailler, ne fût-ce, comme le père Franck, que « pendant les vacances » ? Il faut du temps, même au génie, pour accoucher d'un chef-d'œuvre, et Wagner s'isola trois ans pour créer *Tristan et Isolde.*

Ces réflexions, à la vérité, sont fort loin d'impliquer la légitimation « musicale » de l'œuvre entier de Richard Strauss. Son incontestable génialité paraît faite surtout d'une outrance qui l'entraîne parfois à d'étranges exploits. Nul n'aurait assurément le courage de proposer en exemple à nos artistes la **Sinfonia domestica**, malgré sa durée considérable et sa verve. C'est ici que le mot « virtuosité » peut tout dire. On aimerait à ne pas parler du sujet qui inspira l'auteur, si le puéril ou le burlesque des histoires du ménage, que délayait complaisamment le programme, ne rejaillissait cruellement sur la musique. Une sensiblerie à la *Monsieur, Madame et Bébé* s'y panache d'un réalisme qui frise de si près Paul de Kock qu'on s'attend presque, avant que ledit bébé s'endorme, à devoir l'écouter faire son petit pipi. Les dimensions mêmes de l'ouvrage ajoutent à ce ridicule et il n'est pas jusqu'à l'indiscutable virtuosité qui n'en pâtisse. La disproportion est trop lourdement choquante entre l'inextricable complexité de ce discours et son objet. Cette virtuosité en apparaît oiseuse ; la banalité de la pensée aidant, elle devient vite fastidieuse et on s'aperçoit aussitôt combien elle est superficielle. On en discerne la volonté latente et musicalement arbitraire. Aussi cette longueur inépuisable dénoncerait-elle plutôt l'incontinence d'une nervosité prolixe, que ce qu'on qualifie le « souffle ». La mystérieuse vertu qu'on nomme ainsi semble s'incarner avant tout dans une sérénité olympienne de l'acte créateur, qui en gouverne inconsciemment jusqu'à la frénésie. Elle est le signe du pur artiste, quelles que soient d'ailleurs ses tendances. Elle exige un abandon spontané absolu dans l'essor, et le moindre symptôme de volontaire ou de factice l'atteint dans son essence. On la découvre dans la béatitude contemplative où planent tels adagios de Beethoven ; dans le flot de polyphonie gigantesque, indomptable, dont Bach bien souvent nous submerge ; enfin, par-dessus tout peut-être, dans le macrocosme wagnérien. La puissance, chez Richard Strauss, est d'un aspect tout autre et paraît s'être éloignée de plus en plus de cet idéal. La *Sinfonia domestica* en dévoile assez crûment la tare évolutive. Il y a manifestement plus de « souffle » dans *Mort et Transfiguration* (1889) ou la musicalité limpide du **Prélude de Guntram** (1892), qu'on ouït pour la première fois à Paris ce dimanche, que même déjà peut-être dans l'immense mais morcelé *Zarathoustra* (1895).

Il semble qu'il y en ait toujours moins depuis, spécialement dans les productions symphoniques, et que le drame et son action soient désormais particulièrement secourables au musicien en dissimulant son effort. La musique pure, à cet égard, est implacable et, de quelque volonté acerbe, exaspérée que témoigne la *Sinfonia domestica*, cette volonté même en souligne l'artificiel et l'arbitraire amusical.

On éprouve une impression analogue en présence d'une œuvre cependant au plus haut degré différente, la **Sonate** en *mi* pour piano de Vincent d'Indy, et la cause en est identique. On ne saurait nier pourtant que l'auteur ne soit profondément musicien. Son art, à certain point de vue, serait même inexactement taxé de réactionnaire. Tandis que celui de M. P. Dukas ne s'avère, au fond, qu'un « métier » qui, malgré son intermittent modernisme postiche, ressortit au poncif du néo-classicisme mendelsohnnien, la polyphonie d'indyste poursuivit délibérément, et non quelquefois sans bonheur, l'amalgame homogène du contrepoint et d'une harmonie romantique inauguré par César Franck. On n'est qu'à moitié surpris que les combinaisons intellectuelles aient fini par y acquérir une prédominance excessive. Néanmoins, ce résultat suprême déconcerte. En dehors de l'emploi de la « variation » surannée et de l'imperturbable préméditation de la forme en son thématisme unitaire, il est remarquable qu'on serait sans doute assez embarrassé de prime abord pour relever dans cette *Sonate*, des procédés flagrants de scolastique, ou du moins leur abus. Au contraire, on y soupçonnerait plutôt la préoccupation d'un audacieuse liberté de l'écriture. Seulement, cette audace se divulgue bientôt incurablement logique autant qu'abstraite. Il n'est pas une de ses licences qui ne « s'explique », en ses résolutions alambiquées, selon quelque chinoiserie de pédagogue. Aussi, la tyrannie de l'intelligence y fait-elle bon marché de l'oreille. Un tel renoncement charnel suggérerait irrévérencieusement ici cette épigraphe évangélique : « Que ta main gauche ignore ta main droite. » Jamais peut-être, où que ce soit, voire dans les pires divagations straussiaques, la matière sonore n'apparut si impitoyablement torturée qu'en ce supplice infligé de sang-froid et contemplé de même, où la tension stérile de l'esprit annihile toute émotion chez l'auditeur. Cet arbitraire est-il encore vraiment « de la musique » ? On se le demande anxieusement à propos d'un ouvrage d'une aveuglante sincérité, empreint des aspirations les plus nobles, et auquel rien que ses amples proportions inciterait à rendre hommage à l'heure où, après deux ans de silence, un Claude Debussy répond à *Salomé* par trois brèves et graciles **Images**, dont le charme prévu évoque irrésistiblement quelque « *A la manière de....* » réussi, mais facile.

Il semblerait que s'accentue une sorte d'inexorable idiosyncrasie de notre art musical, qui le confine à se sublimiser dans l'abstraction

ou à s'émietter dans l'exquis. La force, ou ce qui en donne l'illusion, y apparaît surtout intellectuelle, et trahit immuablement la volonté, sinon l'effort. La sensibilité spontanée y décèle un tréfonds de culture subtile, une incoërcible délicatesse, un tact inné qui bride à son insu l'envol de ses élans peut-être, et l'induit à glisser de peur d'appuyer trop longtemps. De part et d'autre, on vise à l'impeccable. On dirait qu'on prévoit la critique, qu'on écrit sous les yeux de quelqu'un qui vous regarde par-dessus l'épaule. Serait-ce notre si français « sentiment du ridicule » qui nous glace ; le non moins national souci du rationnel, du logique ou de l'absolu qui nous hypnotise ? Un Richard Strauss, évidemment, ne peut plus être dangereux aujourd'hui pour notre musicalité novatrice et il n'est certes pas mauvais que sa fougue impétueuse, ou même sa brutalité, vienne écraser de temps en temps les orteils de notre esthétisme puriste — et révéler ses engelures.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

La 24e Exposition des Artistes Indépendants. — Les petits salons.

« Il n'y a qu'un remède, me disait un artiste de mes amis : il faut rendre obligatoire la production picturale ; alors, peut-être, se révèlera une catégorie nouvelle de vrais Indépendants, ceux qui préféreront faire de la prison que, n'y étant point appelés par le talent, de la peinture. »

Ingénieuse, séduisante méthode ! Efficace ? — Edictons : Tout Français qui, dans les cinq années à compter de sa majorité, n'aura pas produit au moins un tableau, à l'huile ou à l'eau... j'ajoute : et un vaudeville, sera condamné à une année d'emprisonnement.

Cela est assez tentant. (Qui sait ce que pourrait donner, généralisé, un tel système ? — Alcoolisme, te tiendrais-je ? Et toi, négation de l'amour, bas libertinage sensuel ?) Tentant ; mais dangereux. Et puis, outre qu'il est répugnant de recourir aux lois, on peut douter que le législateur consente jamais à risquer cette périlleuse expérience. On fera donc plus sagement en acceptant sans indignation vaine les faits accomplis, ces torrentiels débordements du suffrage universel dans le domaine de l'art. Ils étaient inévitables et on n'y peut voir qu'une conséquence particulière d'une erreur très générale.

La **vingt-quatrième exposition des Artistes Indépendants** offre à notre étude environ sept mille objets d'art — peintures, sculptures, céramiques, etc. ; nous en compterons bien davantage dans les salons, réunis, des Artistes Français, de la Nationale et d'Automne. Il est bien certain qu'il n'y a pas assez de « professionnels », dans l'univers, pour suffire à une telle production annuelle.

C'est donc, comme nous le disions il y a deux ans déjà,que le public lui-même « s'y est mis ». Et cela signifie une méconnaissance des lois primordiales et des conditions essentielles de l'opération artistique qui dénonce une ignorance et une présomption prodigieuses. Mais comment en irait-il d'autre sorte quand, depuis tant d'années, tant de flagorneurs intéressés du peuple s'égosillent à lui répéter qu'il sait tout parce qu'il est le peuple? De cette étrange doctrine on voit les effets dans la production multitudinaire de ces inconscients barbouilleurs. Cependant, regardez ailleurs : c'est partout le même mal. Partout sévit le nombre aux dépens des unités lumineuses. La démocratie, trompée sur ses intérêts et ses fins, ne sait pas que son salut est dans la multiplication des hommes supérieurs ; c'est en foule qu'elle prétend parvenir à la gloire comme au pouvoir, et ce n'est pas seulement dans les bazars soi-disant artistiques que nous voyons tourbillonner cette cohue de médiocrités irréparablement anonymes en dépit des noms qu'elles vocifèrent...

Pour en revenir — et nous tenir aux Indépendants, il semble que les vrais artistes, si nombreux tout de même ici, se défendent assez mal contre la cohue. Le système qu'ils ont adopté dans la distribution des œuvres exposées est étrangement fait pour la servir.

On sait que, d'après une convention qui date de plusieurs années, les vestibules et les pourtours des deux Serres sont presque exclusivement abandonnés aux indépendants — de l'art ; les autres, les indépendants — de l'école, se réservent les nefs centrales, passée l'entrée et jusqu'au jour de chaque Serre. Cette disposition invite le visiteur à regarder d'abord ce qu'il devrait pouvoir éviter de voir. Et je veux bien que le critique ou l'amateur avertis de cette combinaison traversent les premières salles en fermant les yeux et s'interdisent, à droite et à gauche, les recherches stériles. Mais ne convient-il pas de penser aussi aux bonnes volontés inexpérimentées, comme d'épargner à tous les pas inutiles? Si nous avions d'abord sous les yeux les sincères, les beaux efforts, ceux qui font malgré tout l'honneur des Indépendants, nous serions renseignés sur la durée utile de notre promenade par la diminution progressive de l'intérêt, et la masse vaine des sottises qui combleraient les fonds y resterait à peu près déserte : au lieu de quoi ce sont, dans l'état présent, ces sottises qu'il faut voir d'abord et revoir en sortant ; on ne saurait mieux les encourager. Et ne semble-t-il pas qu'on se soit proposé de rebuter les gens de goût en mettant leur patience à une si dure épreuve? Tout cela est un peu contre le bon sens et cette déplorable combinaison fait songer à l'esthétique bizarre du manoir à l'envers, où seulement il était logique de pénétrer par les caves et par les oubliettes.

Hélas ! mes conseils — mais ils seraient, je n'en doute pas, négligés même s'ils venaient en temps utile — pourraient bien venir trop tard.

Les Serres du Cours la Reine sont menacées ; l'Etat ni la Ville ne sauront peut-être plus, l'an prochain, où hospitaliser les Indépendants. Et le fait est, tout de même, assez curieux en soi ; les Serres démolies, tout un peuple de peintres se trouvera sans asile. Comment cela se peut-il ? Comment, si l'industrie de ce peuple correspond à quelque durable nécessité, ne se constitue-t-il pas une compagnie d'hommes d'affaires qui cherchent leur profit à lui donner ses aises ? Pourquoi, dans ce cas vraiment exceptionnel, le besoin ne crée-t-il pas l'organe ? Serait ce par hasard que « les capitaux se défient », comme disent les gens d'argent, d'un besoin factice, d'une mode condamnée peut-être comme les deux Serres elles-mêmes et encore plus fragile qu'elles ?

Problème, que je ne suis pas chargé de résoudre. Puissent les peintres, s'ils doivent quitter les Serres, y laisser leurs errements actuels. Tâchons, pour cette fois encore, de débrouiller en dépit d'eux le chaos dont ils sont les artisans bénévoles.

§

A travers ce chaos est-il possible de jeter un « regard d'ensemble » ? Est-il raisonnable de le tenter ? Et pour y réussir quel serait le procédé le plus plausible ?

L'évidence de l'inutilité d'un tel effort le déconseille.

Même abstraction faite des turpides pornographies, nombreuses, et des simples niaiseries sans aucune signification, innombrables, à n'examiner que les œuvres intéressantes, celles qui justifient l'estime ou l'espérance, il est sûr qu'on trouve ici des unités seulement, très différentes, éparses ; on a peine à croire qu'elles aient « germé » de la même planète, sous la lumière de la même étoile.

Sans doute, on peut noter des traits matériellement communs à beaucoup des œuvres exposées : les natures-mortes abondent et il faut bien compter sur cent tableaux — si un tableau est une toile coloriée et encadrée — quatre-vingt-dix-neuf esquisses. Mais ce sont des affinités électives qui pourraient seules nous fournir des éléments de groupements ; ces affinités manquent. Je crois même que jamais on n'aura pu aussi nettement, dans une aussi considérable manifestation collective, constater leur absence et j'y vois une des caractéristiques du Salon de cette année.

Je sais ; entre les exposants, on distingue les moutonniers et les fauves, et il y a en outre les modérés, qui ne montrent ni toison ni crinière. Tout au plus y aurait-il, là, de quoi désigner, en politique, des opinions ; on veut de plus spécifiques différences pour définir, en art, des directions ; et, comme les affinités par groupes, les différences qui distingueraient un groupe d'un autre groupe font défaut.

Très nettement — et si vite ! — se sont effacées les influences qui,

naguère encore, tenaient rangés, par petits corps de troupes, les uns des autres ennemis, les jeunes talents. Le temps est déjà loin où nous pouvions dire, de tel Salon des Indépendants, qu'il était tout entier un « hommage à Cézanne ». Parmi les autres grands morts d'hier on n'en voit point, ni Puvis de Chavannes ou Fantin-Latour, ni Whistler ou Pissarro, ni Gauguin ou Carrière, qui rallie autour de sa pensée et de sa gloire un nombre appréciable d'artistes ; et les maîtres vivants non plus ne sont guère écoutés, ni Rodin par les sculpteurs, ni Degas, ni Renoir ou Redon, ni Monet ou Besnard par les peintres. Entendons-nous : chacun d'eux, morts aussi bien que vivants, gardent quelques fidèles ; mais je veux dire, et cet avis sera, je crois, partagé par quiconque aura sérieusement examiné le Salon actuel, qu'il marque une réaction, de fait sinon d'intention, contre les influences illustres et, hier, plusieurs, despotiques. Chacun ne veut plus procéder que de soi.

Même l'impressionnisme, qui si longtemps imposa aux annuelles exhibitions de tableaux indépendants une discipline formelle, a perdu, peu s'en faut, son autorité. Ce n'est pas grand dommage. Mais je vois dans la déchéance de ce poncif une cause relativement nouvelle de la dispersion parmi les formules. Jusqu'à la petite escouade des pointillistes qui se débande ! M. Angrand fait de la peinture, M. Maximilien Luce se sépare décidément de MM. Cross et Signac.

Des unités, seulement, éparses ; l'image dans l'art, le symbole presque tragique de l'actuelle dispersion sociale des sentiments et des forces.

Objectera-t-on la tendance, en effet, assez générale, de tous ces peintres vers le sens décoratif de l'art ? Essayez de mettre d'accord leurs conceptions décoratives ! C'est peut-être dans ces expressions contradictoires, contraires, d'un commun désir que la solitude de chacun s'affirme le plus nettement.

§

Cet isolement de chacun parmi tous peut avoir un effet heureux.

Comme il est tout à fait faux, quoi qu'en disent Ibsen et Nietzsche, que l'isolement soit un principe de force (1), et comme la plupart de nos artistes isolés ont cherché leur solitude contre la Tradition — ancienne ou récente, épuisée ou tyrannique, la fausse — qui les décevait ou les opprimait, ils seront bien forcés de demander à *l'autre pôle* — à la Nature — le point d'appui nécessaire. Ce recours à la vérité naturelle déterminera le retour, désirable, à la vraie tradition, et ce sont les deux harmoniques aspects de la même, de l'unique vérité.

(1) Etre seul, ou plutôt *un* en soi, oui ; mais il faut garder cette unité en relation avec les autres unités vivantes, à peine de perdre le sens même de la vie...

On croit voir les premiers indices, ça et là, d'une telle évolution.

Il est, par exemple, très sensible que M. Charles Guérin, si doué, après avoir délicatement satisfait les besoins de son imagination en des recherches décoratives aux développements avec prudence limités, donne maintenant ses meilleures forces à l'étude de la nature objectivement et directement considérée. De la part d'un artiste aussi intelligent, pourvu d'un sens critique si aigu, cette détermination, à cette heure, est symptomatique. Il cède, délibérément, on peut le penser, aux nécessités supérieures d'un esprit amoureux de certitude et de clarté en demandant aux réalités éternelles un recours contre l'incertitude et la confusion contemporaines. Il y perd, et je l'ai dit à propos d'un autre Salon, un peu de son originalité ; il y gagne une solidité que peuvent lui envier la plupart de ses émules. On regrette toutefois que plus de vie intérieure ne transparaisse dans des œuvres d'une vérité, maintenant, un peu générale.

Certainement il y aurait, pour plusieurs, intérêt à comprendre, selon leurs conditions propres de vision et de production, l'indication que M. Charles Guérin donne si résolument. — Que ne peut-on attendre de M. Pierre Girieud, en qui j'admire les dons du grand décorateur, s'il échappe au grave danger de l'excessive abstraction ? Et comment lui échappera-t-il, si ce n'est en prenant le conseil de la nature ? De ses longues méditations devant l'œuvre pure des premiers primitifs il aura tout le bénéfice quand il sera parvenu à projeter sa pensée sur le plan sensible de la nature, de la vie. Mais il est temps qu'il rafraîchisse son regard dans l'étude des formes vivantes. Ses tableaux de cette année, qui marquent une passionnée recherche de style, sont bien près d'en affirmer la découverte — notamment *les trois Marie ;* on craint néanmoins que l'artiste dépasse tout à l'heure l'horizon plastique s'il s'obstine à l'exclusive et un peu systématique culture de sa pensée.

Plus nettement il convient de signaler le péril de l'entêtement en une formule qui ne se développe pas à des artistes dont l'avenir, du reste, ne nous inquiète point — ce n'est pas le talent qui leur manque,— tels que Mme Marval, MM. Flandrin, Lacoste ; qu'ils écoutent plus docilement la nature, et bien vite ils se ressaisiront et se renouvelleront.

J'espère qu'il n'est pas trop tard pour donner le même conseil à MM. Derain, Metzinger, Braque, de qui les simplifications déconcertent.

Dans les figures nues de M. Kees van Dongen il y a deux dates ; les têtes sont égyptiennes et, les corps, très modernes. Je ne perçois pas la raison d'une contradiction si grave. Le talent de M. Kees van Dongen est certain, l'emploi qu'il en fait est contestable.

A l'effort vers l'unité dans des compositions d'ensemble vont mes plus ardentes sympathies.

Je sais de cet effort, dans ce Salon, deux exemples intéressants ; je veux vous y arrêter.

§

C'est là qu'apparaît ce qu'on peut définir de plus net parmi tant de directions si diverses, et, je le pense, de plus heureux. Il est vrai, cela procède de l'écorce, non pas du fond, de la technique, non du sentiment. Il y a, toutefois, un sentiment, j'imagine, ou une pensée, qui préside au choix entre les techniques, et si l'époque est telle que l'artiste, le très jeune et nouvel artiste, né comme en exil ou étranger aux causes communes, n'en puisse percevoir que les effets extérieurs, il ne faut pas le rendre comptable d'un mal dont il est la première victime. Il faut accepter qu'il s'exprime selon ses fatalités et espérer qu'en se rendant plus fortement, plus profondément compte des éléments et des conditions de la vie générale, il parviendra enfin à nous en donner une expression synthétisée selon son âme et à sa propre ressemblance.

Ce sera, si mes espérances ne me trompent pas, l'heureuse histoire de M. Othon-Friesz. Ce jeune peintre, à coup sûr l'un des plus forts entre ceux de la génération nouvelle, a médité avec amour, avec intelligence, la grande leçon de Cézanne. A la différence de la plupart de ses émules, c'est l'attitude même du vieux maître devant la nature, ce ne sont pas ses procédés d'exécution qu'imite le jeune homme. M. Friesz a surtout à merveille compris l'acception essentiellement décorative de l'art tel que Cézanne l'indique, s'il serait excessif de dire qu'il la réalise toujours. Je n'avance point que les réalisations actuelles de M. Friesz soient à l'abri de tout reproche, et certainement il sait bien lui-même qu'il fait ses premiers pas sur la route sans terme. Mais la grande composition qu'il intitule *Travail à l'automne* annonce l'épanouissement de la conscience dans le pressentiment, tout au moins, sinon dans la possession de la vérité. Ce n'est pourtant point pour ce qui s'en dégage de tendresse et de spiritualité qu'on peut aimer cette œuvre. L'intervention de l'artiste est considérable ; la personnalité sentimentale et intellectuelle de l'homme ne s'y révèle guère, et tout en admirant les beaux balancements des volumes, l'équilibre harmonieux des masses vivantes et des masses végétales, du ciel et du terrain, je ne vois guère là qu'une féconde formule technique et comme un cadre où j'attends impatiemment que le peintre exprime sa sensibilité personnelle.

Il y a plus d'émotion et moins de science et de puissance dans ces trois tableaux d'un très jeune artiste, un nouveau venu, si je ne me trompe, M. André Lhote : *la Ronde*, *Deux Figures au soir*, *les*

Fiancés. Son principe de composition, bien qu'il évoque plutôt le souvenir de Carrière que celui de Cézanne, conduit M. Lhote à des effets moins retentissants que ceux de M. Friesz, mais voisins d'eux : l'un et l'autre lisent leur pensée dans l'équilibre des volumes, dans l'écriture des courbes qui se suivent et se suppléent. Cette méthode est la bonne, la seule qui permette à l'artiste l'expression approfondie et complète d'une vision ample. Et c'est pourquoi j'ai signalé à part ces deux très différentes, mais harmoniques tentatives.

§

Je ne puis comme je voudrais détailler le mérite de toutes les œuvres qui m'ont retenu. A regret je me réduis à nommer des artistes auxquels j'ai depuis longtemps voué une estime particulière et qui se développent, comme en témoigne leur présente exposition, avec une passion sereine logique et constante.

Entre tous : MM. Dufrénoy, Bonnard, Diriks, Rouault, Mlle E. Charmy, Sérusier et O'Conor, Jean Puy, Signac et Cross, Maximilien Luce, de Mathan, Lemmen, Laprade, Regoyos, Alcide Le Beau, Urbain, Süe, Deltombe, Tarkhoff, de la Villéon, Ottmann, Marquet, Roustan, Manguin, Francis Jourdain, Roby, Dufy. — Les qualités, les directions sont bien différentes, l'estime et la confiance pleinement justifiées.

Ces noms encore, plusieurs notoires, quelques-uns nouveaux : MM. Déziré, Lebasque, Taquoy, Beaufrère, Dusouchet, Noneli-Montoriol, A. Pichot, Manzana-Pissarro, Klingsor, Auguste Fabre, Mmes Krouglicoff, Hennequin, Gobillard, Franck de Walque, Mia Elen, Bourdelle, Carpentier, MM. Briaudeau, Valtat, Paterne Berrichon, Boigegrain, Bouche, Zak, Chénard-Huché, Cherfils, Braut, Biette, Léon Laugier, Mlle Alice Bally, MM. Blanchet, Verhoeven, Ciolkowsky, Tony Laforêt, André Jolly, Benderly, Mlle Germaine Besnard, MM. Deborne, Delobre, Dezaunay...

Parmi les sculpteurs, personne ne dispute au délicieux Marque le premier rang. Mais je m'arrête volontiers aux intéressants efforts de MM. Halou, Lamourdedieu, Pimienta.

Les belles céramiques — belles par l'habile traitement de la matière — de MM. Massoul, Methey...

§

Mes conclusions ne sont donc point celles d'un pessimisme systématique. Sous les fictives tempêtes, entre les calmes-plats trop véritables, je sens tout de même palpiter la vie. Elle n'est qu'à demi-consciente, elle manque de profondeur et procède des dehors ; c'est pourtant la vie.

Etudions ses manifestations avec respect, avec prudence. Les instants de l'histoire où la tradition s'obscurcit, où nulle incontestable lumière ne brille sur les voies de la vérité pour rallier les jeunes forces et leur épargner de dangereuses erreurs, exigent de tous les esprits sincères tous les efforts, aussi toutes les précautions.

Pour nous, témoins des recherches ardentes des artistes actuels, surtout des jeunes artistes, nous devons nous estimer assez récompensés de la fatigue que peut nous causer, à la longue, une perpétuelle réaction contre des impatiences pas toutes illégitimes, peut-être, si nous voyons chez quelques-uns d'entre eux, peut-être chez un petit nombre, chez deux ou trois d'entre eux, s'affirmer la certitude du grand départ vers une destination logiquement et consciemment élue. Ne soyons pas ingrats. Si l'art connaît aujourd'hui des heures de désert qui sont ses lendemains de fête, n'oublions pas les joies fabuleuses qu'il vient — c'était hier — de nous prodiguer. Il sent l'obligation de se renouveler sans renoncer à d'inappréciables trésors chèrement achetés ; renaître, avec le double bénéfice de l'expérience et de l'innocence, irréalisable vœu des individus : les grands siècles l'accomplissent pour la gloire de quelques générations !

Nous n'en sommes point là.

Pour longtemps encore, sans doute, les destinées de l'art sont compromises par les fausses audaces qui voilent mal les timidités trop réelles. Nos jeunes restent les orphelins de tels maîtres dont la présence était deux fois bienfaisante — lumière pure, loi certaine — et qui s'en sont allés trop tôt. Les nouveaux venus balbutient la vérité que le génie proclamait clairement et dont il leur eût facilité l'adaptation à la diversité des tempéraments. On n'en finit pas de raffiner sur les subtilités techniques et personne ne trouve en soi la force et l'audace de faire, comme l'un de ces maîtres, le geste puissant qui conclurait ces discussions byzantines par quelque œuvre toute vivante, à la fois profondément traditionnelle et très neuve : *et tout le reste est... peinture!* Avec bravoure, avec science, avec sincérité et à profusion, donc, on fait de la peinture en attendant cette œuvre, qui rouvrirait des sources et déterminerait le symbolisme nouveau dont les arts plastiques sont si évidemment dénués aujourd'hui.

Attendons, espérons. Je n'ai pas découvert cette œuvre aux Indépendants, cette année, et je n'ose guère, en toute franchise, l'attendre des deux prochains Salons officiels. Mais le spectacle auquel nous assistons n'en est pas moins passionnant, car nous voyons bien que plusieurs la rêvent, la désirent, la pressentent, cette œuvre libératrice et révélatrice. J'ai pu déjà noter chez plus d'un de rassurantes raisons de confiance. Elles sont d'autant plus précieuses et méritoires que les causes d'erreurs et les tentations de défaite et de déchéance

sont plus multipliées grâce aux abominables conditions d'existence et de production que fait au poète et à l'artiste notre présent état social ; et ce dernier point ne doit pas être négligé par qui prétend porter sur les lettres et les arts contemporains un juste jugement...

Les petits Salons. — Et, tandis que l'exposition annuelle des Indépendant nous retient et que déjà s'annoncent celles des Artistes Français et de la Société Nationale, les expositions individuelles, les « Petits Salons » se multiplient. — O quelle énorme place, matériellement, dans cette civilisation qui moralement ne tient d'eux aucun compte, occupent les arts plastiques ! — Plusieurs de ces manisfestations unipersonnelles sont importantes. Ce n'est pas sans regret qu'on se résout à l'obligation de les passer, momentanément du moins, sous silence, ou de se contenter de les désigner d'un mot. Sur plusieurs on espère revenir.

Signalons : les paysages et natures mortes de M. Seyssaud (chez Bernheim jeune), les dessins, aquarelles et eaux-fortes, *Vieux Paris et vieille France*, de M. Maurice Hillecamp (galeries des Artistes modernes), les marines de M. Alexis de Hanzen (mêmes galeries),les aquarelles et pastels de M. Nel Ariès (Office arstistique), les gravures en couleurs de M. Bernard Boutet de Monvel (chez Devambez), l'exposition Guillaumin (chez Bernheim jeune), l'exposition Kees van Dongen (galerie Kahnweiler), les eaux-fortes au vernis mou de Mlle E. Krouglicoff (à l'Art décoratif), les paysages de M. J. J. Gabriel et les sculptures de M. Boleslas Biegas (Artistes modernes), les fleurs de Miss Louise E. Perman (galeries Graves), les portraits de M. A. Zezzos (galeries Allard), les compositions décoratives de M. J. Flandrin (galeries Druet), les peintures, pastels et gravures de Mlle Mary Cassatt (galerie Vollard), les peintures de M. Alexandre Cuvelier (galeries Astre).

CHARLES MORICE.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Les Livres. Emile Verhaeren : *Les Héros* (Deman, Bruxelles). — Maurice Gauchez : *Les Symphonies voluptueuses* (Edition de la Belgique artistique et littéraire, id. — François Léonard : *La Multitude Errante*. — Abel Torcy : *A l'ombre des saules* (Lamberty, Bruxelles). — Paul Spaak : *Kaat je* (Lamertin, id.). — Thomas Braun : *Propos d'hier et d'aujourd'hui* (Van Oest, id.). — Maurice des Ombiaux : *Petit Manuel de l'Amateur de Bourgogne* (id.). — *Quatre artistes Liégeois* (id.). — Camille Lemonnier : *Emile Claus* (id.). — Gustave Van Zype : *Eugène Laermans* (id.). — Les Théatres : *Siegfried* à la Monnaie ; *Ames Ennemies* au Parc. — Les Expositions : Emile Claus, la Libre esthétique. — Memento.

L'événement littéraire de cette fin d'hiver est l'apparition du nouveau cahier de vers d'Emile Verhaeren : **Les Héros**. Ce recueil représente la troisième partie d'une grande œuvre consacrée à *Toute la Flandre* et dont les deux premières étaient les *Tendresses pre-*

mières et la *Guirlande des dunes*. Dans ce livre-ci le poète chante nos grandes figures du passé et salue aussi les héros du présent. Indépendamment de son superbe lyrisme et de son souffle vraiment épique, ce livre respire la plus noble, la plus touchante, la plus intense ferveur patriale. Quelques-unes des seize pièces de la série comptent parmi les plus belles inspirations du poète. Les images neuves et saisissantes y abondent. Des idées s'y concentrent en une métaphore comme en un éclair éblouissant. A tout instant on tressaille, on se sent secoué par le fluide du génie. Par exemple dans le poème consacré à Charles le Téméraire et où Verhaeren trace un parallèle entre le Bourguignon et Louis XI. Il dira de l'un :

L'âme du Téméraire était une forêt
Pleine d'arbres géants et de fourrés secrets,

et de l'autre :

Il était miel et glu avant d'être poison ;
Chacun de ses palais se creusait en prison.
Quand il buvait la vie à coupe ardente et pleine,
Sa lèvre au lieu d'amour y dégustait la haine.

Jamais on n'aura mieux rendu le caractère et l'œuvre du Valois qu'en ces quatre vers :

Et quand Charles, traqué par tous, hurlant et fou,
En Lorraine, tomba et fut mangé des loups,
Les crocs qui le mordaient, dans la neige et les ronces,
Montraient l'acharnement des dents de Louis Onze.

Et, d'autre part, le poète résumera en termes suggestifs le rôle de Charles comme fondateur de la nation belge :

Mais quel que fût l'éclair brutal qui l'abattit,
Ce duc aux mains de fer, au torse de granit,
Avant de s'écrouler, comme un pan de montagne,
Avait, quand même, à coups de volonté, bâti,
Entre la France ardente et la grave Allemagne,
Jusques à fleur du sol, notre pays.

Verhaeren dédie ses héros flamands au plus considérable d'entre eux, au fleuve natal, « à l'Escaut, héros sombre, violent et magnifique » par la louange duquel il clôt son livre. L'Escaut résume la terre et la race :

Tu es l'ample auxiliaire et la force féconde
D'un peuple ardu, farouche et violent,
Qui veut tailler sa part dans la splendeur du monde.
Tes bords puissants et gras, ton cours profond et lent
Sont l'image de sa ténacité vivace ;
L'homme d'ici, sa famille, sa race,

Ses tristesses, ses volontés, ses vœux
Se retrouvent en tes aspects silencieux.
Cieux tragiques, cieux exaltés, cieux monotones,
Escaut d'été, Escaut d'hiver, Escaut d'automne,
Tout notre être changeant se reconnaît en toi :
Vainqueurs, tu nous soutiens ; vaincus, tu nous délivres !

Dans l'avant-dernière pièce intitulée *Aujourd'hui* Verhaeren range aussi à bon droit parmi ses héros les poètes, les conteurs et les artistes de la Renaissance belge. Il évoque le Saint Michel surmontant l'hôtel de ville de Bruxelles :

De son glaive barrant le ciel comme un éclair.
Depuis bientôt vingt ans comme un cri de conquête,
Monte vers lui le chœur véhément des poètes ;
Un sculpteur rude et douloureux a confronté
Son œuvre humaine et seule avec l'éternité ;
L'art chante, et voit grandir sa force et sa victoire.

Ce sculpteur est Constantin Meunier et dans le chœur véhément des poètes c'est certes Verhaeren qui fait entendre les accents les plus inspirés !

M. Maurice Gauchez, qui nous donna récemment une consciencieuse analyse de l'œuvre de Verhaeren, publie un gros volume de vers sous ce titre un peu ambitieux : **Les Symphonies voluptueuses.** Ces symphonies très sages seraient tout au plus d'agréable et régulière musique de chambre et la volupté qui s'en exhale est d'une sorte conventionnelle et anodine, plutôt réchauffée que chaude. Trop d'influences se reconnaissent dans ces vers souvent bien frappés, corrects, élégants et sonores. Baudelaire y rencontre Albert Samain en passant par Ivan Gilkin, Emile Verhaeren, Albert Giraud et Georges Rodenbach. Tous excellents maîtres, je le veux bien, mais que le disciple redit à satiété non sans les édulcorer et en s'imaginant chanter une chanson nouvelle. Adroit et entraîné comme il l'est, nous attendons de M. Gauchez des poèmes plus personnels ; à défaut d'un « frisson nouveau » du moins un murmure, un trouble qui ne soit pas appris dans les seuls livres.

Sous ce rapport la **Multitude Errante** de M. François Léonard représente un recueil bien supérieur. Traités dans le mode parnassien ces poèmes forment un ensemble d'une ferme et probe tenue, une œuvre profondément conçue et mûrie, d'une facture excellente où rien ne sent l'improvisation, le remplissage et la fièvre arriviste. Très peu de chevilles ou de banalités. Nombre de pièces, tel sonnet, *les Esclaves*, par exemple, suggèrent une image neuve et troublante, sertie dans une forme quasi impeccable. Le livre d'un tout jeune homme, me disait-on, dans tous les cas le début d'un maître, d'une rare conscience de poète qui vous prend et vous retient.

A l'ombre des Saules, par M. Abel Torcy, est un fort joli roman d'une écriture châtiée, élégante et nerveuse; je dirai même le meilleur qui ait paru depuis *le Pain Noir* de Hubert Krains. A côté de l'aventure principale, celle de la jeune fille séduite par un bellâtre qu'elle reprendra pour amant après avoir épousé un provincial quelconque, quitte à retourner ensuite, définitivement déçue et assagie, à son médiocre mais honnête époux, à côté de cette histoire rappelant celle de tant d'autres dames Bovary, il y a de très jolis épisodes, les milieux variés et bien observés dans lesquels se meuvent des types vivants, plaisamment silhouettés.

J'aime beaucoup, par exemple, le premier chapitre qui se passe à Dordrecht et qui prête à de fines notations de l'atmosphère et du paysage hollandais, puis l'épicerie de la rue de Flandre à Bruxelles, et surtout les scènes de la vie provinciale à Wervicq avec les Sabin, le couple si caractéristique des parents du mari; mais ce que je préfère peut-être à tout le reste, c'est la douce ironie, le ton indulgent, la philosophie païenne du personnage qui raconte cette histoire et qui en tire une morale que le vieil Epicure, puis Nietzsche auraient approuvée de tout leur cœur ou plutôt de tous leurs sens et à laquelle Remy de Gourmont, le Gourmont d'*Un Cœur virginal* et d'*Une Nuit au Luxembourg* ne souscrira point le dernier.

J'ai pris grand plaisir aussi à lire **Kaatje**, la comédie à succès de M. Paul Spaak, dans une coquette édition que nous en donne la maison Lamertin.

M. Thomas Braun, le poète du *Livre des Bénédictins*, publie sous ce titre **Propos d'hier et d'aujourd'hui** une série d'articles et de conférences parmi lesquels j'ai particulièrement goûté ceux consacrés à *la Belgique et l'Eglise*, aux *Poètes Simples* et à l'*Ardenne*. Je vous avais dit déjà ma sympathie pour cette dernière étude lorsqu'elle parut dans la revue *l'Occident*.

Dans son **Petit manuel de l'amateur de Bourgogne**, M. Maurice des Ombiaux, le romancier du terroir wallon, se fait l'historien et le chantre du vin favori de ses personnages. Il le célèbre avec autant d'érudition que de conviction, avec un lyrisme tout à fait digne du sujet.

Et quelques beaux livres traitant de nos meilleurs peintres contemporains et illustrés de nombreuses reproductions :

Dans **Quatre artistes liégeois**, M. des Ombiaux étudie l'art à la fois élégant, sentimental, robuste et profond de MM. Rassenfosse, Maréchal, Donney et Berchmans. Le critique se place à un point de vue très large et très élevé. Ainsi par ces temps de discorde et d'arrivisme féroce où des brouillons de lettres faisant œuvre de bas politiciens intriguent et cabalent de toutes leurs forces pour inspirer aux Wallons la haine et le mépris des Flamands, il est consolant et

réconfortant de lire à propos de *l'art à Liège* ces lignes fermes et judicieuses : « Rops s'était formé à la discipline large et forte de l'école flamande avant de s'en aller à Paris où l'attirait ce modernisme qu'il exprima d'une manière si étrange, si poignante, si admirable! N'est-ce pas lui qui disait : Je ne connais pas d'école plus vive, plus spirituelle dans toute l'acception du mot, que l'école flamande qu'on représenta toujours comme une école d'êtres purement matériels au XVIe et au XVIIe siècle. Constantin Meunier, lui aussi, nous montra ce que l'intellectualité et la sensibilité wallonnes peuvent produire au contact de ce puissant réalisme flamand qui, sans discontinuité, a inspiré tant de chefs-d'œuvre au cours de plusieurs siècles et n'est-ce pas à ce contact que M. Victor Rousseau s'est corrigé d'un idéalisme d'expression qui eût pu dégénérer rapidement en système, pour devenir le maître de l'élégance et de la grâce? Le Flamand n'est pas seulement réaliste, mais aussi, et avec permanence, celui pour qui la couleur est un fluide vital. Continuer à l'ignorer eût été pour les Wallons une erreur impardonnable. »

Camille Lemonnier, étudiant **Emile Claus**, rivalise de couleur radieuse, de touche claire et pimpante, de tons vifs et chatoyants, avec le peintre par excellence des lumières fines, éthérées et caressantes du beau pays de Flandre. Il raconte sa vie, ses débuts difficiles et laborieux, sa vaillance, son opiniâtreté, ses évolutions, ses conquêtes jusqu'à la maîtrise définitive.

Gustave Van Zype nous parle avec sa gravité, sa probité et sa conscience coutumières d'**Eugène Laermans** qu'il définit en ces termes à la fin de son livre : « La joie dans le drame intense, la joie persistante des choses, la volupté des yeux, font de Laermans, coloriste somptueux, l'un des plus Flamands des peintres d'aujourd'hui, l'un de ceux qui expriment le mieux leur race pensive, souvent révoltée, mais tenacement confiante en l'éblouissante nature, marchant toujours, à travers les douleurs, vers un but. Ce but, un chemineau, dans un des derniers tableaux de Laermans, le montre, dans un geste indicateur où se devinent des béatitudes. L'art qui fait ce geste-là n'est point un art désespéré. S'il montre la douleur, il enseigne l'espérance et conseille l'action. »

En fait de théâtre nous avons eu d'excellentes, de superbes représentations de **Siegfried** avec M. Verdier, un Siegfried tout à fait remarquable de jeunesse, de plastique, de chaleur, de verve et de vie, et avec M. Laffitte non moins merveilleux dans le personnage de Mime, sans parler du reste de la distribution tout à fait à la hauteur du chef-d'œuvre. La Monnaie vient de nous donner aussi les *Jumeaux de Bergame*, une très vétilleuse, très tarabiscotée et luxuriante... arlequinade de M. Dalcroze, le musicien genevois; mais de bien originale, de bien crâne, de bien savoureuse musique tout de

même! Et fort vaillamment chantée par MM. Dua, de Cléry, MMmes Dalcroze et Symiane; l'orchestre victorieusement conduit par M. Ernaldy.

Au Parc il y eut entre autres représentations de haut intérêt celle des **Ames ennemies**, la pièce souverainement pathétique et si noble, si altière de M. Paul-Hyacinthe Loyson.

Il y eut tant d'expositions et de salonnets cet hiver qu'il eût même été trop long de les énumérer. Certaines firent sensation cependant. D'abord celle d'**Emile Claus** au Cercle Artistique : la Flandre blonde et Venise la féerique, la mer et le ciel rutilants de pierreries, en ébullition dans l'eau ou fondues dans l'éther; près de cent toiles rivalisant de lumière, d'éclat, d'éblouissement ou de douceur, de sourire, de tendresse intimiste. Un triomphe!

Puis, la **Libre Esthétique**, un Salon jubilaire. Vingt-cinq ans d'existence! Dans une préface du catalogue, M. Octave Maus constate les positions gagnées, les victoires, les consécrations : « Une salle vient d'être consacrée aux indépendants au musée moderne de Bruxelles et la clarté que dégagent ces impressions de lumière a imposé pour les présenter aux visiteurs l'obligation d'une décoration spéciale ». A cette exposition on admira entre autres des œuvres de Van Rysselberghe, Van Strydonck, Renoir, Raffaelli, Mellery, Picard, Lemmen, Mertens, Claude Monet, Morren, un très beau Knopff d'autrefois : *En écoutant du Schumann*, un admirable Ensor, de mystiques Maurice Denis, de curieux et volontaires Henry de Groux, un délicieux de Gouves de Nuncques, la *Tasse de thé* de Mary Cassatt, peut-être une des plus ravissantes toiles de ce salon — et aussi les sculptures de Rodin, Rousseau, Van der Stappen, Paul Dubois, Guillaume Charlier, Gaspar, enfin des dessins de Van Rysselberghe, notamment le portrait de Mme Demolder, d'autres de Laermans, de Cottet, de Monet, les pastels de Degas, enfin la préparation pour un portrait de M. André Fontainas par Jean Peské.

Rappelons, enfin, une belle exposition d'œuvres de M. Victor Abeloos, un vigoureux et poétique interprète de la terre flamande et en particulier de ses pâturages et de ses troupeaux.

Memento. — A lire dans *la Belgique artistique et littéraire* de mars un essai tout à fait remarquable de M.L. Gérard sur la Civilisation en danger, et la suite des Dialégomènes philosophiques d'Edmond Picard; dans *la Société Nouvelle* (n° de janvier-février), un conte excellent de M. Hubert Krains : *Cornélie;* des pages savoureuses et d'un intérêt capital de M. André Spire intitulées *Sous la Tente* et des articles de MM. Eugène de Roberty, Hamon, Symons; dans la même revue (n° de mars) *l'Ecole selon Luther*, par Elie Reclus, l'Eloge de l'égoïsme malthusien, par M. Gustave Abel, une étude de M. Jean de Gourmont sur le poète Vielé-Griffin; dans *la Vie Intellectuelle*, la revue nouvelle que vient de fonder M. Georges Rency, une

étude de M. Gustave Van Zype sur le peintre Auguste Levêque ; des pages du meilleur humour d'Hubert Krains : *les Faiblesses de Benoît ;* une *représentation des Flaireurs* racontée par Charles Van Lerberghe ; la chronique musicale de M. Abel Torcy ; dans *Durendal* la suite des très intéressantes lettres de J. K. Huysmans à M. l'abbé Moeller, des pages d'Arnold Goffin, d'attachantes impressions de voyage en Bretagne, par M. Pierre Nothomb, des articles de MM. Ad. Van Bever et Maurice Kufferath ; un *Louis Veuillot,* par M. l'abbé Halflants, et un *Charles Nodier* par M. Firmin Van den Bosch ; dans *la Revue de Belgique* des articles de M. Maurice Wilmotte sur Rousseau et ses critiques, de M. Jules Carlier, sur la correspondance de la reine Victoria avec le roi Léopold Ier; dans *l'Art flamand et hollandais* des études magnifiquement illustrées sur Adrien Brouwer et Antoine Mauve.

Accusé de réception : *les Mourlon*, roman par M. Ferdinand Bouché ; *les Chants du Rêve*, par M. René Lyr.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Carl Albrecht Bernouilli : *Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche, eine Freundschaft, vol. I;* Iena, Eugen Diederichs, M. 7.50. — Memento.

Encore que le premier volume en ait seul été rendu accessible au public, l'ouvrage que M. Bernouilli consacre à l'amitié qui unissait Frédéric Nietzsche au professeur de théologie Franz Overbeck constitue le plus important document sur le grand philosophe qui ait paru depuis fort longtemps. L'étude biographique que Mme Foerster-Nietzsche consacrait à son frère, à vrai dire, ne possède de valeur historique qu'en tant qu'elle reproduit des lettres et des fragments de journal émanant de Nietzsche lui-même. Et l'attrayant portrait dessiné par Mme Lou Andréas-Salomé n'est après tout qu'une charmante fantaisie, pleine de finesse, écrite avec les nerfs bien plus qu'avec le cerveau.

Ce qu'il nous faut, pour démêler l'énigme psychologique que demeure encore, malgré tout ce que l'on a écrit, la personnalité de Frédéric Nietzsche, ce sont des impressions exactes notées avec sincérité par des hommes qui ont approché de près le philosophe. Or, Overbeck vécut avec lui pendant cinq ans dans une intimité presque quotidienne. Quand Nietzsche quitta Bâle, les relations ne cessèrent pas ; Overbeck s'occupa de toutes ses affaires matérielles et c'est lui qui vint le prendre à Turin, pour le ramener dans son pays, quand son intelligence eut définitivement sombré. Quoi d'étonnant, si le professeur bâlois, malgré tout l'éloignement qu'il éprouve à l'endroit des idées maîtresses de Nietzsche, nous apparaît comme le premier témoin de sa vie ? La véracité d'Overbeck ne fait aucun doute et c'est cette véracité qui a mis en conflit son héritier intellectuel, M. Bernouilli, avec les dépositaires des papiers de Nietzsche, les représentants du

Nietzsche-Archiv, en première ligne la sœur du philosophe, en seconde ligne M. Henri Kœselitz, connu sous le pseudonyme de Peter Gast. Le fond de ce débat ne nous intéresse que médiocrement, mais il nous prive momentanément de lire le second volume de M. Bernouilli, où se trouve exposée toute la dernière partie de la vie de Nietzsche.

Le procès de ce volume se juge à Weimar, en ce moment même. Il s'agit de savoir si l'auteur a le droit de faire usage d'une correspondance adressée par P. Gast à Overbeck et dont celui-ci, en mourant, lui a laissé la libre disposition. Les premières audiences ont déjà amené des révélations inattendues. Elles ont provoqué entre autres la lecture publique de lettres où Nietzsche s'exprime sur sa sœur en des termes d'une violence au moins singulière. La tragédie de l'isolement et de la folie de Nietzsche, quand ses lettres seront complètement connues, n'en prendra que plus d'intensité.

En attendant, tenons-nous dans le cadre que nous présente le premier volume. Son auteur, M. Carl Albrecht Bernouilli, fut l'élève de l'historien et exégète Overbeck. Il appartient à une vieille famille bâloise qui produisit au XVIIIe siècle un mathématicien célèbre et fait actuellement de la littérature à Berlin. Dans son ouvrage, Overbeck occupe naturellement la première place. Mais comme presque toute la vie de ce professeur fut remplie par son amitié avec Nietzsche, c'est justement l'histoire de cette amitié qu'il veut nous conter. Pour bien comprendre Nietzsche tel que l'a connu Overbeck, il faut connaître l'atmosphère où ils vécurent tous deux. Sans la ville de Bâle, l'évolution de Nietzsche est incompréhensible. Bâle, la vieille cité libre, avec ses traditions, le clocher de sa cathédrale, sa société patricienne, son Université libérale et sa maison des Missions, Bâle orgueilleusement dressée en dehors de l'empire, comme un perpétuel soufflet aux « espoirs allemands », Bâle, qui accueillit Nietzsche, jeune étudiant de vingt-quatre ans, pour en faire du jour au lendemain un professeur en titre, Bâle fut aussi la ville du grand Bœcklin et de l'historien de la Renaissance, Jacob Burckhardt !

Comment Overbeck vint-il à Bâle ? Ce cosmopolite dans toute la force du terme était dans sa jeunesse un Allemand national. Sa mère était Française et catholique ; il naquit à Saint-Pétersbourg, en 1837, d'un père venu d'Angleterre, mais d'origine francfortoise. Voyageant avec un passe-port anglais, il fit sa première éducation à Paris et chanta la *Marseillaise* avec les gamins de son âge, en 1848. A douze ans seulement, sachant le russe, l'anglais et le français, il apprit l'allemand à Dresde, où sa famille était venue s'établir.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que, de tout ce passé, Overbeck ne garda rien. Il fut, sa vie durant, un honnête professeur allemand, appliqué à sa tâche, sans grand enthousiasme et qui, s'il n'avait connu Nietzsche, aurait probablement fini ses jours dans la médio-

crité du savant. Etudiant à Leipzig il se lie avec Treitschke, plus âgé que lui de trois ans, et qui se prépare déjà à être le futur historien de la nouvelle Allemagne. Leurs conversations et leurs lettres sont pleines des événements politiques de l'époque : 1864, 1866. Ensemble ils glorifient la mission de la Prusse et attendent avec impatience la réalisation de l'idée impériale.

Tandis que Treitschke, professeur à Fribourg, se mêle à la lutte et publie ses premiers essais politiques, Overbeck poursuit doucement sa carrière universitaire. Il est *privat-docent* à Iéna, quand Treitschke fuit le grand-duché de Bade sous le coup des événements de 1866, mais il est déjà nommé à Bâle quand la guerre de 1870 éclate. Nietzsche l'y avait précédé d'une année. Le hasard des circonstances les fit se lier. Allemands du Nord tous les deux, un peu dépaysés dans la cité suisse, ils s'installent chez le même logeur, un nommé Baumann, qui habitait au nº 45 du Schützengraben. Ils devaient se lier pour la vie.

Si Overbeck fut l'ami de Nietzsche, ami sincère et dévoué, il ne fut cependant jamais son adepte. Il admirait ses facultés intellectuelles, la richesse de son imagination, son talent d'écrivain, mais à aucun instant il ne se passionna pour ses idées. Nietzsche appréciait Overbeck surtout pour le sérieux de son caractère et sa probité de savant. Il le savait de relations sûres et d'un dévouement parfait. Pour les Bâlois, ils étaient simplement deux jeunes professeurs étrangers qui, vivant de la même vie, s'étaient associés par crainte de la solitude. Ils prenaient leurs repas en commun tous les soirs, dans la chambre d'Overbeck, et leurs conversations étaient surtout des discussions de « collègues ».

Au point de vue politique, Nietzsche ne fut pas sans influence sur le théologien. Quand parurent les premières *Considérations inactuelles*, Overbeck les signala à Treitschke, avec qui il n'avait cessé de rester en relations. Le grand homme officiel de l'Allemagne bismarckienne, comme bien l'on pense, en fut indigné. Mais Overbeck était déjà devenu assez « bâlois », vivant en marge de l'empire, pour prendre parti sans hésitation en faveur de Nietzsche. Son enthousiasme pour la Prusse était tombé. Et très loyalement, ayant à opter pour l'un ou pour l'autre, il se plaça du côté de Nietzsche. Sa franchise, du reste, lui valut de ne pas se brouiller avec Treitschke. Mais l'historien ne put jamais se consoler d'avoir perdu un disciple. Encore en 1881 (le 19 septembre) Treitschke écrivait à Overbeck : « Ton malheur c'est ce Nietzsche, à l'esprit faussé ; il se targue de sentiments inactuels, et pourtant il est rongé jusqu'à la moelle par un des vices les plus actuels, la folie des grandeurs. »

L'antagonisme naturel entre Treitschke et Nietzsche n'a pas empêché certains critiques français à courte vue de les nommer tous deux

d'une seule haleine comme les créateurs de l' « impérialisme » allemand.

Bien entendu, Overbeck fit peu à peu la connaissance de tous les amis de Nietzsche : Rohde, Gersdorff, Romund, etc. Il rendit visite à Wagner dans son ermitage à Triebschen. Il fut mêlé à toute la préparation de l'entreprise de Bayreuth, et assista, plus tard, avec tristesse à la brouille qui survint entre le philosophe et le musicien. Deux lettres inédites de Wagner, que publie M. Bernouilli, sont, à ce point de vue, extrêmement curieuses.

Faisant allusion à *Humain, trop humain*, Wagner écrit :

De vos courtes indications, je déduis que notre vieil ami Nietzsche se tient également éloigné de vous. Il y a eu certainement chez lui des changements très visibles. Pour quelqu'un qui observe déjà depuis des années ses crises physiques, il était à prévoir qu'une catastrophe qui le menaçait depuis longtemps ne se produirait pas d'une façon tout à fait imprévue. J'ai gardé pour lui assez d'amitié pour ne pas lire son livre, après l'avoir feuilleté en le coupant et je ne voudrais pas souhaiter et espérer autre chose qu'il m'en eût un jour de la reconnaissance.

« Comment serait-il possible, écrit Wagner l'année suivante (1879), que j'oublie cet ami qui s'est séparé de moi si brusquement ? » Il se plaint ensuite de ne pouvoir prendre une part active à ses souffrances et à ses luttes. Ainsi, le génial compositeur ignora jusqu'à sa mort les grands problèmes qui agitaient l'esprit de son ancien compagnon. Mais était-ce là la faute de Nietzsche ?

Le volume de M. Bernouilli est une source inépuisable de documents biographiques et psychologiques. L'aventure de Nietzsche avec Mlle Lou Salomé y est analysée dans tous ses détails, l'influence de Paul Rée nettement déterminée, le rôle de M. P. Gast cantonné dans ses limites. Des lettres, des témoignages de contemporains étayent le texte de références précieuses. Nous ne saurions en vouloir à l'auteur d'avoir gardé pour son maître une piété assez grande pour le faire apparaître presque comme l'égal de Nietzsche.

Overbeck mourut, il y a deux ans, emportant dans sa tombe le chagrin profond que lui avaient causé ses démêlés avec la famille de Nietzsche. Ces qualités humaines ont été merveilleusement mises en lumière par M. Bernouilli, car c'était en effet un spécimen du type « homme » comme il s'en trouve rarement. Pour Nietzsche, à notre sens, le critique n'a pas fait assez la part du génie. Il ramène le philosophe dans un cadre où il est à l'étroit, il méconnaît la valeur *biologique* de sa doctrine. Mais il faudrait entrer ici dans les détails et reprendre l'analyse de *Zarathoustra*, que fait M. Bernouilli. Ces quelques pages de notes n'y suffiraient pas.

Memento. — Sous le titre de *Hyperion*, l'éditeur Hans von Weber, de Mu-

nich, vient de lancer une nouvelle revue d'art et de littérature qui paraîtra tous les deux mois. Elle est dirigée par MM. Franz Blei et Carl Sternheim. Somptueusement éditée sur vélin, en in-4°, elle espère éviter les écueils qui arrêtèrent la publication de l'*Amethyst*. Le premier fascicule tient toutes les promesses qu'avait faites le prospectus. Hugo von Hofmannsthal y publie le dernier acte de son drame *Das Bergwerk von Falun*, dont nous avions essayé l'analyse d'après les premiers; Heinrich Mann donne une nouvelle et Carl Schüddekop une étude sur Gœthe et le *Woldemar* de Jacobi. Un poème d'Emile Verhaeren paraît à la fois en français et dans une traduction allemande de L. Scharf. Dans la partie artistique une reproduction de Goya, des dessins de Max Mayrshofer et deux aquarelles délicieuses de fantaisie de Constantin Somoff et Pascin. Cette publication est extrêmement luxueuse.

Nord und Süd (mars) poursuit son enquête sur la valeur « culturelle » du théâtre. Hans Hell fait paraître une étude sur le peintre Louis Corinth avec de nombreuses reproductions hors texte. Paul Kraemer étudie Fra Angelico ; son article est accompagné de gravures en couleurs.

Neue Revue (15 février). Etude de M. L. de Hatvany sur les lettres d'Hippolyte Taine.

Deutsche Kunst und Dekoration (avril). Etude de M. Richard Schaukal contre l'abus de l'ornement dans la décoration.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

A. L. Lilley : *Modernism : A Record and Review*, 6 s., Pitman. — Violet Hunt : *White Rose of Weary Leaf*, 6 s., Heinemann. — Memento.

Il y a dix ans à peine que dure le mouvement qu'une récente encyclique a condamné sous le nom de « Modernisme », et déjà, surtout dans les cinq dernières années, il a pris une telle force et une telle importance que tout ce qui reste ouvert, dans la communion romaine, aux influences vivantes et vivifiantes du temps, s'y rattache plus ou moins ouvertement. Par l'indépendance de ses méthodes et la hardiesse de ses conclusions, ce nouveau mouvement théologique a attiré à lui les esprits encore religieux qui, avec courage et sincérité, s'efforcent de concilier la foi et l'intelligence et ces deux principes malaisément compatibles : l'autorité et la liberté. Il est fort curieux de suivre, en spectateur, les débats et les controverses sur la question. « Toute histoire qui n'est pas contemporaine est suspecte », a dit Pascal, un moderniste précurseur, et déjà, partisans, adversaires et témoins désintéressés recueillent documents et commentaires pour servir à l'histoire de la crise. Il a été publié un grand nombre de volumes à propos du modernisme et l'un des plus précieux au point de vue des effets du mouvement sur les esprits sera **Modernism, a record and review**, par le Rev. A. Leslie Lilley. L'auteur a minutieusement observé les phases diverses de la lutte, et ces diverses études, écrites au courant des événements avec une intelligence

compréhensive, conserveront pour plus tard toute leur valeur. Comme MM. Loisy, Tyrrell, Houtin, etc., le commentateur anglais est un esprit religieux, fidèle à sa communion parce qu'elle possède « les paroles de la vie éternelle », parce qu'elle lui a donné une habitude de l'âme, qui lui fait percevoir un sens spécial à ces paroles. Pour le profane, qui s'intéresse à ces combats, il reste un curieux étonnement de voir des hommes qui ont le courage d'exprimer leurs idées s'attacher à rénover un système théologique ou ecclésiastique décrépit, se cramponner obstinément à une Eglise qui récompense leurs labeurs par l'excommunication et l'anathème, et impose son autorité avec l'acharnement le plus imprudent. A l'Église qui les chasse, avec des invectives, comme ses plus exécrables et formidables ennemis, ils demandent : *Ad quem ibimus ? Verba vitæ æternæ habes.* Une habitude exagérément tenace les fait aller chercher leur viatique à la boutique séculaire qui ne brocante plus que des articles surannés, et qui n'a conservé pour chalands que « les gens branlants, les gens bêlants », tous les pusillanimes et les impuissants, dont la fragilité et les infirmités s'accommodent de ces soutiens — et ils les croient d'autant plus tutélaires qu'ils sont outrés et tyranniques. Le modernisme, affirme l'auteur, ne regrette aucun dogme, mais les transforme tous. Il déblaie le passage pour la théologie de l'avenir, non pas dans le désir sentimental et vague de consolider un édifice caduc, mais de le remplacer par un mouvement mieux adapté aux exigences du temps présent. Mais il ne sera pas achevé qu'il sera déjà vieilli. Sans doute, quand tout sera jeté bas, on s'apercevra qu'il n'est pas nécessaire de reconstruire, et, à ce point de vue, le mouvement moderniste aura eu une utilité rare. Il n'est guère à prévoir qu'après une critique sérieuse on nous reserve à une sauce nouvelle la Révélation et l'histoire du fils de Dieu rédempteur.

§

La littérature anglaise s'est montrée généreuse à l'égard de la gouvernante, de l'institutrice ; elle a fait d'elle l'héroïne de nombreux romans, ou lui fait jouer, en maintes occasions, un rôle important. C'est une gouvernante qui est l'héroïne du dernier roman de Miss Violet Hunt : **White Rose of Weary Leaf**, et elle se trouve dans une situation singulièrement analogue à celle de Jane Eyre et de Rochester. Le rapprochement s'impose à tous ceux qui ont lu l'œuvre fameuse de Charlotte Brontë, mais Miss Violet Hunt s'est bornée à cet emprunt et elle a traité son sujet d'une façon toute différente. Sans doute en France, la gouvernante sévit moins qu'en Angleterre où la gentry de comté se passe rarement de cette sorte d'intendant-majordome, qui peut, comme dans le cas d'Amy Steevens, l'héroïne de Miss Hunt, devenir une commensale dangereuse, par le fait qu'elle

exerce une autorité absolue, bien que dissimulée, sur la maison et sur les gens. Cependant, même alors, le sort de la « companion » n'a rien de particulièrement enviable, l'existence de la pauvre Amy le démontre, encore que Miss Hunt n'ait pas insisté sur le côté sordide, mercenaire, humiliant de l'emploi, sur les vilenies et mesquineries d'une maisonnée de femmes, sur les amertumes et les bassesses de la vie « chez les autres » : Miss Hunt nous donne du réalisme expurgé Au début du récit, l'héroïne nous est médiocrement sympathique; en sa courte jeunesse, elle a trouvé le moyen d'exercer une multitude d'emplois divers, sans que son tempérament un peu rétif lui ait permis de se fixer nulle part. Elle a été couturière, dame de compagnie en Russie, secrétaire dactylographe, infirmière au Transvaal ; elle a monté sur les planches, travaillé pour des œuvres philanthropiques, conférencié sur la question sociale, bref, de tout un peu, et beaucoup de misère. Elle professe des théories assez déconcertantes, et son mépris des conventions est puérilement incohérent. Elle a naturellement des idées sur l'amour, sur les « relations entre les sexes », *to mate for love and marry for companionship ;* l'amour est « une petite manifestation d'énergie », une crise passagère, dans le genre de la rougeole, sans doute, et de la maladie des jeunes animaux ; il faut la subir, mais ne pas en empoisonner toute la vie. Bien qu'occupant à peine soixante pages, tout cet exposé paraît long et le lecteur se demande où on le mène. Les avatars multiples d'Amy ne forcent pas l'intérêt. On ne voit pas où l'auteur veut en venir avec ces préliminaires. L'imprudence que, par un mouvement de pitié impulsive, elle commet en suivant un personnage mêlé à une scandaleuse histoire de divorce, ne ressort pas assez dans la relation de ce début ; ce n'est, il est vrai, qu'un incident, mais il aura une telle répercussion sur la carrière de l'héroïne, qu'il eût fallu le souligner davantage, semble-t-il. Enfin, après qu'on a légitimement pu la prendre pour une vulgaire aventurière, nous trouvons Amy fixée dans un manoir de province, comme dame de compagnie d'une jeune fille aussi laide qu'amoureuse, les deux jusqu'à rendre fou. Tous les habitants de cette *county-house*, — individus assez baroques, jusqu'au maître de la maison, très minutieusement dépeint et décrit, — acceptent assez rapidement l'ingérence d'Amy dans la direction de la maison, qui finit bientôt par lui incomber entièrement, beaucoup plus du fait des circonstances que d'elle-même. Elle est bientôt indispensable et, sous aucun prétexte, nul ne veut se séparer d'elle. A ce jeu elle-même est prise. Cette femme froide, raisonneuse, qui n'accorde dans sa vie aucune place au sentiment, que toutes les histoires de cœur font rire, éprouve une certaine tendresse pour le chef de la famille, dont, après un terrible accident de chemin de fer, elle devient la maîtresse — le monsieur ayant d'ailleurs, dans cette affaire, une attitude assez

pleutre, qui amène une rupture. Amy n'en rentre pas moins au bercail, situation invraisemblable que l'auteur fait très raisonnablement et habilement accepter. Mais ses amours avec le maître auront des suites, et elle part clandestinement pour aller accoucher et mourir. S'il persévère au delà du début tâtonnant et hésitant, le lecteur poursuivra certainement jusqu'au bout, et alors il lui sera difficile de formuler un jugement sur ce livre. Son intérêt aura rarement faibli ; il constatera qu'il a été adroitement accaparé par ce drame minuscule de quelques vies dans une résidence campagnarde, il aura goûté des dialogues étonnamment naturels, sous leur forme très littéraire ; il aura admiré sans réserve certaines analyses de caractères et de situations, deux ou trois longues lettres, et l'impression d'ensemble pourra être, selon le lecteur, agréable ou désagréable. En tous cas, une impression particulière très nette s'imposera : c'est la singulière perspicacité avec laquelle Miss Violet Hunt pénètre et décrit les subtilités de l'amour sentimental et cérébral qui jette finalement, dans les bras l'un de l'autre, Amy et Jeremy — deux ou trois aperçus sur les aspects charnels de leur courte liaison sont ingénieusement voilés. C'est un roman dont la lecture n'ennuie pas, qui révèle des côtés curieux de la vie anglaise et du caractère anglais, et qui invite à la réflexion et à la discussion.

Memento.— Sous le titre de *Letters to the Family*, Rudyark Kipling relate dans le *Collier's* ses impressions d'un récent voyage à travers le Canada.

Dans *The World's Work*, un fort dithyrambique article de M. Louis Fabulet, sur Rudyard Kipling, où l'on regrette de ne pas rencontrer mention de M. Robert d'Humières.

Mr. John Galsworthy publie dans la *Fortnightly Review* une intéressante étude sur Joseph Conrad et Mrs Alfred Lyttelton un article sur René Bazin.

Beaucoup d'articles intéressants dans la compacte *Atlantic Monthly*, parmi lesquels *A second Motor Flight through France*, par Edith Warton, *Browning's Old Yellow Book*, par C. W. Hodell, *E. C. Stedman*, T. W. Higginson, *Augustus Saint Gaudens*, par Kenyon Cox, etc.

Une étude, abondamment illustrée, sur la religion dans l'art, paraît au numéro d'avril du *Pearson's Magazine*.

The Bookman donne des articles sur W. E. Henley et sur le style de Flaubert.

The Cornhill Magazine offre un sommaire très varié, avec des articles sur Séville, sur M. Gladstone, sur la reine Victoria, sur « notre manque de grands hommes », par A. C. Benson, et sur *Some Principles of the Poor Law*.

Dans *The Albany Review*, Mr Desmond Mac Carthy disserte sur Nietzsche et Mrs A. M. W. Stirling sur le « Malapropism. »

M. André Lirondelle donne, dans la *Revue Germanique*, une intéressante étude sur Catherine II, élève de Shakespeare.

En m'excusant de le faire si tard, je tiens à signaler un tirage à part de

la *Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes* (Librairie Didier), formant une brochure qui porte ce titre : « Dans les Sentiers de la Renaissance Anglaise ». C'est M. Emile Legouis qui nous emmène dans ces sentiers aux fleurs éclatantes et aux parfums capiteux, et fait goûter en beaux vers français, accompagnés du texte anglais, des poèmes exquis de Philip Sidney, d'Edmund Spenser, de Marlowe, de Drayton, de Shakespeare, de Campion, de Carew, de Sir John Suckling, de George Herbert, de Robert Herrick, etc. Ce serait une impardonnable négligence de ne pas s'offrir cette délicieuse récréation, car bien rares sont les traductions de cette valeur.

M. Georges Duval, auteur d'une *Vie véridique de Shakespeare* et de *Londres au Temps de Shakespeare,* a entrepris de traduire à nouveau les œuvres dramatiques du grand Will. Les deux premiers volumes (il y en aura huit) de cette traduction « entièrement conforme au texte anglais » ont déjà paru. Le premier contient, avec une préface, un essai biographique et divers manuscrits, Hamlet, Roméo et Juliette, Le Roi Jean et Richard II ; le second : Timon d'Athènes, Jules César, Antoine et Cléopâtre, Coriolan, Richard III. Dans sa préface, M. Duval donne d'ingénieux exemples des difficultés devant lesquelles se trouve le traducteur. Les différences de texte des éditions diverses sont surtout embarrassantes, sans offrir d'autre raison de se décider souvent que sa fantaisie personnelle. Le texte anglais est suivi de très près, d'un peu trop près parfois, semble-t-il, et quant à l'effet produit par cette fidélité, il suffit de comparer la version d'Hamlet, de Marcel Schwob, et celle de M. Georges Duval.

M. Raymond Gourg a consacré à *William Godwin* (1756-1836) une importante étude ; la partie biographique, un peu sacrifiée, ne présente rien qu'on ne sache déjà sur l'auteur de *Caleb Williams,* mais la partie critique est intéressante en ce sens qu'elle traite longuement de l'*Enquiry concerning Political Justice*, des sympathies de Godwin pour les idées révolutionnaires et de l'influence de ces idées sur l'époque. La controverse avec Malthus est fort bien exposée. Dans un autre volume, que publie aussi M. Félix Alcan, M. Raymond Gourg traduit et commente remarquablement *le Journal philosophique de Berkeley* (*Commonplace Book*).

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

L'esprit national. — L'Ecole de Coïmbre. — *Quinquagenario* de Theophilo Braga (1858-1908) ; Casa Bertrand, Lisboa. — Theophilo Braga : *Visao dos Tempos,* versions polyglottes ; Livraria Chardron, Porto. — Coelho de Carvalho : *O Vitalismo na arte ;* Ferreira Oliveira, Lisboa. — Eugenio de Castro : *A Fonte do Saiyro, O annel de Polycrates,* poema dramatico, *A sombra do quadrante*, vers, 3 volumes ; França Amado, Coïmbra. — M. da Silva-Gayo : *Novos Poemas*, Coïmbra. — A. Corréa d'Oliveira : *O Pinheiro exilado ;* Ferreira, Lisboa. — Teixeira de Pascoaes : *Jesus en Pa,* Figueirinhas, Porto, — T. de Pascoaes : *Sempre*, França Amado, Coïmbra. — T. de Pascoaes : *Vida etherea ;* F. Amado. — T. de Pascoaes : *As Sombras*, Ferreira, Lisboa. — Memento.

Les derniers événements ont mis le Portugal à l'ordre du jour ; mais le Portugal s'est montré trop sage, après la soudaine explosion de vengeance, pour que l'on s'attarde longtemps à chercher les raisons d'une métamorphose dont les origines remontent déjà loin.

Faute de révolution, le reportage n'a déjà plus rien à faire, et l'on oublie. C'est si petit le Portugal, si à l'écart, que nous nous laissons mal convaincre de répercussions européennes actionnées par ses convulsions propres. Qui sait, cependant, ce que son exemple pourrait amener en Espagne et même au delà? Sans aller si loin, sans méditer autrement sur les fermentations qui s'opèrent, il demeure que le malaise portugais, outre ses causes économiques et directes, en a quelques-unes qui sont intellectuelles et morales et qui proviennent de chez nous. Déjà le Romantisme, manifestant le réveil de l'**Esprit National**, coïncidait avec la poussée libérale; mais il y avait dans le Romantisme trop de sentimentalité diffuse, pour que les rêves généreux dont il semait la graine aient pu porter fruit. Le vieux fonds ibérique et dogmatisant submergea bientôt le Celtisme songeur dont Garrett avait fait refleurir la tige. et la stagnation recommença.

Joao de Deus parut, qui représente en Portugal quelque chose d'analogue — avec la politique en moins — à notre mouvement d'idées de 1848, et l'âme de la Race, ardente, ingénue et libre se remit à vibrer. C'était un nouveau Romantisme, mais un romantisme de la réalité vécue, sentie, soufferte. Il fallait ouvrir les fenêtres aux vents de la plaine, qui viennent de loin et qui sentent bon. C'est ce que fit l'**Ecole de Coïmbre**, avec Anthero de Quental, Oliveira Martins, Theophilo Braga, tourmentés de « sébastianisme », c'est-à-dire de résurrection nationale et qui s'instaurèrent les croyants de l'esprit scientifique, comme devant dynamiser tout le pays pour des destinées nouvelles. C'était se renouer directement à Camoens et, de fait, les cinquante années d'activité mentale de Theophilo Braga, célébrées le 24 février dernier à Paris et à Lisbonne, illustrent superbement l'effort d'un esprit supérieur aidé d'un cœur ardent, pour la rénovation d'une patrie oubliée d'elle-même. Il est peu d'hommes de cette taille et dont la constitution mentale soit aussi puissamment équilibrée. Poète, philosophe, historien, sociologue, il n'existe pas de pensée mieux avertie que la sienne, de sentiment plus généreux que celui qui l'anime, et son œuvre est une encyclopédie portugaise. A ce titre, le copieux volume du **Cinquantenaire**, élaboré par les admirateurs fidèles du grand Penseur, apparaît comme une histoire de Portugal dans le dernier demi-siècle écrite par dedans, tout en reproduisant les meilleurs articles critiques suscités successivement par les ouvrages de Braga. Un choix de versions polyglottes de la **Vision des Temps**, avec le plan philosophique du poème, constitue le pendant de cet hommage national, et vient enrichir ces noces d'or littéraires de précieux documents admiratifs.

On ne s'est guère avisé jusqu'ici de cette singularité : c'est au Portugal qu'il était réservé d'organiser poétiquement l'idéal humanitaire de cette époque, les conceptions philosophiques qui ont engen-

dré dans les âmes le cruel conflit de la Raison et de la Foi, et les Théophilo Braga, les Gomes Leal, les Guerra Junqueiro ont tenté de réaliser, par devant le siècle, des épopées qui sont bien réellement un phénomène intellectuel analogue à la *Divine Comédie* dantesque.

Est-ce à dire pour cela que, sur cette terre classique du sentiment, le lyrisme et la couleur aient pu perdre leurs droits au profit de froides constructions idéologiques? Gonçalvez Crespo serait là pour prouver le contraire, et la rapide fortune du Symbolisme d'Eugenio de Castro peut servir à montrer comment l'immobilité des formes et la proclamation de canons fixes iraient mal avec l'enthousiasme d'une race et la ferveur d'un tempérament.

Au moment où le Parnasse et le Naturalisme unis allaient cristalliser les dernières vigueurs du Romantisme, voici que le mystère, l'émotion rythmique et l'expressivité individuelle arborent leurs revendications. Nonobstant, en Portugal comme en France, le Symbolisme manifeste « la rupture de l'idée de subordination des esprits à une autorité unique », pour reproduire une phrase de Coelho de Carvalho, dont le remarquable essai sur le **Vitalisme dans l'Art** constitue la véritable charte du vers libre.

Pour lui, la versification académique aurait eu pour résultat la mort de toute esthétique poétique, si l'âme du peuple illettré n'était demeurée en communion libre avec la nature et n'avait continué de s'exprimer dans le folk-lore.

« Le mouvement rythmique dérive du mouvement psychique dans « la formation de la pensée, et l'on ne saurait artificiellement engen- « drer la *vie*, parce que la vie est la manifestation d'un mouvement « encore mystérieux de la nature. Celui qui fait des vers parfaits, le « vrai poète, est un être chez lequel, par une coïncidence rare, les vibra- « tions des cellules cérébrales se normalisent par les courbes rythmi- « ques de la vie universelle.

« C'est pourquoi ceux dont le sens esthétique est affiné par une « progressive autonomie mentale cherchent, malgré les tâtonnements « inévitables, de nouvelles formes pour la poésie, de nouvelles lignes « pour les arts. »

On a beaucoup médit du symbolisme, et quelques-uns l'ont renié; mais il garde le mérite d'avoir aidé quelques talents sincères à se découvrir, et en Portugal, comme en France, il n'est presque personne aujourd'hui qui ne lui doive un peu quelque chose. Certes, depuis *Constança*, Eugenio de Castro lui-même a rejeté les oripeaux bizarres de la première époque, et pourtant, sans *Sylva*, sans *Belkiss* et sans *Sagramor* aurait-il réussi à produire *Constança ?* Sa nature, au reste, est toute d'équilibre, et son goût de style fouillé, son refus d'aborder les vaines métaphysiques, sa passion de lumière devaient lui faire retrouver le véritable classicisme. Avec Henri de Régnier

il n'est pas de plus pur joaillier du vers à l'heure actuelle. Il a concentré en lui toutes les qualités portugaises : la grâce, le sentiment, la couleur et le songe. Nul ne possède mieux que lui le goût du mot; à la France, à l'Italie, à la Grèce antique il a pris ce qu'elles avaient de meilleur, et toute l'émotion de sa race lui sert à vivifier des pensées universelles; mais on est souvent tenté de lui reprocher un excès d'art. Parmi les modernes, nul n'est retourné plus près d'Hellas, et la **Fontaine du Satyre**, comme aussi l'**Anneau de Polycrates** nous le montrent maintenant beaucoup plus proche de Pan que de Jésus, ce qui n'empêche point les menues pièces réunies dans l'**Ombre du Cadran** de nous révéler une intimité délicieuse. Nés la plupart du temps d'une impression soudaine ou fugitive, les sonnets qui précèdent la *Fontaine du Satyre* sont mieux que de beaux vases aux courbes voluptueuses ; une pensée délicate comme un parfum de choix les imprègne, et ils sont aussi plus proches des épigrammes de l'Anthologie que des chefs-d'œuvre de Hérédia. Les poèmes qui les suivent, notamment *Leonardo*, unissent la même grâce païenne au même sentiment désenchanté, et il est telles octaves qui semblent continuer les *Lusiades*. Il est curieux, en effet, de constater comme le sentiment chrétien arrive chez Eugenio de Castro à disparaître au sein d'une sérénité tout olympienne. Les vains schopenhauérismes dont s'encombre encore *Belkiss*, et qui engendrent autour du *Roi Galaor* une atmosphère d'effroi, ont disparu de l'*Anneau de Polycrates*. A travers une trame voluptueusement nuancée, mais où l'action réelle fait un peu défaut, le poète met en scène l'éternel conflit de l'Art et de l'Amour.

Comme Polycrates, tyran de Samos, crut fléchir le Destin, en jetant à la mer le trésor d'un anneau sans prix, Agamedes, pour garder l'amour de Melissa, est prêt à sacrifier le chef-d'œuvre statuaire dont elle fut le modèle. Malgré les remontrances d'Anacréon, il veut le briser.

« On n'échappe pas au destin », dit le Sage de Céos. Pour sauver la statue, Mélissa s'en ira. Et c'est le sacrifice qui triomphe, le sacrifice consenti par l'amour au profit de l'art. Ah! comme cela est chrétien malgré l'allure païenne, malgré la permanente volupté du dialogue! Seulement, au point de vue dramatique, tout le premier acte et une grande partie du second peuvent être considérés comme superflus. Ce sont des variations lyriques, dont le lien avec le reste est assez lâche. Somme toute, la maturité du poète de *Sagramor* nous offre des fruits de luxe, qui ne doivent rien aux brumes sentimentales chères à tant d'élégiaques lusitaniens. Et il demeure un maître du symbolisme.

Parti comme lui de ce quasi-bouddhisme, où Anthero dé Quental se laissa sombrer, Manuel da Silva-Gayo manifeste un tempéra-

ment presque diamétralement opposé. Si la pensée s'envole et se met à construire dans l'espace, elle devient incolore et il suffit que le poète ait quitté le sol, pour qu'il ait perdu le meilleur de ses forces. Prolongeant l'inspiration du *Monde vit d'illusion* les **Nouveaux Poèmes** sont tout imprégnés de la lumière des sommets.

Le symbole est ici d'une souveraine grandeur ; au sein du songe et dans la triple faillite de l'Amour, de la Pensée, de l'Action, l'Esprit et le Cœur se réconcilient. C'est que la Raison sereine a découvert « dans le mensonge de tout ce que le cœur posséda la vérité de tout ce qu'il désire ». Le recueil contient un chef-d'œuvre, *Nossa Senhora dos Agoiros*, puissant et simple comme les belles pièces de Vigny. Chez ce poète, l'émotion sentimentale actionne directement la spéculation philosophique au lieu de se transmuer sans intermédiaire en beauté verbale. Il en résulte une œuvre construite par dedans et qui vaut surtout par l'architecture, comme tout ce que conçut le Moyen-Age. Pour de telles âmes, être sera toujours supérieur à paraître, et elles ne sauraient se résigner complètement au fatalisme païen.

Nous voilà retournés très près d'Antonio Corréa d'Oliveira et de Guerra Junqueiro ; car le sol natal parle haut à ceux qui cherchent à découvrir leur propre raison d'existence. Fatigué des longues traversées en pays désert, l'oiseau migrateur retrouve son nid et s'y pelotonne. Anthero cherchait cela et ne le trouva point ; il s'était perdu dans la brume ; mais *Simples* de Junqueiro sut indiquer le véritable refuge. Manoël Gayo y cueillit son *Mondego;* Antonio Corréa ses délicates *Paraboles*, qui sont de la plus pure tradition lusitanienne et qu'on dirait de folk-lore par instant. D'un coup d'aile le poète remonte aux cieux ; un bout de rocher, une tige frêle lui suffisent pour cela. Ainsi le **Pin exilé**, apporté dans un pot de la Beïra natale, jusque derrière la fenêtre où il souffre. Il est le Sermon de la montagne au sein de la Cité ; il crie l'exil du paysage, l'angoisse du songe entrevu.

Dans son ivresse éperdue de la lumière qui chatoie à travers la brume et dont les ailes font tourbillonner les esprits cachés, Teixeira de Pascoaes réalise le miracle d'unir « le délire du poète au ravissement du saint ». Il cherche l'équilibre, il conçoit l'harmonie. A quoi bon nier, détruire ? L'action suit le rêve, comme la fleur fait éclore le fruit. **Jésus et Pan**, réconciliés sur la terre, en attendant que le ciel s'ouvre, enseignent à l'homme comment on peut goûter la vie. Teixeira de Pascoaes fait ainsi chanter, à travers une immense symphonie, toutes les voix de la Nature, tous les cris de l'Homme, et surtout l'âme de sa Race, païenne et chrétienne à la fois. Au reste, c'est un musical, et les images dont il se sert n'ont pas toujours toute la précision chère au goût moderne. C'est aussi un synthétique : en son âme tourbillonne l'univers entier, et l'on est frappé

de la parenté qui se manifeste entre *l'Oraison à la Lumière* de Junqueiro et les panthéistiques variations de **Jésus et Pan**. En **Sempre**, le poète nous livre davantage de son cœur ; il y montre également une captivante variété de rythmes. Aimer, c'est comprendre, dit-il. Une fièvre d'amour consume ma vie, énonce-t-il ailleurs, en ce recueil de **Vida etherera**, que je ne puis m'empêcher de considérer comme son chef-d'œuvre, à cause du bel enthousiasme mystiquement païen dont il déborde. Pour lui l'Amour doit être l'essence de l'œuvre humaine, et c'est ainsi qu'il peut ouïr la voix de tout ce qui existe, pour mieux discerner le sens de la vie.

As Sombras, son dernier recueil, ont l'extase des hymnes védiques ; l'ombre idéale de Dieu se concentre en l'âme du poète, qui de la vie universelle a reçu en plein cœur le baiser. Toutes les religions se fondent dans la suprême et unique religion qui est d'admirer et d'aspirer. La pensée de Teixeira de Pascoaes voisine ici avec Edouard Schuré, avec Jean Dornis, avec la *Baghavat-Ghita*. Mais ce qui constitue pour nous particulièrement l'enchantement de ces poèmes, c'est leur atmosphère suave. L'art du poète excelle à marier ses émotions aux vibrations les plus ténues de la lumière, à ce que l'on pourrait appeler le songe des choses, en sorte que les voix du mystère semblent faire écho à sa propre voix. C'est de la poésie en « mineur », où l'envol d'un Shelley paraît parfois se fondre à la sensibilité d'un Lamartine. Quelque chose de « celtique » habite là, et c'est le fruit d'une communion enthousiaste avec la nature en un pays de brume dorée, où il y a de l'eau, des arbres et des fleurs. Voilà un poète qui ne doit rien à l'étranger.

C'est le cas de conclure avec José de Figueiredo, parlant de l'enseignement du paysage : « Le grand maître n'est pas autre que la nature. C'est d'abord à son âme, à la vibratilité dont il sera susceptible que l'artiste doit recourir. » Comme il a raison ! Le Portugal reste la terre bénie des poètes : c'est là sa supériorité, malgré sa docilité à subir les modes, à chercher une foi dans la pensée des autres.

Memento. — Le 24 février eut lieu à Paris, sous la présidence de Max Nordau, un grand banquet en l'honneur du maître Théophilo Braga. Nos félicitations aux organisateurs et spécialement à l'infatigable Xavier de Carvalho. Il vient de se fonder à Lisbonne une *Académie des Sciences de Portugal :* président, Th. Braga ; secrétaire, Antonio Cabreira. Seront prochainement étudiés : *Excelsior* de Mayer Garçao, *Jardin des Oliviers* et *Fabulario* de Coelho Netto, *Crises* d'Almachio Diniz, etc.

PHILÉAS LEBESGUE.

VARIÉTÉS

L'Art de Stanislaw Wyspianski. — M. Muttermilch a dit à nos lecteurs quel grand poète national la Pologne avait perdu

le 28 novembre 1907 en Stanislaw Wyspianski. Au retour de Vienne, où j'ai assisté au triomphe de la Société des artistes polonais *Sztuka*, et par conséquent à celui de l'œuvre peint de Wyspianski, auquel une grande salle était consacrée, je voudrais dire à mon tour de quel immense artiste l'art moderne doit porter le deuil.

L'affilier pêle-mêle à Jan Matejko amendé par les Japonais, à Gauguin et à Munck, à Hodler et à Fritz Erler, c'est le situer, ce n'est ni l'expliquer, ni le caractériser. Ici comme toujours, quoi qu'on en dise, il eût fallu connaître l'homme et sa vie privée ; il faudrait oser en parler comme on ne l'ose guère d'un contemporain, appeler par son nom l'horrible maladie qui le dévora et mit son art en relation avec le monde de la médecine et des hôpitaux. Alors seulement le côté macabre et malsain de cette œuvre, qui fit pousser des clameurs, apparaîtrait, auprès de décors superbes et enchanteurs où toutes les fleurs des prés s'appliquent à se magnifier en paradous polonais, non plus comme une affectation, une curiosité déplacée, une sorte de dépravation, mais au contraire comme quelque chose de légitime et de logique, une sorte de confession. Voici mes madones, que des angelots prolétaires couronnent sous des gerbes de trèfles, et voici les désolantes créations de la chair gangrenée ; voici les héros de mon rêve et voici mes rencontres d'hôpital. Wyspianski ne recherche pas l'excentricité ; tel il fut, tel il vécut, tel il peignit. Ce malheureux avarié, ardent Polonais, ce qui implique bon catholique, grand poète et « peintre maudit », aura trois sources d'inspiration : son pays, sa religion, la mère et l'enfance, et il les célébrera tout à la fois en héros qu'il est, par son énergie à supporter son martyre et même à le défier, et en malade qui, malgré tout, ne peut s'abstraire de sa maladie. Plus il approchera du terme fatal, plus sa manière prendra quelque chose de fiévreux et de sténographique. Voir la *semaine* de paysages d'hiver vus de sa fenêtre, avec le mont Kosciuszko invariablement à l'horizon ; certains arbres au premier plan semblent son monogramme, ou de l'écriture turque à laquelle il ressemble. On le sent pressé et il court au plus pressé. Un des plus grands décorateurs de notre temps, tous ses derniers cartons décoratifs auront l'aspect non plus de ses soigneux intérieurs et coins d'ateliers réalistes de son temps de Paris, mais de croquis géniaux démesurément grossis ; c'est sabré au pastel pour faire vite. Il ignore la propreté graphique et du reste met sa conception — encore que conception de peintre au suprême degré — bien au-dessus de sa réalisation. Et cependant cette réalisation, encore qu'abrégée, est suffisante à dégager l'essentiel. Que faut-il de plus à ces petits tireurs à l'arc dans l'azur ? Que leur servirait d'être reportés au net sur du papier sans rapiéçages. Il exprime ce qu'il veut d'une façon sommaire et décidée ; son inachevé sent la nécessité d'improviser et non l'impuissance. Quand il achève il ne

le cède à personne pour le précieux et la probité du métier, pour l'harmonie des couleurs et le soin de la touche : certaine *Maternité*, qui est son tableau de chevalet le plus définitif, auquel je m'arrêterai tout à l'heure, nous en dit long sur ce qu'aurait pu Wyspianski, maître de son temps et de lui-même. Mais à l'ordinaire il semble au premier abord barbare et enfantin. Compositeur admirable, il cerne les objets et les gens d'un contour gros et brutal : il n'a pas le temps des finesses et, à mettre en scène ses drames et à costumer ses acteurs, il a pris des habitudes de décorateur de théâtre. Il voit dur et simplifié ; il sait que les incohérences se résolvent dans une certaine lumière. Je soupçonne ses tableaux d'être mieux faits pour la lumière artificielle que pour le plein jour. De certains portraits on ne s'éloigne jamais assez, et plus on s'éloigne plus le caractère souverain se dégage du barbouillage de près très désagréable à l'œil.

Ses types ont cette nouveauté spéciale, que nous appelons délibérément laideur, puis de laquelle nous subissons cette lente fascination qui aboutit bientôt à nous les faire déclarer plus beaux que la beauté universellement, conventionnellement admise. Scrofule et rachitisme comme chez les infantes de Vélasquez si l'on veut, traits camards et touchants comme chez Botticelli encore, mais quelque chose en plus, de plus particulièrement poignant : impression de chair martyrisée dans les cliniques, de grâce d'hôpital, de petite vie frêle et condamnée, de souffrance organique, innocente et résignée. Voyez la jeune fille de l'affiche pour la représentation en polonais d'*Intérieur*, le drame de Maeterlinck. Elle appuie ses deux longues mains émaciées contre la vitre, et son front contre le bout des doigts, entre la grille desquels filtrent quelques fines mèches de ses cheveux abondants. Elle orne maintenant le catalogue de l'exposition de Vienne. Voici quinze jours que, à cause d'elle, je l'ai sur ma table sans me résigner à le classer au rayon des catalogues... Elle m'inspirait presque une répulsion physique le premier jour. Et maintenant je reconnais en elle le type de certain ange pourpre et doré, l'un des plus radieux qu'ait lancés aux voûtes des églises de là-bas Mehoffer, l'ami et l'émule de Wyspianski, la santé du même art, pourrait-on dire.

Même phénomène avec ce tableau étrange et si complet que je viens de citer et qui semble la synthèse de toutes ces études, à la fois violentes de couleurs et molles de contours, où des femmes veules donnent à téter à d'affreux avortons, vêtus, eux et elles, de vilains calicots bleus ou roses, d'un accent peuple presque dégoûtant, et que de nouveau on finit par aimer pour leur déconcertante harmonie, comme on finit par discerner le côté décoratif vraiment puissant de ce réalisme qui s'exprime en contours inquiétants, en circonvolutions comme intestinales, en replis de ventres et d'estomacs, en éploiements balan-

cés de paraphes lourdauds, aussi bien qu'en couleurs de denrées alimentaires. Art frère des préparations anatomiques et qui en provient, dit-on, la première fois. Art qui exerce l'attraction des musées d'horreur... Et tout à coup on a cessé de penser à cela, *on a vu autre chose*.

Par exemple. En l'œuvre la plus décorative qu'on puisse souhaiter, voici la juxtaposition de deux virginités, rêveuses et attentives, et de la maternité lourde et presque bestiale ; voici la beauté la plus étrange, la plus prenante, la plus poétique, confrontée à la complète animalité — jeune filles et femelle, pourrait-on dire — dans une harmonie jaune et verte, havane et feuille de géranium, délicieuse et inusitée à l'abri des touffes en fleurs de géraniums blancs, et qui culmine aux rubans jaune d'or des deux sœurettes, curieuses de ce sein nu qu'on tette si goulument. La liaison entre les personnages et les fleurs se fait par des robes à fleurs, qui créent une sorte d'unité de couleurs ; pour une fois le maître a renoncé à ses haillons de cotonnade. Nous sommes loin certes des mères en madones alpestres de Segantini, également préoccupé toute sa vie des thèmes de la maternité. Il y a ici et accord incroyable et presque inexprimable entre l'accent prolétariat et la suprême grandeur et même splendeur de la vie vue en décor. Qu'on imagine, si l'on peut, si l'on ose, les grosses trivialités de Zola, récrites par un profond penseur en un langage à la d'Aurevilly. Il me semble avoir éprouvé une sensation assez correspondante à la lecture de certains chapitres de Léon Daudet. Et encore toutes ces comparaisons ne servent à rien, et ne feront pas comprendre par exemple comment, avec des procédés purement de peintre, Wyspianski put faire un portrait d'enfant, en laissant apercevoir sur ce visage la virtualité du suicide de l'homme plus tard ; ou à donner l'impression glaciale de l'acier dans la chair vive, avec les yeux d'un bleu particulier dans la face blanche de sa *chasteté* camarde et souffreteuse.

Il en va de même avec le paysage : on est tenté d'en rire d'abord — du moins des derniers — puis on y pense. La grande vue bleu-verdâtre du Wawel, comme noyé dans l'aquarium de brumes d'un soir hivernal, avec ses arbres si bien étudiés, montrerait au besoin, comme la *Maternité* de quoi Wyspianski fut capable, quand la folle hâte de dire le plus possible avant de mourir ne talonnait pas cet homme sans cesse rejeté d'une agonie à l'autre. Et ce jardin public d'hiver d'une telle allure fantastique, avec ses arbustes rares engaînés dans les robes de paille protectrices, qui font comme un ballet de mannequins, sous le fagot des arbres sans feuilles ! Mais apparaît déjà le pastel expéditif, et pourtant jamais assez rapide, assez télégraphique, des jours de détresse. Et ce sont de grandes et belles architectures cracoviennes où s'exprime, toujours violemment, sans demi-teintes ni raccords de tons, l'harmonie fondamentale et décisive du spectacle

par de belles heures de plein air : les tours de l'Eglise Notre-Dame, vues d'une galerie Renaissance; ou, encore plus étrange, ce panorama pris de la tour Sigismond, au Wawel, quelque chose de barbare et de slave, de naïf et de superbe, des tours et des toits roses et verts, un fleuve, bleu d'abord, puis bleu-vert en amont, vers les forêts et la montagne, sous un ciel frangé jaune. L'un des plus beaux spectacles de la nature, vu d'un œil troublé par l'examen des fioles dans les cliniques et les laboratoires.

Et la série des portraits d'acteurs dans les principaux rôles de ses pièces!... Mais j'ai hâte d'en arriver, par les costumes qu'il leur dessinait, par les arrangements et le mobilier de scène qu'il leur composait et dont certains, surtout dans *Boleslas le Téméraire*, firent une inoubliable impression, à ses grandes œuvres décoratives. Certaines provoquèrent la même stupéfaction que sa *Maternité*. Ce ne fut pas tout d'abord, il est vrai, avec ses premières saintetés, dont M. Adam de Cybulski a pu dire avec une certaine apparence de raison que « ce sont peut-être les seuls tableaux dignes d'être appelés religieux depuis le xve siècle » ; ce fut encore et toujours quand la maladie et le parti pris de bâcler émancipèrent son étrange génie. Ni cette Sainte-Salomé, aussi raide que du Knopf; ni les merveilleux vitraux de Saint-François, où toutes les fleurs de la création font escorte aux premiers mystiques franciscains, sous la planante bénédiction du Christ pris dans leurs tiges; ni ce touchant vitrail de la *Charité* où deux filles enlacées, nées d'un très réaliste portrait, s'encadrent de lys et de bleuets fabuleux, rien de tout cela, qui est tantôt sévère tantôt gracieux, ne fut trop contesté. Mais un cri d'horreur et de réprobation accueillit tout d'abord les projets de vitraux pour la chapelle du Wawel qui renferme les tombeaux des rois et des héros de Pologne. Il les montrait et les projetait dans ces fenêtres, tels qu'ils apparaîtraient si ces tombeaux étaient ouverts. Il faisait contempler à ces squelettes couronnés ou crossés notre néant. Il mettait face à face notre misère vivante et leur grandeur réduite en poussière. Et avec quelle brutalité! Mais quelle grandeur sauvage aussi. Les photographies de momies violées, les portraits posthumes des Sésostris millénaires, qui, vers 1886, coururent les journaux illustrés, furent peut-être pour quelque chose dans cette effrayante et magnifique conception... Le tolle fut tel qu'on relégua les macabres cartons au Musée de Cracovie. Aujourd'hui on doit les exécuter et c'est tant mieux, car il ne faut pas hésiter sur les termes : une fois de plus le génie de Wyspiansky a inventé quelque chose de sublime.

Du poète au décorateur la transition s'effectue graduellement, non seulement par les costumes et mises en scène, mais aussi par le livre. Les couvertures, dont Wyspianski orna ses œuvres littéraires, et son illustration de l'Iliade jouent le même rôle dans l'histoire du livre

polonais que les *Quatre fils Aymon* de Grasset dans celle de la librairie française. Aucun rapport bien entendu. On penserait plutôt à Klinger. Iliade scientifico-romantico-macabre, avec de loin en loin des conceptions resplendissantes. Les cadavres de ses héros, entraînant de leur poitrine froide les lances de leur trépas, convoqués par Hermes dans les ténèbres glacées, flottant sur un Styx que la crispation de leurs mains maigres égratigne, ce charnier mouvant fait penser encore plus à des macchabées qu'à des héros d'Homère. Qu'importe! Ces fantaisies médicales-littéraires sont d'une belle poésie sombre, d'un frisson si profondément éprouvé par l'artiste et si communicatif, qu'il y faut encore reconnaître ce dévorant génie, qui n'a pas le temps de « s'arranger » et se soucie peu du reste de se rendre présentable. Voyez d'autre part les scènes lumineuses où jouent l'Aurore, Apollon, Thétis, la Nuit : c'est neuf absolument, et l'on a l'impression que c'est tiré tout entier d'un cerveau singulier, qui n'a pas eu cure de se rappeler la mer, s'il l'avait vue, ni même le jeu des lumières sur une eau quelconque; son génie supplée à tout. De même dans son fantastique *Sésame*, d'un fantastique du Nord et forestier!

Et s'il faut résumer ses impressions au bout de moins de pages qu'il n'en faut pour les saisir, ces impressions si fugaces, si difficiles à concrétiser quand il s'agit de quelque chose de complètement nouveau, ce seront encore ces mots médicaux, ces odeurs de clinique mêlées à des resplendissements de fluors, de soufre et de phosphore, qui s'imposeront à mon esprit. Je ne connais de la décoration du Cercle médical de Cracovie, qui va des meubles et des chambranles aux tapis et aux portières, que des cartons de vitraux, le *Système de Copernic*, et des tentures grises d'un goût exquis, chargées ici et là de violentes fleurs slavo-japonaises, brodées à la manière populaire slave. Là dut s'opérer la synthèse des diverses tendances artistiques de ce grand poète, de ce fougueux metteur en scène, de ce peintre génial et hâtif, de cet horrible malade; là, m'a-t-on dit, se résolvent harmonieusement dans l'étrange les contrastes slaves et occidentaux de cette âme polonaise type. Et j'ai la conviction que sans Wyspianski la fameuse *Médecine* de Klimt, qui est avec la décoration de l'Amphithéâtre de Chimie de Besnard ce que la science du XIXe siècle a inspiré à l'art de plus beau, n'existerait pas selon sa donnée présente. Elle se réalise proprement, selon les indications sommaires et brutales de Wyspianski. Génie déjà bien plus complet que tous ceux auxquels la critique, pour l'expliquer, a essayé de l'apparier (Hodler, Munch, Gauguin, etc.), il sera l'un des plus douloureux sujets de rêverie des âges futurs : mort à trente-neuf ans dont près de dix de maladie ! Alors qu'eût-il donné en pleine santé au cours d'une vie longue et calme!

Il laisse non seulement son œuvre, mais son ami et son émule

Josef Mehoffer qui, lui, réalise l'œuvre de joie, de toute-puissance, de santé et de totale splendeur...

WILLIAM RITTER.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

Dr Cabanès : *Les Indiscrétions de l'Histoire ;* ve série ; Libr. Mondiale 3 50

Charles Diehl : *Figures byzantines. 2e série ;* Colin. 3 50

Anatole France : *Vie de Jeanne d'Arc. II ;* Calmann-Lévy. 7 50

G. Lecarpentier : *La Vente des Biens ecclésiastiques pendant la Révolution française ;* Alcan. 3 »

Louis Rossel : *Mémoires et Correspondance, 1844-1871 ;* Stock. 3 50

L. Thénard et R. Guyot : *Le Conventionnel Goujon, 1766-1793 ;* Alcan. 5 »

Littérature

A. V. Arnault : *Souvenirs d'un sexagénaire.* Préface et notes par Auguste Dietrich I ; Garnier Fr. 3 50

Baudelaire : *Œuvres posthumes,* avec un portr. gravé sur bois ; « Mercure de France ». 7 50

J.-A. Coulangheon : *Lettres à deux femmes,* avec un portr. de Judith, gravé sur bois par P.-E. Vibert ; « Mercure de France ». 3 50

Léon Bazalgette : *Walt Whitman. L'Homme et son œuvre,* avec un portr. et un autogr. ; « Mercure de France ». 7 50

I. Kont : *La Littérature hongroise d'aujourd'hui ;* Sansot. 2 »

Ernest Mérimée : *Précis d'Histoire de la Littérature Espagnole ;* Garnier. » »

Adrien Mithouard : *Les Pas sur la Terre ;* Stock. 3 50

Napoléon Bonaparte : *Le Souper de Beaucaire,* notice de José de Bérys ; Sansot. 1 »

Stendhal (1) : *Correspondance, 1800-1842,* publ. par Ad. Paupe et P.-A. Chéramy ; Bosse, 3 vol. 20 »

Musique

Charles Lalo : *Esquisse d'une esthétique musicale ;* Alcan. 5 »

Ricciotto Canudo : *Le Livre de l'Evolution. L'Homme ;* Sansot. 3 50

Pédagogie

Gabriel Compayré : *L'Education intellectuelle et morale ;* Delaplane. » »

Philologie

Maurice Grammont : *Petit Traité de Versification française ;* Colin. » »

Philosophie

Emile Boutroux : *Science et religion dans la Philosophie contemporaine ;* Flammarion. 3 50

Paul Gaultier : *L'Idéal Moderne ;* Hachette. 3 50

Joseph Jastrow : *La Subconscience ;* Alcan. 7 50

Poésie

Emilie Arnal : *Vers les Sommets ;* Sansot. 3 50

Abel Bonnard : *Les Royautés ;* Fasquelle. 3 50

Pierre Corrard : *Les Opalines ;* Messein. 3 50

Guy-Charles Cros : *Le Soir et le Silence ;* Sansot. 3 50

Jeanne Dortzal : *Le Jardin des Dieux ;* Sansot. 3 50

Prosper Estieu : *La Canson Occitana ;* Carcassonne, « Revue Méridionale ». 6 »

Pierre Fons : *La Divinité Quotidienne ;* Sansot. 3 50

René Ghil : *Œuvre, I. Dire du Mieux, III. Le Vœu de vivre,* t. II, éd. nouv. Messein 3 50

Comtesse Eugénie Kapnist : *L'Acropole ;* Lemerre, 3 50

Jean de Kerlecq : *Les Mélancolies ;* Bordellay. 3 50

Emile Luzan : *Au gré de la Vie ;* Ollendorff. 3 50

Joseph-Emile Poirier : *Le Chemin de la Mer ;* Plon. » »

(1) Ouvrage annoncé dans le précédent numéro comme ayant paru chez l'éditeur Leroux.

Gaston d'Urville : *Le Désir Errant ;* Sansot. 3 50

Marc Varenne : *La Source Claire;* Sansot. 3 »

Questions coloniales

Louis Aubert : *Américains et Japonais ;* Colin. 3 50

Questions religieuses

Henri Bois : *La Valeur de l'Expérience religieuse ;* E. Nourry. 2 50

Jehan de Bonnefoy : *Le Catholicisme de demain ;* E. Nourry. 2 50

Catholici : *Lendemains d'Encyclique ;* E. Nourry. 2 50

Léon Chaîne : *Menus propos d'un catholique libéral ;* E. Nourry. 2 50

Louis Germain Lévy : *Une religion rationnelle et laïque ;* E. Nourry. 3 50

Ossip Lourié : *Croyance religieuse et croyance intellectuelle ;* Alcan. 2 50

Mgr Montagnini : *Les Fiches pontificales ;* E. Nourry. 3 50

Roman

Alfred Baraudon : *Enracinés ;* Plon. 3 50

Paul Bruzon : *Soleil d'Islam ;* Tassel. 3 »

Edgy : *La Couronne de roses ;* Plon. 3 50

Ed. de Fréjac : *La Fin de Tadmor ;* Michaud. 3 50

Marie de la Hire : *Modèle Tru ;* Bibliothègue Indépendante. 3 50

Jean Lorrain : *Hélie garçon d'Hôtel ;* Ollendorff. 3 50

Paul Margueritte : *Les Jours s'allongent ;* Plon. 3 50

Maurice Montégut : *Le Roi sans Trône;* Lemerre. 3 50

Marquise de Pontevès-Sabran : *Le Curé de Sainte-Agnès ;* Plon. 3 50

Edouard Quet : *Les Charitables ;* Fasquelle. 3 50

Ferdinand Servian : *Magaud ;* Plon. 3 50

Ernest Tissot : *Ce qu'il fallait savoir ;* Fasquelle. 3 50

Abel Torcy : *A l'ombre des Saules ;* Bruxelles, Lamberty. 3 50

Maurice Vaucaire : *Patatras !* « Monde illustré». 3 50

Jean Viollis : *Monsieur le Principal ;* Calmann-Lévy. 3 50

Tancrède de Visan : *Lettres à l'Elue ;* Messein. 3 50

Sciences

Dr Berlureaux : *Un danger social. La Purgation ;* Perrin. 2 »

Dr Gustave Le Bon : *La Naissance et l'évanouissement de la Matière* (Collect. Les Hommes et les Idées) ; « Mercure de France ». » 75

Dr Voivenel : *Littérature et Folie ;* Toulouse, Gimet-Pisseau. » »

Sociologie

Vicomte G. d'Avenel : *Aux Etats-Unis ;* Colin. 3 50

Michel Bakounine : *Œuvres. III ;* Stock. 3 50

Pierre Baudin : *La Vie de la Cité ;* Libr. Universelle. 3 50

Henri Chardon : *L'Administration de la France. Les Fonctionnaires ;* Perrin. 5 »

Paul Clerc : *Les Sociétés de secours mutuels et l'organisation des retraites pour la vieillesse en France et en Belgique ;* Rousseau. » »

A. Cary Coolidge : *Les Etats-Unis, puissance mondiale ;* Colin. 3 50

G. Lecarpentier : *Le Commerce international ;* Rivière. 2 »

Ch. de Saint-Cyr : *La Haute Italie politique et sociale ;* Rivière 3 »

Georges Valois : *La Révolution sociale ou le Roi ;* Libr. Nationale. » »

Théâtre

William Shakespeare : *Œuvres dramatiques. II ;* trad. de Georges Duval, Flammarion. 3 50

Henri de Régnier : *Le Théâtre aux chandelles. Les Scrupules de Sganarelle ;* « Mercure de France ». 3 50

Voyages

Gaston Duchesne : *La Place de l'Etoile et l'Arc de Triomphe ;* Daragon. 3 »

R. Gros et F. Bournand : *Au pays du Dollar ;* Messein. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Guillaume Monod a-t-il porté la barbe? — Un projet d'épuration de la langue persane. — Antiquités mexicaines. — Hongrie et Grande-Roumanie. — Le Vieux Pétersbourg. — Le Théâtre de Calama. — Mœurs de Presse. — Une Première à Poitiers. — Histoire vraie. — Publications du Mercure de France — Le Sottisier universel.

Guillaume Monod a-t-il porté la barbe ?

Paris, 10 avril.

Mon cher Vallette,

Je dois être le « huguenot émancipé » auquel se référait M. Remy de Gourmont, dans son spirituel Dialogue du 16 mars, au sujet de la barbe de celui qui fut Jésus II. Je me souviens, en effet, d'avoir contemplé une fois le Messie. Ce devait être vers 1883 ou 84, et j'étais extrêmement jeune. Je me rappelle avoir été conduit par une personne pieuse dans une minuscule chapelle de Neuilly, et là, devant un auditoire discret d'une vingtaine de personnes, avoir vu, dans une chaire modeste, un homme d'aspect digne, qui était Guillaume Monod en personne. Mon souvenir me le représente comme muni d'une barbe grise peu longue et à poil rare.

Des informations que je viens de prendre sur l'authenticité de cette barbe concordent cependant avec l'affirmation de M. Gabriel Monod. Il paraît certain que Jésus II ne portait pas ordinairement la barbe. Mais ne l'a-t-il jamais portée? Dois-je croire que mes bien vagues souvenirs m'ont trompé et que ce n'est que par une association d'images trop naturelle que je lui ai donné de la barbe comme à un prophète?

Ce que je me rappelle mieux, par exemple, c'est d'avoir écouté le sermon avec une attention soutenue dans l'espoir d'y découvrir l'indice de la divinité du prédicateur. Mais cet espoir fut déçu. Pas un instant Guillaume Monod ne fit allusion à sa haute qualité. Ce ne fut qu'à la fin, lorsqu'il donna sa bénédiction « au nom de son père », que je crus comprendre qu'il soulignait avec quelque intention cette formule, autrement banale.

C'est que Guillaume Monod était un Christ d'une grande modestie. Il n'était pas revenu sur terre pour fonder une nouvelle religion ou redonner quelque lustre à l'ancienne. Il ne cherchait pas à faire des prosélytes. Son rôle était autre. Il s'était réincarné pour mener une vie obscure, toute de souffrance intime et d'humilité, afin accomplir peut-être quelque tâche de sacrifice mystérieux qu'il n'avait pas eu le temps d'achever dans sa première et brillante incarnation.

Mais ses croyants — il en eut quelques centaines (dont aucun, il faut le dire, de la très nombreuse famille Monod) — rêvaient pour lui, comme autrefois les disciples du premier Jésus qui voyaient déjà celui-ci roi des Juifs, de plus hautes destinées. Ils se le figuraient volontiers comme devant être immortel, et on me raconte l'effarement où fut plongée une dame monodiste de Genève, lorsqu'elle apprit la nouvelle stupéfiante de la mort de son Dieu.

Ces aberrations ne sont d'ailleurs point l'apanage du protestantisme. Si je n'ai pas entendu Guillaume Monod déclarer qu'il était le Christ, je me rappelle fort bien, par contre, avoir entendu un jour, en propres termes et de mes propres oreilles, un jeune poète de talent, de naissance et d'édu-

cation catholiques, et qui n'était pas fou, me dire sérieusement en plein jardin du Luxembourg : « Je suis Jésus. »

Bien à vous.

LOUIS DUMUR.

§

Un projet d'épuration de la langue persane. — Une motion intéressante et d'une grande portée a été soumise récemment à l'une des commissions de l'Assemblée nationale persane. Il s'agit d'éliminer de la langue persane tous les termes d'origine sémitique, afin de rapprocher le persan des autres langues de souche indo-européenne. Cette mesure serait complétée par l'adoption de l'alphabet latin, avec quelques lettres complémentaires empruntées au slavon. Il y a quelques années, avaient déjà eu lieu, à ce sujet, des discussions d'une certaine violence. Mais il n'était alors question que de l'introduction de termes scientifiques, et les discussions portaient sur le point de savoir s'ils devaient être pris dans les idiomes européens ou, au contraire, constitués avec les éléments arabes, qui s'y prêtent d'ailleurs merveilleusement. Il faut savoir, pour se rendre compte de l'âpreté de ces querelles, que les prières musulmanes, même pour un Persan, doivent, pour avoir toute leur valeur, être dites en arabe.

Le correspondant persan qui nous envoie ces renseignements ajoute dans sa lettre :

Dans quelque condition que se tente cette redoutable épreuve, puisse-t-elle être abordée avec un esprit de douceur et de charité, non seulement par des hommes habiles, mais surtout par d'honnêtes gens, amis de la religion autant que de la liberté, ayant la ferme volonté de rendre à chacun ce qui lui est dû et courageux en face de cette tâche formidable, non point parce que la passion les anime, mais simplement parce qu'ils aiment leur pays et ont foi en son avenir.

Et il termine par ces mots que nous renvoyons à qui de droit :

Nous avons la douleur de constater qu'un événement de cette importance prendra certainement l'Alliance française au dépourvu.

§

Antiquités mexicaines. — A Chicago, on déballe les peintures envoyées pour l'exposition. Des kilomètres de paysages variés, rivières, fleuves, mers, plaines, collines, montagnes, des milliers de personnages empruntés aux cinq parties du monde sortent des caisses et sont aussitôt catalogués par pays d'origine. On s'occupera ensuite de les grouper harmonieusement. Soudain, stupeur ! On vient de sortir d'une grande caisse de vastes tableaux où le bleu, le vert et l'ocre rouge alternent. Deux ou trois fois on retourne sans découvrir le sens. Enfin on trouve : La mer au premier plan, bleue. Des chaloupes, de la terre, des personnages, des troncs de palmiers ont permis à l'artiste quelques variations sur l'ocre rouge. La verdure, vive, intense, uniforme, les recouvre de ses arabesques et un ciel bleu, implacable, enveloppe la verdure. D'abord, personne n'ose parler. On se regarde. — Qu'est-ce que c'est que ça ? — On cherche, on s'interroge, on consulte la caisse, sur laquelle on lit : envoi de Gauguin, Tahiti. Nouveaux conciliabules. On hésite entre la mauvaise plaisanterie et l'envoi d'un sauvage de bonne foi. Soudain une idée jaillit dans un cerveau yankee :

— C'est une peinture préhistorique !

Cette idée réunit tous les suffrages. On remballe alors le précieux vestige des civilisations primitives avec tout le respect que les Américains ont voué aux choses du passé. Et voilà comment les peintures de Gauguin, à l'exposition de Chicago, ont figuré dans la section... des antiquités mexicaines.

§

Hongrie et Grande Roumanie.

Munich, 4 avril 08.

Mon cher Directeur,

Si, pour être anti-maghyar, il suffit de *constater* les continuels abus de pouvoir des autorités hongroises à l'égard des nationalités, je me demande alors comment il faut appeler un gouvernement qui, à journées faites, viole sa propre Constitution au point de rendre la Hongrie odieuse à 50 ou 48 o/o des Hongrois et les forcer à regretter le temps de la domination autrichienne ! N'est-ce pas lui le vrai anti-maghyar ?

J'ai tiré mon 48 o/o des statistiques *officielles* hongroises de 1900, et l'on n'a jamais mieux démontré ce que valent ces statistiques officielles que ne l'a fait M. de Gérando lui-même en déclarant quatre millions (1) de Roumains « d'après les meilleures sources » qu'il doit connaître, alors qu'au même moment, le 19 décembre passé, le Ministre-président M. Veckerlé affirmait péremptoirement au correspondant du *Daily Telegraph :* « Nous avons en Hongrie 2.700.000 Roumains ».

M. de Gérando a bien mauvaise grâce à mettre l'irrédentisme roumain sur le tapis. Nous pourrions de notre côté signaler chaque jour des propos extraordinaires qui s'entendent à la Chambre hongroise ou se lisent dans les journaux maghyars. Tantôt c'est le député M. Arpad Bozoky, demandant au Ministre du Commerce d'interdire que les horaires hongrois paraissent dans le Kursbuch autrichien (nota bene : en compagnie des horaires italiens, suisses, allemands, etc.) tant que le dit Kursbuch portera la couverture noire et jaune avec l'aigle à deux têtes : « Cela pourrait induire à croire que la Hongrie fait partie des Etats de l'Empire et n'est pas un pays pour soi. » (*Wiener Allg. Zeitung*, reproduit par les *Münchener N. Nachrichten* du 19 mars 08). Tantôt c'est le *Pesti Hirlap* démontrant le droit hongrois à la maghyarisation la plus brutale, sous prétexte que la culture maghyare a le devoir de s'imposer à la Péninsule balcanique, Asie mineure, Mésopotamie, et ajoutant qu'elle doit par conséquent commencer par maghyariser Roumains, Slovaques, Serbes, « parce que sans langue maghyare ces nations-là, *elles-mêmes barbares*, failliraient à une telle mission. » (Article commenté, reproduit ou analysé par divers journaux de l'Empire aux environs du 25 mars.)

Du reste notre ami a encore plus mauvaise grâce à parler de pays d'immigration roumaine, puisque le plus bel exemple d'immigration à citer, et le plus récent, n'est autre que celui de l'arrivée des Maghyars en Hongrie. Les sophismes de l'école historique hongroise à ce sujet ont été démolis de fond en comble par M. A. D. Xénopol.

(1) C'est par suite d'une erreur que nous avons imprimé quatre millions. M. de Gerando avait écrit trois millions. — N. D. L. R.

Si un homme aussi sérieux et aussi bien documenté que M. Bjœrnson cite une ville qui n'existe pas, il ne doit s'agir là que d'une simple coquille, ou alors d'une mauvaise plaisanterie semblable à celles que commettent journellement les postes hongroises, lorsqu'elles retournent à de grandes maisons de Francfort, Hambourg, Munich, des envois adressés à Fünfkirchen ou Hermannstadt, avec la remarque, *en allemand*, que ces villes sont inconnues. (Elles s'appellent en hongrois Pecs et Nagy-Szeben).

Enfin je pense que M. de Gérando lui-même n'ira pas jusqu'à nier qu'il soit facile de trouver en Hongrie de véritables *cités des pleurs*, comme il dit, grandes ou petites, roumaines, slovaques, croates, serbes ou ruthènes, ne fût-ce que Cernova, Panade, Cristian ou Pecica, et autres localités qui n'existent pas puisque je n'en cite pas le nom de baptême maghyar... baptême de sang quelquefois.

Veuillez agréer, etc.

MARCEL MONTANDON.

§

Le Vieux Pétersbourg. — La « Société russe des Architectes et des Artistes » vient d'inaugurer, à Saint-Pétersbourg, le *Musée du Vieux Pétersbourg*. Le président de la Société, le comte Suzor, a mis à la disposition du musée sa maison, dont certaines parties ont été construites sous Pierre le Grand et l'impératrice Anne, et qui n'a pas été restaurée depuis 1830. Un grand nombre de gravures, lithographies et dessins anciens, dons de MM. Alexandre Benois, prince Argoutinsky, Dolgoroukov et autres, se trouvent déjà réunis dans les salles du Musée. On annonce d'autres dons importants. Au cours de la dernière séance de la « Commission d'études et de description du Vieux Pétersbourg », à laquelle revient l'initiative de la fondation du Musée, a été discutée la question d'institution d'une « Société des Amis du vieux Pétersbourg ». Cette société se chargerait d'assurer à l'avenir l'existence du Musée, tâche que la « Société des Architectes et des Artistes » avait spontanément assumée.

Cette dernière société déploie, depuis longtemps déjà, une activité méritoire en vue de préserver du vandalisme administratif certains coins pittoresques du vieux Pétersbourg. Ainsi c'est à son intervention, appuyée par la « Commission d'études du Vieux Pétersbourg » et par la revue *Staryé Godi* que l'on doit l'abandon du projet de l'Administration qui tendait à élever des casernes aux abords du Château des Ingénieurs. Il paraît même, chose assez singulière, que les autorités, émues par cette campagne, consentiraient à laisser restaurer les abords du Château. Les travaux nécessaires — démolition de quelques constructions et réouverture de plusieurs canaux — seraient faciles à exécuter grâce aux gravures et plans anciens qui sont conservés dans les Archives.

Parmi les restaurations dont se préoccupe la Commission du Vieux Pétersbourg figure celle de l'Université. On se propose de rétablir la peinture primitive des bâtiments universitaires. Malheureusement, le tableau de Machaev, qui représente l'Université pétersbourgeoise à sa fondation, se trouve au Palais d'Hiver, consigné à tout le monde, y compris les membres de la Commission du Vieux Pétersbourg. Force a été donc de présenter des projets. Celui qui a été adopté est dû à M. Alexandre Benois : pilastres peints en blanc sur un fond rouge et toit en noir.

§

Le Théâtre de Calama. — Une œuvre intéressante s'édifie, en ce moment, dans une petite ville algérienne, à Guelma (province de Constantine), où existe un antique théâtre dont la fondation remonte à l'époque de Valentinien. La municipalité, encouragée par le gouvernement général de l'Algérie, est en train de reconstruire entièrement ce monument, en respectant scrupuleusement l'ensemble et les détails de l'ancienne construction. L'inauguration est annoncée pour le 15 mai, et c'est la troupe Sylvain qui interprétera sur cette scène antique les deux tragédies : *Electre* et *Athalie*. A cette occasion, de grandes fêtes seront organisées. Des cortèges circuleront dans les rues de la cité, ressuscitant la vie d'autrefois, et montrant aux spectateurs les fêtes de Flore, un sacrifice aux Dieux, un mariage, et l'arrivée du proconsul Aulus entouré de sa maison civile et militaire.

§

Mœurs de Presse. — Un artiste nous communique la lettre suivante, qui lui a été adressée par une revue :

Monsieur,

Notre critique d'art, X..., aurait besoin pour parachever son article du 15 avril de quelques renseignements complémentaires sur les œuvres que vous avez exposées au Salon de la Société des Artistes Indépendants.

Pour aider son travail, voulez-vous avoir l'obligeance de nous indiquer, par retour du courrier, la note que vous avez voulu, surtout, faire ressortir, dans chacune de ces œuvres, ainsi que ce qu'il vous plairait que nous signalions sur vos œuvres précédentes, vos succès, etc...

Nous intercalerions aussi avec plaisir les clichés que vous voudriez bien nous confier.

Nous vous prions, par la même occasion, de nous fixer le nombre d'exemplaires que nous devrions vous réserver du numéro, dont le prix est de un franc, où il sera question de vos œuvres.

Ce n'est point là, toutefois, une condition pour l'insertion, qui aura lieu, si vous le désirez, quelle que soit votre réponse à ce sujet. Nous ne faisons cette demande anticipée que parce que notre tirage étant limité à nos besoins, il nous serait impossible de vous remettre ensuite des exemplaires que nous ne vous aurions pas réservés.

Veuillez agréer nos remerciements et l'assurance de notre considération distinguée.

§

Une première à Poitiers. — Une troupe parisienne, sous la direction de M. Garay, de la Comédie-Française, a joué, le 9 avril dernier, au Théâtre de Poitiers, une version d'*Epicœne, or the silent Woman*, comédie de Ben Jonson, adaptée par M. Louis Charlanne, sous le titre de *la Femme silencieuse*. Cette pièce, que Coleridge a proclamée « la plus divertissante des comédies de Ben Jonson », et que Dryden analysa longuement comme la meilleure des comédies anglaises, a été représentée pour la première fois il y a trois cents ans, en 1609. C'est surtout une farce, sur cette invraisemblable donnée qu'un misogyne, fanatique de sa tranquillité, épouse, au lieu d'une femme garantie silencieuse, une personne intolérablement bavarde, qui finalement se trouve être un jeune garçon. M. Louis Charlanne a publié, il y a deux ans, *l'Influence Française en Angleterre au XVIIe siècle*, une étude tout à fait remarquable sur les relations sociales et littéraires de la France et de l'Angleterre, surtout dans la seconde moitié du dix-septième siècle.

§

Histoire vraie, rapportée par l'*Avenir du Tonkin*. — Un Européen trouva un jour une congaï (femme annamite) à son goût. Ce sont des choses qui arrivent. En France, le particulier qui trouve un banal instrument à son goût, et qui a de l'argent dans sa poche, achète le banal instrument. Au Tonkin, c'est la même chose. Cet Européen se trouvait avoir quinze piastres dans la poche : il s'offrit l'achat de la congaï, 13 $ 20, plus les frais de pousse-pousse. Le tout atteignit un peu moins de 14 $. Mais notre compatriote, en homme ordonné, exigea un contrat en bonne et due forme. Dans ces moments, les congaïs signent tout ce qu'on veut. La congaï signa. Lorsqu'il eut employé son achat, il reconnut que c'était un trésor. Il eut peur qu'un envieux ne le lui volât. Et pour bien établir son droit de priorité, et de propriété, sinon celui du premier occupant, il fit enregistrer le contrat de vente. Et l'Enregistrement enregistra (folio 409, case 68, coût 1 $ 80).

§

Publications du « Mercure de France » :

WALT WHITMAN, *l'Homme et son Œuvre*, par Léon Bazalgette, avec un portrait et un autographe. Vol. in-8, 7.50.

ŒUVRES POSTHUMES de Baudelaire, avec un portrait gravé sur bois. Vol. in-8, 7.50 (Il a été tiré 87 ex. Sur Hollande, numérotés à la presse et contenant deux états du portrait, à 20 fr.).

LES SCRUPULES DE SGANARELLE, par Henri de Régnier. Vol. in-18, 3.50. (Il a été tiré 15 ex. sur Japon impérial, à 15 fr., et 59 ex. sur Hollande, à 10 fr., tous numérotés à la presse).

LETTRES A DEUX FEMMES, par J.-A. Coulangheon, avec un portrait de Judith gravé sur bois par P.-E. Vibert. Vol. in-18, 3.50 (Il a été tiré 12 ex. sur Hollande, numérotés à la presse, à 10 fr.).

LA NAISSANCE ET L'ÉVANOUISSEMENT DE LA MATIÈRE, par le Dr Gustave Le Bon (Collection *Les Hommes et les Idées*). Vol. in-16, 0 fr. 75.

§

Le Sottisier universel.

L'empereur Guillaume est arrivé à Londres dans la matinée ; il y restera jusqu'à son départ. — *Lyon Républicain*, 10 décembre.

M. Edmond Demolins, directeur de la *Science Sociale* et du livre *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*, vient de mourir. — *Revue Intellectuelle*, 1907, p. 645, col. 2.

La nouvelle machine de guerre, montée savamment par les réactionnaires contre la République, n'éclatera même pas dans les mains de ceux qui la manient, car elle contient plus de vent et de poussière que de venin et de boue. — HENRY BÉRENGER, *L'Action*, 15 mars.

Dans l'audience de l'après-midi, le muet, qui était au service des époux Branchery, est entendu. — *Le Petit Parisien*, 28 février.

On lui doit [à la presse] ces recueils plus amples, les Pantagruel, les Ulenspiegel, qui sans elle n'auraient pas existé. — *La Phalange*, 15 mars.

Ce livre admirable [*Les Liaisons dangereuses*], condamné à l'oubli par La Bruyère, M. Doumic, etc. — *La Phalange*, 15 mars.

La rente française est entre les mains de plusieurs centaines de millions de citoyens. — *Le Journal*, 25 mars.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues

Par M. Claude, 6, rue Vivienne.

[M]aison de rapport **INACHEVÉE, 177, r. du fg Poissonnière.** Cce 1281m45. **M. à p. 670.000 fr.** Adj. ch. not. 5 mai. Me Fay, [n]ot. 11, r. St-Florentin.

[T]ERRAIN D'ANGLE **à bâtir,** 480 m. r. de la **Convention** et r. [P]erret, près avᵉ Félix-Faure. **M. à pr. 70.000 fr.** [A]dj. s. 1 ench. ch. not. 5 mai 1908. Me E. Champltier [e]t Ribes, not., 102, Castiglione.

[C]HATEAU **d'ETIOLLES,** pr. **Corbeil** (S.et O.) Anc. **Chât. Mise de Pompadour** . beau Mobr. Cce 37 h. dt 20 h. bois. Adj ch. not Par. *Avril.* M. à pr. **300.000** fr. S'adr. not. *Grange, [M]ahot de la Quérantonnais,* **Delapalme,** 11, rue [M]ontalivet.

[V]ANVES **4 Maisons, rue Raspail. 1° no 24; 2° nos 28** et **30;** Rev. 900 fr., 3° no **32;** [R]ev. 1000 fr.; 4° no **34,** angl. Cces 600 m.; 600 m.; [.]4 m.; 100 m. M. à prix : 16.000 fr.; 20.000 fr.; [.].000 fr.; 12.000 fr. Adj. ch. not. 14 avril. [M]e **THÉRET,** not. 24, Boul. St-Denis.

[V]ENTE au Palais, à Paris, **le 15 avril** 1908, *à deux heures, en un lot.*

MAISON à Paris: RUE DU MONT-CENIS, 42

Contenance : 390 mètres. Revenu brut : [.].208 francs.

Mise à prix : ***150.000 francs.***

S'adresser à Mes Peyrot et Leroy, avoués, à [Pa]ris.

[A]NDRÉDY (S.-et-Oise), **2 jolies Maisons de Campagne** bords Seine. **M. à pr.** [.].000 **et 17.000 fr.** A adj., 26 *avril,* 1 *h.,* ét. [Me] Millardet, not. à Andrédy.

[R]. D'ALLEMAGNE, **115.** Rev. 13.256 fr. 15. **M. à pr. 100 000 fr.** [Ad]j. ch. not. Paris, 5 *mai.* S'adr. Me Rigault, not. [.] bd Sébastopol.

[MA]ISON à **Paris rue** BLONDEL **près bd St-Denis.** Cce [.]m50. Rev. br. 19.500 fr. **M. à p. 220 000 fr.** [.]t à cons. 150 000 fr. Adj. 29 avril 1908. 2 h. ét. [Me] Schœngrun, not. à Sannois.

[Ate]lis CONSTRUCTEUR-**Mécanicien** à Paris, [.]e rue d'Oran, **6** (18e), [co]nnu sous le [no]m de Maison FERNAND-DEHAITRE A adjr [.]28 avril 1908, 3 h. pr., ét. Vingtain, not., 26, av. [.]-Armée. **M. à pr. pouv. êt. baiss. 50.000 f.** [M]rch. en sus. S'ad. M. Pruvost, liqr jud., 5, r. Anc.-[Co]médie, et au not.

Vente trib. civ. d'Amiens, le 15 avril 1908, midi.

3 lots: Gde PROPRIÉTÉ **à AMIENS,** 10, r. des 2-Ponts. **M. à pr. 25.000 fr., 5.000 et 2.000 fr.** S'ad. à Me Hatte, avoué à Amiens, 47, place René-Goblet; à Paris, à M. Ménage, admin. judic. et à Me Delassalle, avoué

Vente au Palais, le 29 avril 1908, à 2 heures :

PROPRIÉTÉ **à CETTE (Hérault) Grande-Rue-Haute, 42, et rue Garenne.** Contenance : 9.876 mètres environ. **M. à p. 100.000 fr.** — S'adresser à Mes Delasalle, avoué, et Duez, administrateur judiciaire.

Etude de Me Faudemer, not. à Littry (Calvados).

Adjudication, en l'ét. le 22 avril, à 2 h., Grands Bts renferm. installation complète laiterie centrifuge à vapr et propres à toute industrie et exploitation, bel. mais. de maît. 11 p., communs, jard., 6 hectares herbages et plants. 3 lots. Faculté de réunion. Renseignements, s'adresser au notaire.

2229. Vente au palais, le 30 avril 1908, à deux heures.

1° MAISON **à Paris,** rue Henri-Martin, 17. Revenu brut, environ 17.490 fr. **M. à prix 60.000 fr.** 2° MAISON **à Paris,** rue Henri-Martin, 19. Revenu brut, environ 9.400 fr. **M. à pr. 40 000 fr.** S'adresser à Mes Henri Dové, avoué à Paris ; René Flocquet, notaire à Paris, et Lemarquis, administrateur judiciaire.

PARC DES PRINCES. Belle Propriété de 3.359m, av. Victor-Hugo, 1, et bd d'Auteuil. **M. à p. : 200.000 fr.** A adj. s. 1 ench., ch. not. Paris. 12 mai 1908. S'ad. Me **Prud'homme,** not., 6, r. Gaillon.

Maison à Paris R. FERDINAND-BALL, 5, pr. r. Hauteville. **M. à pr. : 180.000 fr.** A vendre pr adj. S'adr. Me **Drouillou,** not. à Nouan-sr-Loire et à Me **Filly,** avoué à Blois.

VILLE DE PARIS

A adjer s. 1 ench. ch. des Not. Paris, *28 avril 1908* :

2 TERRAINS Ave Félix-Faure. Sces 511 m 44 et 420m. **M. à pr. 70 et 65 fr. le m.**

2 TERRAINS r. St-Charles. Sces 449 m 44 et 327m24. **M. à pr. 30 fr. le m.** *chac.*

S'adr. not. Me *Mahot de la Quérantonnais* et **Delorme,** *11,* r. Auber, d. e.

VENTE au Palais à Paris, le 29 **Avril** 1908, à *2 heures,* en 5 **Lots :**

1° IMMEUBLE au PONT, com. de *Saulchéry* (Aisne), et à **PARIS,** *10, passage Stainville,* droit au bail **et fonds de commerce** LAITERIE **M. à pr. 114.000** francs,

2° 4 TERRAINS **à Champlan** (S.-et-Oise). **M. à pr. : 50 à 250 fr.**

S'adresser à Mes Brillotz, Béguin et Mignon, avoués à Paris, Brécheux, notaire à Paris, et Héraut, notaire à Chézy-sur-Marne.

V. suite au verso.

CHEMINS DE FER DU NORD

Carnets de Voyages circulaires

A PRIX RÉDUITS

EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

Avec itinéraire tracé au gré des voyageurs

La Compagnie du Nord délivre toute l'année des Livrets à coupons à prix réduits permettant aux intéressés d'effectuer à leur gré un voyage empruntant à la fois les réseaux français métropolitains, algériens et tunisiens, les lignes de chemins de fer et les voies navigables des pays Européens désignés ci-après : Allemagne, Grand-Duché de Luxembourg, Autriche-Hongrie, Roumanie, Bosnie, Bulgarie, Serbie, Roumélie, Turquie, Belgique, Pays-Bas, Suisse, Italie, Danemark, Suède, Norvège et Finlande.

Les conditions principales d'émission de ces livrets sont les suivantes :

L'itinéraire doit ramener le voyageur à son point de départ initial. Il peut affecter la forme d'un voyage circulaire ou celle d'un aller et retour.

Le parcours à effectuer sur les réseaux ou par les voies navigables des pays indiqués ci-dessus (France et Etranger) ne peut être inférieur à 600 kilomètres. La durée de validité des livrets est de 60 jours lorsque le parcours ne dépasse pas 2.000 kilomètres; elle est de 90 jours pour les parcours de 2.000 à 3.000 kilomètres, de 120 jours au-dessus de 3.000 kilomètres.

Dans aucun cas la durée de validité ne peut être prolongée ni l'itinéraire modifié.

Les enfants âgés de moins de 4 ans sont transportés gratuitement s'ils n'occupent pas une place distincte ; au-dessus de 4 ans jusqu'à 10 ans, ils bénéficient d'une réduction de moitié.

Il n'est accordé aucune gratuité pour le transport des bagages enregistrés.

Aucune réduction sur les prix de ces livrets n'est accordée pour les voyages effectués en groupe ou voyages de famille.

Ces livrets doivent être demandés à l'avance *sur des formulaires ad hoc* et au moyen de cartes, tarifs et documents tenus à la disposition des intéressés dans *toutes les gares et stations françaises ou étrangeres* faisant partie des pays européens désignés ci-dessus.

Ces demandes doivent comporter la liste exacte des villes à visiter et l'indication des itinéraires choisis.

Il est exigé des voyageurs, au moment de la demande, le dépôt d'une provision de 3 francs par livret. Cette somme est déduite du prix lorsque le voyageur prend possession de ce livret.

POESIA

REVUE INTERNATIONALE

Publie, dans leur langue originale, les vers inédits des grands poètes
e tous pays.

Poesia ne publie que de l'inédit.

Les premiers numéros contiennent des vers inédits de : F. Mistral, — abriele d'Annunzio, — Paul Adam, — Henri de Régnier, — Catulle [endès, — Gustave Kahn, — Rachilde, — Hélène Vacaresco, — Com-sse de Noailles, — Alma Tadema, — Vielé-Griffin, — Emile Verhae-n, — Pascoli, — Arthur Symons, — Yeats, — Arno-Holz, — Richard ehmel, — Stuart Merrill, — Salvator Rueda, — Marquina, etc.

DIRECTEUR : F.-T. MARINETTI

Rédaction : Rue Senato, 2, MILAN

BULLETIN FINANCIER

Voilà des mois et des mois que la Bourse est dans le marasme.

Tout le monde se plaint de cet état de choses et personne ne fait rien pour y remédie Mais aussi, quoi faire? Le mal provient de causes diverses et profondes. La plupart d pays traversent des crises économiques ou politiques : aucun ne connaît plus la vie normal L'Amérique vient de passer par une effroyable tourmente qui, plus ou moins, se répe cuta un peu partout. L'Allemagne est à la veille d'émettre un emprunt d'un milliard po essayer d'alléger sa situation économique, et l'année ne se passera pas sans que la Ru sie soit contrainte de faire un nouvel appel au crédit international. En France, il n'e pas douteux que l'énervante question de l'impôt sur le revenu paralyse toutes les bonn volontés. On vit au jour le jour, on se réserve; on attend; on espère... Et, en fait, mie vaut espérer que jeter le manche après la cognée!

Jetons un rapide coup d'œil sur les cours.

La rente française s'inscrit à 96, 20, l'Extérieure espagnole à 93, 60, le Turc uni à 94, 47; le Russe consolidé 1901 est en progrès à 83, 75, le 5 o/o 1906 à 98, 25, le 3 o 1896 à 69, le 3 o/o 1891 à 70, 20.

Les établissements de crédit s'occupent en ce moment de leurs assemblées général annuelles. Celle du crédit Lyonnais a été tenue le 23 mars. Le rapport du Conseil d'a ministration lu par son nouveau président, M. Bethenod, fut adopté à l'unanimité. L bénéfices de l'exercice 1907 s'élèvent à 34. 110.630, 05 et permettent de distribuer un d vidende de 55 fr. à chaque action, laquelle vaut en ce moment, le coupon détaché, 116

La Société générale et le Comptoir d'Escompte marquent une ascension constan l'une à 667 et l'autre à 678. Nous donnerons dans notre prochain numéro le compte ren de leurs assemblées. Disons seulement que ces deux établissements viennent de plac avec un grand succès 60.000 obligations 4 o/o du Crédit foncier argentin. Il s'agit d'ai leurs d'un placement avantageux et de toute sécurité.

Quant au Crédit foncier de France, son action cote 722. Son dernier exercice a été pa ticulièrement prospère puisque, après attribution faite aux différentes réserves d'u somme de 10.141.414 fr. les bénéfices disponibles ont été de 12.209.477 fr.

Le dividende a été de 30 fr. par action au lieu de 28 fr.

Toutes ces différentes Sociétés ont préparé leurs campagnes d'affaires. Elles n'atte dent plus, pour se mettre en mouvement, que des temps propices.

Peut-être finiront-ils par venir?

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d'« encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.